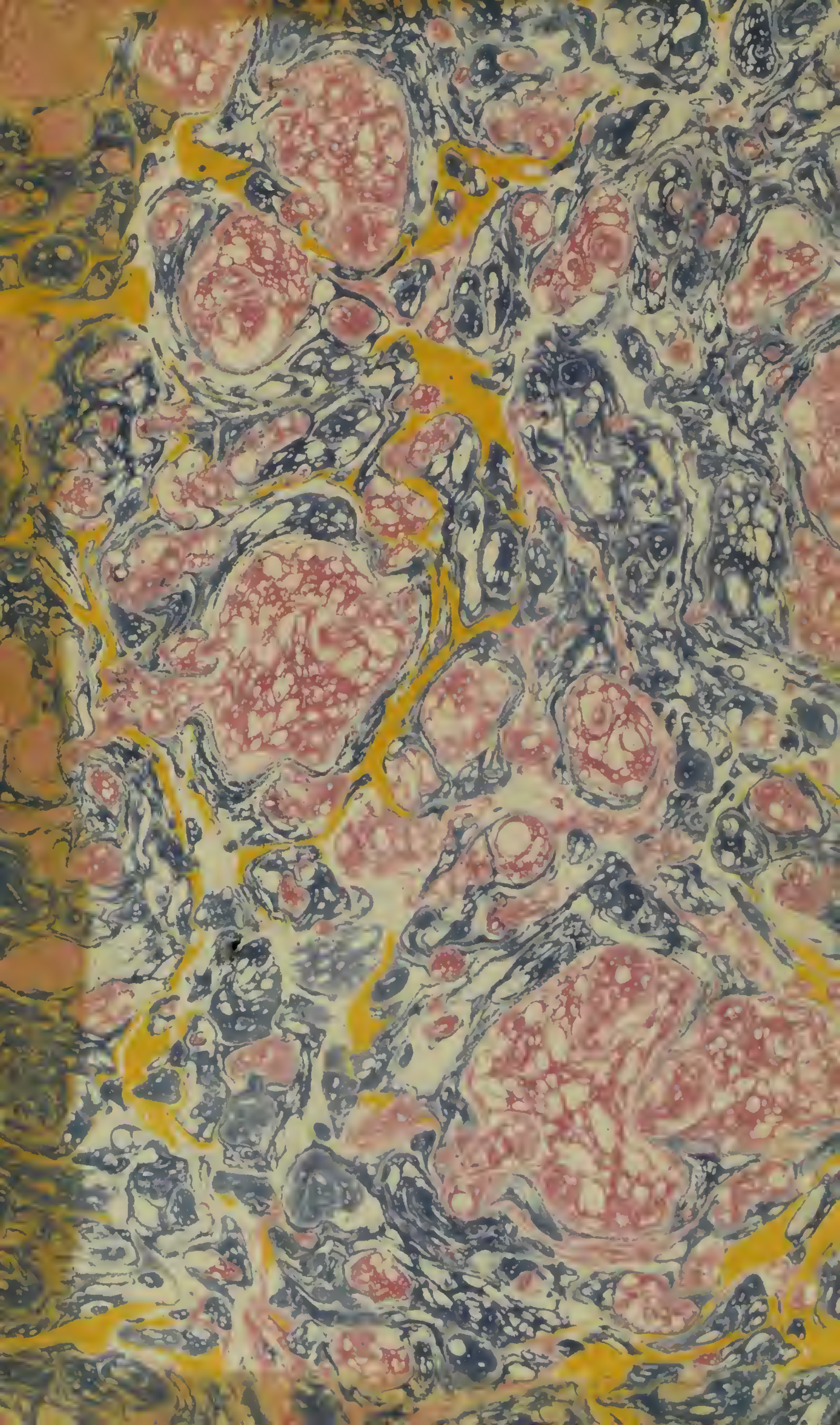






RÉFLEXIONS

SUR

LA SAIGNÉE.

RÉFLEXIONS
SUR
LA SAIGNÉE,

PAR J.-B.-C. DELIVET,

DOCTEUR-MÉDECIN DE LA FACULTÉ DE PARIS,

Des Sociétés de Médecine et Médicale d'Émulation de la même ville, correspondant de l'Académie Impériale des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Turin, etc. Médecin ordinaire de la Marine.

Antequàm de remediis statuatur, primùm constare oportet, quis morbus et quæ morbi causa : alioqui inutilis opera, inutile omne consilium.

BALLONIUS. *Liber. I. Consil. XIV.*



A GÊNES,

DE L'IMPRIMERIE D'YVES GRAVIER.

1810.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A MONSIEUR

BOURDON-DE-VATRY,

BARON DE L'EMPIRE,

MEMBRE DE LA LÉGION D'HONNEUR

ET PRÉFET DU DÉPARTEMENT DE GÊNES.

Monsieur,

Il y a un mois environ, qu'affligé par la mort de deux estimables fonctionnaires publics de ce Département, et frappé de la manière dont quelques

médecins abusaient de la saignée, vous me fîtes l'honneur de m'inviter à rédiger un Mémoire dans lequel je ferais sentir les inconvéniens et les dangers de ce mode de traitement trop généralement usité dans ce pays. Une indisposition, quelques affaires particulières et le service dont je suis chargé ont un peu retardé la fin de mon travail, auquel cependant je désirais d'autant plus fortement donner la dernière main, que j'étais empressé de correspondre aux vues bienfaisantes qui vous faisaient souhaiter de voir paraître quelques réflexions médicales capables de réprimer un abus dont les fâcheux et funestes résultats font naître chaque jour des regrets douloureux.

Permettez-moi, Monsieur le Préfet, d'avoir l'honneur, en vous présen-

tant le fruit de mes recherches et de mes méditations sur ce sujet, de vous faire observer que la tâche qui m'était imposée se trouvait assez difficile à remplir dignement et utilement : car j'avais deux objets essentiels à considérer ; le premier consistait, en réfutant des opinions erronées, à prouver les avantages d'une pratique opposée à la méthode abusive de la saignée, et les effets trop souvent pernicieux de celle-ci. C'était en cela que je devais correspondre à l'attente et à la confiance de l'administrateur éclairé qui veille aux intérêts de la plus belle partie des ci-devant États de la Ligurie, et ne met point de bornes à son zéle et à ses soins paternels quand il s'agit d'être utile à la masse entiére et individuelle de ses administrés dont

le bonheur et la prospérité sont l'unique désir comme la seule occupation. Le second objet n'était pas moins important, puisque je devais me rappeler que, tout en montrant les dangereuses conséquences de l'abus des saignées, il fallait encore rendre mon travail digne des lumières et du suffrage du savant auquel je le dédiais.

Je n'ose, Monsieur le Préfet, me flatter d'avoir atteint le but d'utilité publique que vous m'avez proposé, ni d'avoir par cet opuscule répondu à la considération particulière que vous avez bien voulu m'accorder : mais, quelqu'imparfait que soit mon travail, je me croirai très-heureux s'il peut mériter que vous daigniez l'agréer comme un faible gage de mon entier dévouement et

comme l'hommage du profond respect et de la reconnaissance avec lesquels j'ai bien l'honneur d'être,

Monsieur le Préfet,

Votre très-humble et
très-obéissant serviteur,

Delivet.

Gênes, 1.er Mars 1810.

AVIS.

Le désir de répondre promptement à l'invitation de Monsieur le Préfet, et des motifs particuliers qu'il est inutile de faire connaître, m'ayant forcé de publier cet opuscule avec trop de précipitation pour le soigner comme je l'aurais souhaité, il s'est glissé dans le style et dans l'impression quelques négligences et des incorrections inséparables d'un travail fait à la hâte; mais, le lecteur bienveillant me les pardonnera en faveur du motif qui m'a fait prendre la plume, et son intelligence fera facilement disparaître les légères fautes qui m'ont échappé, et pour lesquelles je réclame son indulgence.





RÉFLEXIONS

SUR

LA SAIGNÉE.

L'EMPLOI de la saignée dans le traitement des maladies internes, a été dès les temps les plus reculés, et est encore aujourd'hui, le sujet de tant de sentimens différens, qu'il devient assez difficile, au milieu de ce conflit d'opinions, de se prononcer sur les avantages et les désavantages qu'on lui prète. Mais sans paraître plus que téméraire, en portant un jugement d'une manière absolue sur cette question, ayant fait l'objet des plus mûres et des plus sérieuses réflexions, par les profondes dissertations et par les idées de médecine pratique les plus contraires auxquelles elle a donné naissance, n'est-il pas possible, en prenant l'observation médicale et le raisonnement pour guides, de présenter sous un point de vue

PROLEGOMÈNES.

général, mais en même temps plus précis qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, les circonstances où la saignée est vraiment utile, et où elle peut être nuisible? Cette tâche est difficile à remplir; et il faut même convenir qu'il n'est permis qu'à un médecin éclairé par une longue suite d'observations médicales, qui lui ont servi de terme de comparaison dans cet examen, d'entrer en lice sur cette matière, et d'y paraître avec gloire : car à qui appartient-il plus particulièrement de fixer le jugement sur l'utilité ou les dangers de la saignée dans le traitement des maladies? N'est-ce pas à l'homme de l'art, instruit par une masse de faits pratiques, au moyen desquels il a pu peser tout ce qu'on a écrit, tant en faveur que contre cette opération, qu'il semble spécialement réservé de statuer sur ses avantages et ses désavantages, sur ses indications et ses contre-indications? Nul, en effet, ne peut mieux que lui, en faire sentir et connaître toute l'utilité, ainsi que les suites fâcheuses qu'elle doit occasionner? Il sera d'autant moins induit en erreur, qu'ayant indubitablement eu pour maximes dans ses recherches le raisonnement et l'observation, il a dû et doit journellement, en interrogeant la nature sur la meilleure méthode de traite-

ment, reconnaître par expérience les cas pratiques où l'usage de la saignée est avantageux, et ceux où il est nuisible. Ces vérités, qui sont autant de difficultés à résoudre, viennent d'elles-mêmes se présenter à la pensée de tout individu qui réfléchit sur cette matière, et elles seraient, il faut l'avouer, plus que suffisantes pour arrêter dans cette espèce de recherches, l'homme de l'art qui ne serait pas animé par le puissant mobile d'être utile à ses concitoyens.

C'est à un tel motif qu'il faut uniquement rapporter l'examen que je fais aujourd'hui de l'emploi de la saignée dans le traitement de quelques maladies internes, et de ce qu'il est indispensable d'observer, tant avant de la pratiquer, que dans ses effets. En offrant mes considérations sur ce moyen curatif, rangé, à bon droit, parmi ceux qui le plus généralement doivent être regardés comme très-salutaires, quand il sont placés à propos par des mains habiles, et qui trop fréquemment aussi ont malheureusement les suites les plus préjudiciables à la santé, quand l'ignorance et le défaut de discernement président à leur usage : En offrant, dis-je, ces considérations, je ne me suis point dissimulé combien la tâche que je m'imposais était au-dessus de mes forces,

puisque je n'ai, pour la remplir avec quelque distinction, à mettre en parallèle avec les qualités d'observateur et de praticien, que j'ai relatées plus haut, et que j'ai regardées comme indispensables pour surmonter toutes les difficultés d'un pareil travail, que quelques réflexions et quelques faits. Quoique à la vérité ces derniers soient trop peu nombreux pour être concluans, ils n'en seront pas, j'espère, moins importans sous le point de vue où je les présenterai. Je ferai en sorte, sur-tout, de montrer par eux que la saignée souvent ordonnée avec tant de légèreté dans le traitement des maladies, exige au contraire les plus sérieuses réflexions et la plus grande attention aux indications qui la commandent, parce que cette évacuation a presque toujours une très-grande influence sur leur issue, soit heureuse ou funeste. C'est en m'appesantissant davantage sur l'abus de cette évacuation sanguine, que je désire principalement prouver que je veux être de quelque avantage à la société, en lui montrant combien les conséquences en sont presque constamment fâcheuses.

Je n'ai point la présomptueuse prétention de croire pouvoir porter dans cet examen toute la clarté que mérite un pareil sujet, ni celle de penser à en approfondir la matière. J'a-

voue même d'avance que je me trouverais très-heureux de l'ébaucher ; car je n'ignore pas que pour la scruter dans tous ses détails, elle exigerait les plus grands développemens, et elle demanderait même un traité *ex-professo* pour chaque maladie, puisque comme a dit *Celse : Nullum pœne morbum esse, in quo non mittatur, novum est.*

Je n'ai pas besoin de dire qu'un pareil travail, quelque sommaire qu'il pût être, dépasserait de beaucoup les bornes d'un simple mémoire. Dans mes réflexions sur l'emploi de la saignée, je me restreindrai donc à quelques considérations générales, dans lesquelles cependant je tâcherai, autant que possible, de faire plus particulièrement sentir combien cette évacuation sanguine, plus ou moins multipliée sans un besoin évident, est dangereuse dans ses résultats.

Mais avant d'entrer dans la description des affections pathologiques les plus communes en cette ville, dans lesquelles la saignée est devenue un abus consacré par l'habitude presque constante où l'on est de la prescrire, et le plus ordinairement de la réitérer, qu'il me soit permis de jeter quelques idées sommaires sur l'origine de cette opération, et sur les circonstances qui ont pu con-

tribuer à sa découverte. Je passerai ensuite à examiner très-succinctement les divers systèmes en médecine, où des opinions, plus ou moins opposées ont été mises en avant, pour préconiser ou faire rejeter cette évacuation. Je ferai aussi tous mes efforts pour démontrer, au moyen de quelques idées générales, combien toute méthode exclusive de traitement est contraire aux progrès de la science, et souvent nuisible dans ses effets et dans ses résultats. Ce sera en même temps avertir les hommes de l'art, autant jaloux de leur propre réputation que du désir d'être utiles à leurs concitoyens, combien ils doivent s'abstenir de toute méthode qui n'a pas pour appui l'observation, l'expérience et le raisonnement.

Avant de parler de l'indication de la saignée dans le traitement des maladies, je serai naturellement conduit à faire mention de son utilité relativement aux âges, au sexe, aux tempéramens, aux habitudes, aux saisons, et au climat. On voit, d'après cet aperçu, que le point de vue sous lequel j'envisage la saignée est nouveau, et qu'il peut être par ses développemens du plus grand intérêt dans la pratique médicale. J'en présente donc l'esquisse à mes collègues en leur rappelant ces paroles de *Baglivi : Offero sineque ullà propensione vel*

in novam, vel in veteram scholam; ita et tu postquam accuratè examineris, aut pro commodo adhibe, aut me ubi errasse comperies, corrige?

J'avertis, en passant, que je n'entrerai dans aucune discussion sur les différentes manières de pratiquer la saignée, ni sur la distinction qu'on en a faite, comme évacuante, révulsive, dérivative, etc. Les développemens que comporte une telle division ne peuvent trouver leur place que dans un ouvrage très-étendu, et non dans celui-ci qui n'a pour but que quelques aperçus généraux sur l'emploi de cette évacuation.

L'ÉPOQUE de la découverte de la saignée se perd dans la nuit des temps. Comme pour une infinité d'autres choses utiles à l'homme et à la société entière, il semble, en raison de l'importance que sûrement on a toujours attachée à cette opération, qu'on ait encore voulu rendre plus épais le voile qui couvre son origine, en lui en donnant une qui tenait plus ou moins du merveilleux. Telle est celle que *Pline* lui assigne, en rapportant que ce fut le cheval marin qui, en venant à certaines époques de l'année s'ouvrir les veines en se frottant à des

IDÉES sur l'origine et la découverte de la saignée.

épines, et allant ensuite après étancher son sang en se vautrant dans le limon, apprit aux hommes à user de la saignée. Ce fait paraît très-peu croyable, quand on a quelque notion de l'histoire naturelle de cet animal. Un auteur moderne lui a donné une autre origine en l'attribuant à *Podalyre* qui, ayant, à son retour de la guerre de Troie, été jeté dans l'île de Scyros, gouvernée par le Roi *Damœtus*, fut le premier à pratiquer cette opération sur *Syrna*, fille de ce prince, dangereusement malade des suites d'une chute, et laquelle, ajoute-t-on, fut par ce secours de la Chirurgie rendue à son père au moment où celui-ci désespérait de ses jours. Mais comme le remarque *Tourtelle*, on sait que la saignée était connue des Égyptiens bien avant l'époque de la naissance des fils d'*Esculape; Podalyre et Machaon.*

En lisant *Homère*, avec quelque réflexion, on s'aperçoit que ce Prince des Poëtes devait avoir lui-même, sinon une parfaite connaissance de cette opération, au moins quelques idées; car les endroits du corps qu'il choisit pour placer les coups mortels de ses héros, indiquent assez qu'il eut quelques notions de l'Anatomie, sur-tout de la position des principaux vaisseaux sanguins. Ne répète-t-il pas assez souvent, pour lever tous les doutes à

ce sujet, que de pareilles blessures étaient promptement funestes par une abondante perte de sang? Il n'est donc pas surprenant que *Podalyre* ayant suivi les guerriers dont *Homère* a, par ses vers, embelli l'histoire et en a perpétué le nom, soit aujourd'hui vanté, comme fils du Dieu d'Épidaure, d'avoir été le premier à pratiquer la saignée. Écartant toute conjecture à cet égard, ne peut-on pas penser avec plus de raison, que la découverte de cette opération est plutôt due à un accident fortuit, qui mit les hommes qui s'occupèrent de l'art de guérir, dès le principe de la societé, à même d'observer qu'un écoulement sanguin survenu dans telle ou telle maladie, avait été favorable à sa terminaison? Comme la science médicale était alors la science de tous les hommes qui cherchaient mutuellement à se soulager dans leurs maux, et comme ils se transmettaient les uns et les autres, au moyen de tablettes déposées dans les temples, tout ce qu'ils avaient, par leurs observations, reconnu d'utile à la guérison des maladies; peut-on d'après cela se refuser à croire que dès les premières époques où l'on s'occupa du traitement des maladies, on ne se soit pas aperçu qu'une hémorragie, ou plutôt un écoulement de sang, survenu par l'effet d'une crise, ou autrement, avait été salutaire?

Pourquoi cela seul enfin, n'aurait-il donc pas appris aux hommes à user d'un moyen que la nature leur enseignait? Cette idée des plus simples paraît conforme à la raison et à l'expérience; car nous voyons tous les jours de semblables phénomènes se passer sous nos yeux. On peut en déduire en même temps, les motifs qui doivent faire admettre que dès l'époque où l'on fit cette première observation, on chercha, par des essais plus ou moins répétés et heureux, à obtenir les mêmes avantages, en procurant artificiellement une semblable évacuation. Je défère d'autant plus volontiers à cette idée de la découverte de la saignée, que journellement nous voyons encore que c'est l'observation qui est le guide le plus certain dans celles qui ont rapport aux sciences physiques. Mais, sans m'égarer dans mille conjectures qui ne pourront jamais être placées qu'au nombre des probabilités, je me restreindrai à dire que la saignée est un des moyens curatifs mis en usage dès les temps les plus anciens, et peut-être même avec une certaine prodigalité, comme on en acquiert, pour ainsi dire, la conviction par la lecture des ouvrages d'*Hippocrate* et de *Celse*, etc. Car le divin vieillard ne semble-t-il pas, en effet, faire un reproche à ses devanciers et à ses contemporains, de l'abus qu'ils faisaient

de cette évacuation ? C'est du moins une idée qui se présente naturellement à l'esprit quand on réfléchit sur les endroits de ses écrits où il fait connaître les suites funestes que, dans quelques circonstances, la saignée a produites; aussi, pour poser des limites à son abus, assigne-t-il, comme le temps le plus opportun de la pratiquer, les premiers jours de la maladie. Quoiqu'il n'ait pas toujours observé lui-même ce précepte, comme j'aurai occasion de le dire dans la suite, il faut cependant convenir que c'est celui qui a été le plus généralement suivi avec avantage dans le traitement des maladies, et celui même qu'il faut encore, dans la pratique de la médecine, observer aujourd'hui avec la plus scrupuleuse attention (sauf quelques cas partiliers très-rares), parce qu'il est le plus efficace. Si quelques hommes, qui n'ont d'autres principes que la routine et l'obstination, nous offrent journellement des exemples contraires, avec quelques apparences de succès, rappelons-nous ce passage de *Finke: Si uni prodest, certè decem damno fuit.... centies illam celebratam vidi precariò à medicis humani sanguinis sitientibus.*

LA SAIGNÉE, comme je viens de le dire, et comme je le répète, dut, dès les premiers temps IDÉES générales sur le but de la saignée.

où l'on en fit usage, paraître de la plus haute importance et de la plus grande utilité. Cette idée devient encore d'autant plus forte qu'on se rattache d'avantage aux motifs que j'ai donnés de sa découverte, et de l'efficacité plus ou moins grande qu'on lui attribua, en raison de quelques succes obtenus. Les effets prompts et presque toujours salutaires de cette évacuation dans les affections pléthoriques, où, peut-être, elle fut plus particulièrement mise en usage dans son principe, doivent aussi être une excuse en faveur de l'abus que les anciens médecins purent, par analogie, en faire dans beaucoup d'autres maladies. Nous pensons aujourd'hui que leurs erreurs étaient dans ce cas, d'autant plus pardonnables, qu'ils méconnaissaient le prix qu'on devait attacher aux saignées, en raison de l'ignorance où ils étaient sur les fonctions réparatrices du sang. Les idées des anciens, touchant les phénomènes de cette opération, devaient aussi être d'autant plus obscures que, malgré toutes leurs interprétations et leurs observations sur ses résultats, ils n'ont jamais pu, vu le degré de leurs connaissances imparfaites sur la circulation, en donner une explication et une solution justes. D'après cela, je ne puis me défendre de penser que les succès heureux qu'ils obtinrent quelquefois de la sai-

gnée, et qui les enhardirent à la pratiquer, furent la principale cause de leurs erreurs, et qu'ils devinrent encore par la suite la source de maux irréparables. Si les méprises, dans l'emploi de la saignée, se sont autant multipliées aux premières époques de sa découverte, c'est donc à l'ignorance des temps qu'il faut en attribuer la faute? Mais aujourd'hui que toutes les sciences physiques ont éclairé la médecine théorique et pratique, pourrait-on croire que des praticiens modernes en abusent encore, et peut-être avec moins de réserve, que les anciens médecins qui ignoraient entièrement les lois de la circulation du sang et les belles découvertes physiologiques, physiques et chimiques faites de nos jours, sur la nature et les propriétés de ce fluide réparateur? J'abandonne pour un instant ces idées, sans doute trop vagues pour présenter un intérêt bien grand aux yeux de quelques personnes. Je les reprendrai dans la suite d'une manière moins générale pour mieux en faire sentir tout le prix. Si je vais encore m'occuper pour un moment d'objets généraux, je tâcherai du moins de les rendre plus relatifs à la nature du sujet. Je ne puis les passer sous silence, parce qu'ils deviennent nécessaires pour suivre l'ordre des recherches que je me suis proposées.

D'après les avantages reconnus de la saignée dans le traitement de certaines maladies, on devait naturellement s'attendre à la voir préconiser ; mais une chose qui a dû surprendre, et qui n'a pas peu contribué à faire naître des incertitudes sur ses avantages réels, ça été de voir, tandis que quelques médecins célèbres ne cessaient de lui prodiguer les plus grands éloges, que d'autres, au contraire, ne voulaient reconnaître dans cette opération aucune utilité, et prétendaient même qu'on ne devait jamais l'employer dans le traitement des maladies. Ces idées extrêmes tiennent sûrement autant aux écarts d'une imagination exaltée, qu'à la fausse méthode que mettent et ont toujours mise certains esprits dans leurs recherches, dans leur manière d'observer, et dans leur raisonnement : les contradictions où ils sont tombés, et sur lesquelles l'observation et l'expérience ont prononcé, ce qui me dispense d'en parler plus au long, ont un avantage bien grand suivant moi, c'est de tenir lieu d'avertissement aux hommes pensans, pour se défier de toute méthode exclusive vantée dans le traitement et pour la guérison de toutes les maladies, parce que le plus ordinairement elle est seulement basée sur un aveugle empyrisme. Serait-il à ce sujet nécessaire de

rappeler que, d'après la pratique et les remarques des plus célèbres médecins, tout mode de traitement veut être varié, non pas seulement par rapport à l'espèce d'affection pathologique, mais encore suivant les âges, le tempérament, les saisons, etc., ayant encore égard par-dessus tout au changement survenu dans la nature de la maladie pendant ses diverses périodes? Quel est le praticien instruit qui ignore et n'a pas mis en pratique ce passage d'*Hippocrate? Concedendum autem aliquid tempestati anni, regioni, ætati et consuetudini.*

Je ne puis entrer dans tous les détails que comporterait un pareil sujet dans son développement, quoique je sente tout l'intérêt qu'il présente dans ses considérations. Les limites que je me suis tracées s'y opposent. Je n'ignore cependant pas qu'ils seraient nécessaires pour démontrer évidemment combien la plupart des médecins systématiques, en s'écartant dans leurs idées aussi singulières qu'opposées aux vraies règles de la médecine, auxquelles l'observation journalière des maladies aurait dû les ramener, ont été nuisibles à l'avancement de cette science. Car, en effet, de la lutte qu'il a fallu établir pour soutenir des systèmes basés sur de faux principes, et dont il est dérivé tant de fâcheuses conséquences; qu'en est-il résulté,

si ce n'est de vaines disputes dans lesquelles chaque parti a perdu un temps précieux pour soutenir et faire valoir son opinion? disputes, le dirai-je encore, où l'on a souvent fini par ne plus s'entendre en répandant la plus profonde obscurité sur la matière, à force de vouloir trop subtiliser dans le raisonnement.

Je me garderai bien de tomber dans des écarts pareils à ceux que je viens d'exposer, en m'appesantissant trop à citer individuellement les médecins, qui, tour à tour, ont vanté et rejeté la saignée. Devant me restreindre à indiquer seulement les principaux d'entre ceux qui ont admis l'utilité de cette évacuation, et ceux qui l'ont dépréciée, je me bornerai donc simplement à énoncer leurs opinions, plus ou moins prononcées, tant en faveur que contre cette opération. Cette manière de présenter l'extrait de tous ces systèmes, me servira aussi d'introduction pour, dans la suite de mon travail, faire apprécier combien leur théorie, sous plusieurs rapports, était absurde et dangereuse dans la pratique. Elle me procurera encore les moyens de faire valoir que ce n'est point sur des données au hasard, qu'il faut admettre l'efficacité de tel ou tel remède, mais d'après des inductions certaines de ses effets, ayant égard toutefois,

avant

avant d'en faire l'application, à l'état du malade et au caractère de la maladie. Je dirai enfin que ce sera toujours à de pareilles recherches qu'on devra la méthode la plus propre à arriver, avec quelque certitude, à la connaissance des indications curatives à remplir; c'est, en un mot, savoir mettre à profit ces paroles de *Cicéron : Curare appositè ad sanandum.*

Des systèmes sur l'usage de la saignée.

Galien, le plus savant des anciens médecins, après avoir combattu toutes les sectes et s'être moqué d'elles, devint à son tour le chef des dogmatistes; et c'est à lui qu'il faut attribuer l'opinion qu'on a eue pendant si longtemps en médecine, que la masse des humeurs se trouvait toujours en raison directe avec celle du sang. Personne n'ignore que ce médecin, ayant, dans ses dissections d'animaux, confusément entrevu la circulation du sang, avait admis que ce fluide était le réceptacle de toutes les humeurs du corps humain et qu'elles coulaient avec lui; d'où il est résulté que beaucoup de médecins partageant son opinion, ou plutôt son erreur, ont ensuite prétendu que plus, dans les maladies, on diminuait la quantité de sang chez un individu, plus on ôtait de force à la matière morbifique.

La découverte de la circulation par *Harvée* a commencé à saper les fondemens de ce système, et il ne doit plus être cité que comme une des anciennes erreurs en médecine, depuis que *Fourcroy*, *Deyeux* et *Parmentier* ont, par leur beau travail sur le sang, prouvé que ce fluide, coulant dans ses propres vaisseaux, était dépourvu de toute espèce d'humeurs étrangères, dans les maladies même où l'on pourrait avec quelque probabilité soupçonner leur existence.

Paracelse, génie aussi extraordinaire qu'extravagant, fut peut-être celui de tous les médecins qui le premier porta les plus rudes coups à la médecine de *Galien*. On se rappelle que ce médecin ne voulant admettre que les matières chimiques comme les seuls agens dans la nature, désirait renverser la doctrine d'*Hippocrate* et du médecin de Pergame, pour y substituer toutes les folies de l'Alchimie : projet dans lequel il eut pour successeur *Vanhelmont*, qui comme lui proscrivit entièrement la saignée du traitement des maladies. Cette idée, si éloignée du besoin indispensable qu'en font quelquefois certaines affections et dispositions pléthoriques générales et locales, fut aussi bientôt abandonnée, quand on eut connu la circulation hervéenne.

Ce ſut à l'époque de cette belle découverte que parut une autre secte beaucoup plus funeste à la société que celles qui l'avaient précédées. Je veux parler de ces hydrodynamistes, à la tête desquels paraît *Botal.* On sait que ces médecins dans leurs idées extravagantes, en ſaisant application de l'hydrostatique aux ſonctions animales, ne mettaient plus de ſrein à leur ſureur sanguinaire. Car alors, ne pensant plus qu'à ſavoriser la circulation du sang, à modérer son eſſervescence, à détruire sa viscosité, à soutirer celui qui était corrompu, à le corriger, etc. ils introduisirent en médecine, comme le dit *Cabanis*, ces meurtres méthodiques sous l'apparence d'un besoin supposé de saignées répétées, devenues, suivant eux, presque à chaque instant nécessaires pour renouveler le sang altéré. On voit, par ce simple aperçu que ce système absurde, qui n'a jamais pu être admis que par les personnes aussi peu versées dans les lois de l'hydraulique que dans celles de la pratique de la médecine, renſerme à lui seul tout ce que les autres ont de déſecteux et de dangereux.

Boerhaave dans l'explication qu'il donna ensuite des phénomènes des inflammations, sembla attaquer le système des hydrodynamistes en ſaisant prévaloir celui de la mécanique. Rappe-

lerai-je à ce sujet, pour donner une idée de sa théorie, que ce médecin croyait que les fluxions phlogistiques (c'est ainsi qu'il les dénommait) tenaient aux pléthores des petits vaisseaux dont le calibre étant obstrué arrêtait la circulation dans la partie. Ce système comme l'on voit, malgré que son auteur ait voulu lui prêter quelques principes de mécanique, se rapproche assez de celui des hydrodynamistes, et il n'est pas moins dangereux dans ses conséquences pratiques, parce qu'il donne lieu aux mêmes erreurs et aux mêmes suppositions. par rapport au besoin indispensable de la saignée, déduit de ses effets désobstruans. Mais n'était-ce pas ici prendre l'effet pour la cause? C'est ce dont on ne doute plus aujourd'hui; puisque l'expérience et l'observation prouvent que c'est à la sensibilité excitée, dépendante d'un principe d'irritation qui attire l'afflux sanguin dans une partie quelconque et qui en change et altère le mode d'être naturel de vitalité, qu'on doit généralement attribuer toute espèce d'inflammation. L'opinion de *Boerhaave*, basée sur un faux principe, et dont l'application dans la pratique de la médecine n'a pas toujours été heureuse, eut néanmoins beaucoup de partisans, car elle fut adoptée par la majorité des médecins, qui, comme son auteur,

l'adaptèrent à la théorie des inflammations, ensuite au traitement de cette sorte de maladies.

Les systèmes de *Botal* et de *Boerhaave*, ne sont pas tellement différenciés entre eux qu'ils ne puissent être confondus dans l'idée de quelques médecins, qui ne savent pas assez les distinguer. Il faut aussi convenir qu'ils se touchent par plusieurs points, et qu'ils se rattachent encore sous plusieurs rapports à celui des *Galenistes;* car comme ce dernier, ils offrent mille acceptions qui semblent à chaque instant autoriser la saignée.

J'observerai ici que cette opération a toujours dû trouver un accueil, assez favorable chez le vulgaire, qui souvent ne calcule que les choses du moment. L'évacuation sanguine, par l'état de faiblesse qui en dérive, apportant presque toujours un moment de rémission dans les symptômes d'une maladie, a donc dû être regardée par lui comme d'une utilité incontestable, et a pu le dispenser de faire attention aux suites de ce résultat d'autant plus dangereux qu'il semble lui même demander le renouvellement du même moyen curatif. Mais, si on y réfléchit, que les conséquences d'un tel soulagement sont loin dans ses effets tardifs de présenter les mêmes avantages! Cela devient d'autant plus évident par fois, qu'on

ne s'en laisse pas imposer par un calme et quelques symptômes trompeurs, et qu'on pèse avec attention les motifs qui doivent en déterminer l'emploi et ceux qui le défendent.

Les systèmes en médecine, qui dans mille et mille circonstances commandent l'usage de la saignée et qui n'attestent plus aujourd'hui que l'ignorance de ceux qui y tiennent encore, ont dû aussi trouver un accès facile chez cette classe de médecins qui marchent d'erreurs en erreurs, en multipliant cette évacuation dont la prescription leur tient pour ainsi dire lieu de toute autre instruction médicale. N'est-ce pas cette opération qui fréquemment leur sert d'excuse dans leurs mauvais succès, et qui est l'égide de leur pratique, aux arrêts de laquelle ils en appellent cependant à chaque instant, sans connaître tout ce que l'étendue de ce mot, si souvent employé par eux et presque d'une manière banale, exige dans son application par rapport aux connaissances du médecin dans l'exercice de l'art de guérir ? Mais qu'importe, il leur sert de sauf-conduit et les dispense de l'étude, de la réflexion et souvent du jugement. De cet exposé, il résulte donc que rien ne doit être pour eux plus respectable et plus digne de suivre qu'une méthode de traitement aussi facile dans ses applications, et qui, d'après une

foule de résultats heureux que le plus souvent on lui prête, peut être utilement usitée dans tous les temps, dans tous les âges, chez tous les individus, etc.

Infelix et misera mortalium conditio....

Il est maintenant nécessaire de porter mes regards sur différens points de médecine pratique, et d'examiner, aussi brièvement que possible, qu'elles sont les indications qui généralement doivent, dans une maladie, faire recourir à la saignée, ayant égard aux divers âges de la vie, au sexe, aux tempéramens, aux habitudes, aux saisons, au climat. En considérant cette évacuation sous les rapports du climat et des habitans en faveur desquels j'élève aujourd'hui la voix contre son abus, je me permettrai d'entrer dans la description sommaire de quelques maladies, en relatant succinctement ce qu'une pratique de quatre années dans ce pays, m'a mis à même de remarquer d'intéressant parmi les malades confiés à mes soins. De chaque maladie, je ferai en sorte d'en déduire quelques considérations pratiques qui serviront de bases à des corollaires, pour établir avec plus de précision qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, dans quels cas la saignée est d'une

PRÉCEPTES généraux.

efficacité reconnue. M. *Double* vient dernièrement, dans un mémoire sur les fébrifuges succédanés, d'ouvrir la route pour ce qui concerne l'usage de la saignée dans les fièvres. Je tâcherai dans plusieurs autres maladies de suivre le beau modèle qu'offre son travail.

Avant de parler des différens âges, du sexe, des tempéramens, du climat, je dois avertir qu'il me sera impossible d'y retracer avec une scrupuleuse exactitude, tout ce qui doit porter à user ou à rejeter la saignée. Mais j'observe, en thèse générale, qu'il faut toujours, avant de se décider pour ou contre cette opération, faire la plus grande attention à tout ce qui a rapport au malade et à la maladie : c'est le seul moyen d'arriver sûrement à en saisir les indications et contre-indications. On conçoit aussi d'avance qu'il ne m'est pas possible d'énumérer ici tout ce qu'il serait indispensable de faire remarquer relativement à la constitution et à l'état du malade, ainsi qu'à la nature de la maladie; puisque, par rapport à l'un et à l'autre, il se rencontre, à chaque moment, quantité d'exceptions à faire, qui doivent souvent servir de règles au médecin et qui sont le plus ordinairement dictées par mille particularités, d'autant plus difficiles à spécifier, qu'on ne peut bien les saisir et les apprécier

qu'auprès du malade. Je dois encore convenir, à cet égard, que, malgré une infinité de recherches de la part du médecin, la vérité lui échappe fréquemment, d'où il résulte quelquefois un défaut d'éclaircissemens nécessaires pour lui faire connaître des circonstances qui auraient été propres à le guider dans le choix du meilleur mode de traitement. Cet axiome général trouve son application pour toute espèce de moyens curatifs; mais ne m'occupant ici que de la saignée, on sent bien que c'est seulement par rapport à elle que je le pose en principe. On voit, d'après ce simple exposé, combien d'obstacles s'opposent donc à la description de toutes les indications de cette opération; la conviction que j'en ai acquise par expérience sera un puissant motif pour ne pas négliger de les faire connaître chaque fois que j'en trouverai l'occasion. Les contre-indications ne seront point non plus oubliées dans mes recherches et mes citations. Mais ce sera plus particulièrement dans les considérations pratiques que je déduirai de quelques maladies dont je donnerai l'histoire sommaire, que j'appuierai davantage sur les symptômes qui indiquent et contre-indiquent la saignée; je pense que ce sera aussi le lieu le plus convenable pour en faire mention.

Des Ages. Plusieurs praticiens ont prétendu qu'on ne devait pas saigner dans l'enfance au-dessous de quinze ans, et dans la vieillesse au-dessus de soixante. Quand on y réfléchit, on sent tout le ridicule d'une pareille théorie mise en pratique. Relativement à la première exception, il est démontré qu'elle ne peut être observée, puisque l'enfant, au moment de sa naissance précédée d'un accouchement long et difficile, a souvent besoin qu'on dégage son cerveau d'une congestion sanguine qui le met dans un état apoplectique. Il est d'expérience que, dans cette circonstance impérieuse, il faut, pour rappeler l'enfant à la vie, promptement opérer une saignée par le cordon ombilical, si la chose est encore possible, sinon il faut recourir à l'ouverture de la veine. Dans un âge un peu plus avancé de l'enfance, pendant la première pousse des dents, il survient souvent des convulsions qui sont dues à une fluxion cérébrale sanguine, dont on n'arrête les suites fâcheuses qu'en dégorgeant cet organe par des saignées placées le plus près possible du siège de la maladie. L'école de Montpellier a obtenu de si bons effets de cette pratique qu'on ne peut trop la recommander. Mais en même temps j'observe que la saignée, dans ce cas, demande du praticien les plus sérieuses recher-

ches et le plus grand discernement, pour ne point confondre cette espèce de convulsions avec beaucoup d'autres qui affligent l'enfance, et qui sont dépendantes d'une quantité d'autres causes, où la saignée serait nuisible pour ne pas dire mortelle. Il peut encore, dans les années successives, survenir quelques cas pathologiques qui exigent aussi l'emploi de la saignée. Je n'ignore pas qu'ils sont assez rares, et qu'il est souvent très-facile, en raison de l'élasticité dont jouissent les organes, et en usant de quelqu'autre moyen curatif, de se dispenser de cette évacuation, qu'on ne doit même jamais, à cette époque de la vie, opérer qu'avec la plus grande réserve.

Quant à l'autre opinion, relativement à la vieillesse, elle n'est ni plus raisonnable, ni plus admissible que la première; puisque souvent, au-dessus de l'âge désigné, l'homme est exposé à des attaques d'apoplexie qui généralement exigent l'emploi des saignées, comme l'a dernièrement conseillé avec beaucoup de sagacité le professeur *Portal*, et dont un auteur moderne n'aurait pas mis en doute l'efficacité s'il eut consulté l'expérience éclairée par l'anatomie. Sans avoir recours à une pareille maladie, pour prouver qu'on peut quelquefois être forcé à saigner dans la vieillesse, je

pourrais citer quelques observations d'hommes très-âgés qui ont habituellement des hémorragies nazales ou hémorroïdales, sans en ressentir d'effets fâcheux. Je me contenterai, à cet égard, de rappeler l'exemple heureux et remarquable d'un vieillard de quatre-vingts ans, dont *Walther* fait mention. Mais de telles observations ne doivent jamais imposer au praticien instruit, au point de lui faire croire que la saignée, à cet âge, est toujours suivie de résultats aussi salutaires. S'il le pensait, son erreur serait très-grande. J'ai donc cité ce fait pour mieux faire sentir, comme je l'ai dit plus haut, que toute méthode exclusive de traitement est absurde, et qu'elle n'a de prosélytes que dans les empyriques. Je ne dois pas passer sous silence, je désire au contraire faire fortement remarquer que, s'il est une circonstance dans la vie où l'on doive être très-circonspect dans la pratique de la saignée, c'est principalement dans la vieillesse où il ne faudrait même jamais en user que dans les cas les plus urgens, et avec la conviction entière d'un besoin indispensable. Car peut-on ignorer que plus on avance en âge, plus ces sortes de pertes sont sensibles, et qu'elles se réparent très-difficilement? Elles sont encore d'autant plus pénibles à supporter que très-souvent, sans même en abuser, elles lais-

sent après elles une faiblesse incurable, qui ne fait que déterminer et accroître les infirmités auxquelles l'homme âgé est déjà trop sujet. Je puis aussi assurer que l'abus de la saignée flétrit le corps, hâte la décrépitude et le terme final de la vie, avant l'époque que lui avait fixée la nature.

Outre les fâcheux effets que le physique éprouve à la suite d'une abondante et trop souvent irréfléchie évacuation sanguine, le moral n'en est pas moins fréquemment affecté péniblement. En effet, il est d'observation que les personnes auxquelles on a répété les saignées sont tristes et très-susceptibles de recevoir de mauvaises impressions. Ce qui, comme le remarque *Baglivi*, dépend, dans les grandes pertes de sang, de la réaction du système nerveux sur les autres systèmes, d'où naît la susceptibilité.

Si, pour réfuter une opinion erronée émise sur l'entière proscription de la saignée dans les deux époques extrêmes de la vie, j'ai différé de parler des intervalles qui les séparent; je n'ai cependant point prétendu par-là m'en dispenser. Cet oubli serait d'autant plus inexcusable que c'est particulièrement dans les âges qu'il faut parcourir depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, que le plus ordinairement paraissent les ma-

ladies inflammatoires, dont la guérison réclame plus impérieusement que dans toute autre les secours salutaires de la saignée. Je viens de dire que c'était plus particulièrement dans les âges placés entre l'enfance et la vieillesse qu'ont plus spécialement lieu les maladies inflammatoires ; il suffit, en effet, de jeter un coup-d'œil rapide sur les changemens qui se font principalement dans le physique de l'homme, aux diverses époques de la vie dont je n'ai pas encore parlé, pour apercevoir que tout concourt à fortifier cette opinion. On voit d'abord dans l'âge de la puberté, qui se présente après l'enfance, et qui, dans les deux sexes, se manifeste depuis douze à seize ans et dure jusqu'à vingt-un et vingt-cinq, que le corps et les formes se développent, que le tempérament se forme, que les parties perdent leur souplesse et deviennent plus solides. En un mot on voit qu'il se passe dans l'économie de grands changemens, pendant lesquels le système circulatoire, sur-tout, acquiert une force dans son action, qu'on ne lui avait pas encore remarquée. Je ne suis pas éloigné de penser qu'elle tient peut-être autant à la fougue des passions, qui n'ont encore d'autre frein que celui qu'y pose une imagination plus ou moins vive, qu'à l'accroissement de tous les solides dont

les organes de la circulation font partie. C'est aussi à cette époque que la nature prévoyante montre toute sa sagesse à prévenir les maux, autant qu'il lui est possible ; puisque nous voyons chez les individus doués d'une forte constitution, d'un tempérament sanguin, et dont les passions sont exaltées, qu'elle sait presque toujours, au moment d'une effervescence, y rétablir le calme au moyen d'une hémorragie nazale.

Après l'âge de puberté, vient l'âge adulte; quoique celui-ci soit divisé en plusieurs périodes, je les confondrai ensemble dans mes considérations, qui porteront depuis l'âge de vingt-un jusqu'à quarante-cinq ans. A cette époque de la vie, l'homme n'est pas moins exposé aux mêmes maladies, aux mêmes hémorragies que celles dont je viens de faire mention. Ces dernières, à la vérité, sont plus rares; car la nature, par la rigidité qu'ont acquise les parties devenues plus compactes, n'a plus les mêmes ressources pour se soulager. Aussi à mesure que l'on s'éloigne de l'époque de la puberté, voit-on disparaître les hémorragies nazales rarement dangereuses, pour faire place à une autre espèce, presque toujours fâcheuse; je veux parler des hémoptysies qui dépendent de la rupture d'une certaine classe

de vaisseaux et d'un parenchyme peu solide. C'est un accident assez fréquent et presque toujours dû à des mouvemens désordonnés et violens du sang, qui tiennent à diverses causes que je ne puis spécifier. Je dois encore noter, en passant, que c'est jusqu'à la trente-cinquième année que *Cullen* a assigné la prédominance du système artériel sur le veineux, tandis que plus tard celui-ci acquiert plus d'amptitude et l'emporte toujours sur le premier. Il est aussi à remarquer que c'est jusqu'à l'époque de trente-cinq ans que les maladies inflammatoires, dépendantes d'une pléthore sanguine, sont plus intenses, comme le prouve l'expérience médicale.

Je ne pousserai pas plus loin cet aperçu sur les divers âges, ceux dont je viens de parler étant les plus notables sous le point de vue où je les considère. Je me résumerai donc à dire qu'à proportion qu'on s'éloigne de l'âge mûr, dont le terme est fixé à quarante-cinq ans, l'homme prend de l'embonpoint; que la fougue des humeurs et des passions se calme; que les inflammations cèdent la place aux maladies humorales, et à celles qui dépendent d'un relâchement dans les solides. Ces dernières observations sont d'autant plus faciles à faire que l'homme avance vers la vieillesse.

Il

Il serait ridicule de croire, d'après ce que j'ai dit plus haut, que, dans les âges dont je viens très-brièvement de tracer le tableau des principaux phénomènes, toutes les maladies, et même la plupart d'entre elles, fussent inflammatoires. Ce serait même une absurdité que de le penser ; car je n'ai prétendu à rien autre chose, en assignant ces éqoques de la vie, comme celles où cette espèce de maladies se manifeste le plus fréquemment, que d'indiquer par-là que je n'ignorais pas l'âge où elles paraissent ordinairement. Qu'on n'aille pas non plus prendre mes observations pour une opinion que j'émets en faveur de la saignée, car l'erreur serait aussi grossière, et elle pourrait même être dangereuse dans la pratique. Que tout médecin susceptible de réfléchir, ne voie donc dans ces inductions, que des principes généraux qui pourront servir à classer ses idées, par rapport aux âges et aux indications curatives particulières qu'ils présentent, et que ce ne soit jamais sur elles seules qu'il base son mode de traitement. Or, il faut qu'il n'oublie pas qu'avant tout il est nécessaire d'examiner avec le plus grand soin la constitution du malade, la nature et le caractère de la maladie, ses symptômes et ses complications, etc. : qu'il se rappelle surtout ces paroles de *Celse : In mittendo san-*

guine non tam annos medicus numerare, quàm vires ægrotantis æstimare debet.

DES saignées de précaution.

COMME c'est principalement pendant les âges dont je viens de donner une esquisse, que l'on se forme des habitudes; et que, sous ce rapport, les saignées *dites de précaution*, ne doivent pas être envisagées autrement; je ne puis donc sous ce point de vue et sous celui de l'importance de cette évacuation, plus ou moins souvent répétée, me dispenser de faire connaître quels peuvent être ses résultats.

Les saignées de précaution présentent deux considérations différentes et bien importantes. La première est relative aux idées bizarres qui participent beaucoup de ces fameux systèmes en faveur de la saignée dont j'ai parlé, et qui le plus souvent fournissent le ridicule prétexte de se soumettre à la dangereuse coutume de se faire saigner à des époques marquées et plus ou moins éloignées. La seconde concerne ce qu'il convient d'observer avant de se soustraire à une pareille habitude lorsqu'elle est une fois contractée.

Je dois d'abord dire que c'est une manie bien singulière et une habitude dont les conséquences peuvent devenir bien dangereuses, que

de s'assujétir, sans un besoin reconnu et absolu, à l'évacuation périodique d'un fluide aussi nécessaire et aussi précieux que le sang. Je puis même assurer que sous le seul rapport de la perte que l'on en fait par les saignées dites de précaution, elle a toujours une influence très-préjudiciable à la conservation de la santé; qu'elle peut même devenir mortelle comme l'a remarqué *Hippocrate* relativement à *Halicarnasse* qui, ayant voulu se faire saigner sans nécessité, devint phrénétique et mourut. Tout médecin observateur a aussi dû reconnaître avec *Cabanis*, qu'une foule d'existences débilitées et valétudinaires, et qu'une quantité de morts cruelles et prématurées ont souvent été le prix de cette folle pratique. Comment en effet n'être pas persuadé qu'une telle méthode, qui vient apporter le trouble dans les fonctions en les privant d'un fluide indispensable à leur exécution, ne puisse pas avoir de fâcheux résultats? Il ne faudrait cependant que faire la plus légère réflexion à ce sujet pour en être convaincu : *mittere sanguinem non semper ægris prodest, nocet semper sanis. Celsus.*

Le second point de vue sous lequel j'ai dit qu'on devait considérer les saignées de précaution, est, si malheureusement un individu a contracté une telle habitude, qu'il faut pour

éviter de nuire à sa santé, au lieu de changer subitement son mode de se conduire dans cette coutume, user de moyens convenables, afin d'arriver par degrés à l'en débarrasser. Je ne puis prescrire ce qu'il est nécessaire d'observer en pareille circonstance. C'est à l'âge de l'individu, à son état physique, à son genre de vie, à l'ancienneté de l'habitude contractée, etc. à servir de règles pour déterminer les moyens et les ménagemens qu'on devra employer pour le soustraire à la dangereuse influence de l'abus de cette évacuation, qui très-fréquemment, comme je viens de le dire, cause l'abolition des forces bien avant l'âge de décrépitude. Mais je le répète, si dans cette circonstance il faut être utile, on doit se convaincre qu'on n'y parvient qu'en se comportant avec circonspection, afin de ne pas nuire, et non en agissant avec trop peu de réflexion et avec trop de précipitation.

Du Sexe. RELATIVEMENT au sexe, je me bornerai à une considération particulière, parce qu'elle seule offre une exception spéciale dans l'examen que je viens de faire des phénomènes des divers âges. Je veux parler de cette perte périodique sanguine qui chaque mois apporte un état de relâ-

chement en débarrassant l'utérus et les parties annexes d'une fluxion qui précède toujours l'évacuation. Cette perte menstruelle, lorsqu'elle a lieu régulièrement et dans les proportions convenables, suivant l'âge, la constitution de la personne, le climat, etc. doit, sous le point de vue de ses effets qui rétablissent l'ordre dans les fonctions, être envisagée par le médecin comme un bienfait de la nature ; et il doit toujours la faire entrer en compensation dans toute évacuation de pareil genre qu'il se proposera de provoquer pendant le cours d'une maladie. J'ose assurer par expérience que l'on retire dans la pratique les secours les plus efficaces et les résultats le plus salutaires de cette évacuation naturelle, quand, dans une maladie inflammatoire ou autre, on sait la respecter comme un moyen puissant par lequel la nature sait opérer ses crises. Je pourrais citer à cet égard quantité d'observations ; mais les bornes de ce mémoire ne me le permettent pas, et ce que j'en ai dit doit suffire à tout médecin instruit pour lui faire juger si ce que j'avance ici est d'accord avec l'expérience et l'observation.

Les aberrations menstruelles, et les troubles qu'elles occasionnent dans l'économie animale, tant au moment de la première apparition des

règles que dans celui de leur cessation, soit que celle-ci dépende d'un état naturel, comme dans la grossesse, soit qu'elle tienne à un accident ou à l'âge avancé de la personne, servent souvent de prétexte à des médicastres pour ordonner des saignées, sans la plupart du temps rechercher la cause de ce dérangement et les accidens qu'il produit. Je ne puis disconvenir que souvent, dans ces circonstances, elles ne soient nécessaires et de la plus grande utilité. Mais trois choses auxquelles on doit principalement faire attention en ordonnant pareille prescription, sont : 1.° qu'il ne faut jamais porter la saignée au point qu'il puisse en résulter une grande faiblesse, qui ne ferait qu'accroître les accidens existans déjà et s'opposer encore par elle-même au rétablissement de l'ordre dans l'évacuation déréglée ; 2.° que si l'aberration est occasionnée par un état de grossesse, il ne faut jamais outre-passer dans la quantité de sang à tirer, celle qui est seulement nécessaire pour rétablir l'ordre dans les fonctions, et faire disparaître les accidens survenus : sans cela on risque de nuire à la mère ou à l'enfant, et souvent à tous deux à la fois; 3.° c'est qu'il est bien essentiel d'être persuadé que si la saignée qu'on pratique est nécessaire pour suppléer aux menstrues supprimées ou seulement

dérangées, il ſaut en même temps être convaincu qu'on ne doit jamais par elle chercher à intervertir l'ordre de la nature. Dans ce cas, tout praticien sage ne verra dans l'effet de la saignée qu'un moyen artificiel qui ne doit lui servir que pour tenir lieu momentanément d'une perte naturelle, et pour calmer les accidens causés par sa déviation. Aussi n'en usera-t-il que comme d'un secours auxiliaire, à l'aide duquel et des autres choses indiquées en pareille circonstance, il cherchera à rétablir l'ordre dans les fonctions dérangées. Il se conduira de cette manière avec d'autant plus de persévérance qu'il se sera bien pénétré que tel moyen artificiel qu'on emploie, il ne pourra jamais remplacer, avec le même avantage, une évacuation naturelle supprimée. Si dans la pratique on ne prend pas pour règles de sa conduite, les principes que je viens d'établir, on sera souvent plus nuisible qu'utile. Une femme que j'ai dernièrement examinée m'en fournit un exemple frappant et peut-être un des plus marquans qu'offrent les annales de la médecine; le voici: Il y a à l'hôpital *Pamatone* de cette ville, parmi les fiévreux, salle des femmes, lit N.º 5, une fille de vingt-cinq ans qui n'a jamais été réglée: à l'âge de vingt ans elle fut prise d'une hémoptysie périodique, qui, d'après ce qu'elle m'a appris,

semblait par les époques de son renouvellement devoir suppléer à l'évacuation menstruelle. Alarmée de son état, elle se rendit à l'hôpital où elle a constamment demeuré jusqu'à ce moment, et où sûrement on n'a pas fait attention à l'indication qui se présentait à remplir ; ou bien peut-être aussi n'a-t-on pu remédier à l'aberration. C'est ce que j'ignore, n'ayant pu me procurer tous les renseignemens nécessaires pour m'en instruire et prononcer. Mais ce qui est vrai et ce qui est plus qu'étonnant, c'est que cette malheureuse ait été martyrisée au point où je l'ai vue, et ait pu supporter un nombre aussi prodigieux de saignées que celles qui lui ont été faites et qu'elle porte a plus de deux mille. Je n'assure pas que son calcul soit exact, mais ce que je puis certifier, c'est que ses avant-bras et ses mains sont tellèment couverts de cicatrices, qu'on ne peut plus trouver sur ces parties un endroit pour ouvrir les veines sous-cutanées; et il a fallu reporter cette opération aux veines des extrémités inférieures, pour pouvoir tirer du sang dont l'évacuation est devenue, par habitude, un besoin assez fréquent et indispensable, afin de prolonger encore quelque temps les restes chancelans et languissans d'une existence affreuse. Je tiens aussi de cette femme que son

sang et maintenant tellement fluide qu'il ressemble à de l'eau teinte d'une matière légèrement roussâtre, « c'est, pour me servir de ses » expressions, une eau, ayant servi à cuire des » châtaignes, qui sort de ses veines ». Ce fait est d'autant plus intéressant, qu'outre l'exemple étonnant de l'abus des saignées, il offre encore dans cette infortunée, qui sent continuellement ses membres glacés, un tableau vivant de cette grande faiblesse, de la décrépitude et de la vieillesse survenue avant l'âge, comme je l'ai précédemment exposé. J'avoue, à cet égard, que si cette femme ne m'avait pas elle-même fait part de son âge, que je n'aurais pas balancé à lui donner le double des années qu'elle m'a dit avoir. Je ne puis me défendre d'avouer que *Rousseau*, en voyant un tel malade, aurait eu raison, dans un de ses momens satiriques, de s'écrier : « si la médecine est utile, au moins qu'elle vienne donc sans le médecin. »

Je devrais parler ici des tempéramens, des habitudes, des saisons, des climats, etc.; mais, comme je ne pourrais le faire que d'une manière vague en présentant un tableau trop général, j'ai cru rendre chacune de ces choses plus intéressante, en les rapportant particulièrement aux personnes qui habitent les lieux dont j'ai manifesté le désir de donner un aperçu, ainsi que des

maladies qui y sont les plus communes. Je commencerai donc ce travail par jeter un coup-d'œil rapide sur la topographie médicale de la ville de Gènes, ce qui me fournira l'occasion de parler des tempéramens les plus marqués parmi ses habitans, et en même temps celle de donner une idée succincte de leurs habitudes. Traçant ensuite les diverses températures et l'ordre qu'elles suivent, je serai naturellement conduit à parler des saisons et du climat. Relativement aux premières, il ne sera peut-être pas inutile d'y ajouter, aussi brièvement que le comporte un mémoire, une analyse des constitutions épidémiques que j'ai notées depuis plusieurs années. Ce sera d'après elles, comme je l'ai dit, que j'établirai quelques considérations médicales pratiques par rapport à l'usage de la saignée, d'où je déduirai ensuite quelques corollaires.

Aperçu topographiq. de la ville de Gênes.

La ville de Gênes, bordée au Sud par la mer, se trouve située au fond du golfe qui porte son nom, entre les 44 et 45.e degrés de latitude, et entre le 6.e et le 7.e de longitude : au Nord, on voit une montagne primitive assez élevée dont le roc est de nature schisteuse ; sur son penchant et au pied se déploie en forme

d'amphithéâtre une immense quantité d'habitations, dont la beauté et l'élégance annoncent l'opulence de leurs habitans. L'élévation de la montagne, sur le sommet de laquelle sont placées les principales fortifications, sert encore pour ainsi dire, de rideau à la ville, en la préservant de l'impétuosité des vents du Nord qui sont très-fréquens et souvent très-violens pendant les hivers. Aux deux revers de la montagne sont deux torrens, l'un à l'Est, le *Bisagno*, l'autre à l'Ouest, la *Polcevera*. Le premier est aux portes de la ville ; l'autre quoique à une distance un peu plus grande, a cependant aussi comme le premier une influence marquée dans la direction des courans d'air, ainsi que je le ferai observer dans la suite.

Les environs de Gênes sont très-productifs ; mais ce n'est qu'à force de bras et de soins qu'on les a rendus et qu'on les entretient encore tels. Car, dans tous les lieux où l'industrie et l'activité des habitans n'ont point été mises en œuvre, on voit un sol aride et rocailleux, excepté cependant dans la vallée de la *Polcevera* et à l'embouchure du *Bisagno*.

Les principales rues de Gênes sont percées de l'Ouest à l'Est, à peu-près dans la direction de la partie la plus large de la ville : parmi celles-ci sont les plus spacieuses et deux d'entre-

elles, sont très-remarquables par la beauté des édifices. Les autres rues vont de la partie la plus élevé de la ville vers le port, c'est-à-dire du Nord au Sud. Ces dernières sont en général très-étroites, à peine dans le nombre en compte-t-on cinq à six qui offrent l'espace nécessaire pour la commodité des passans. La grande majorité de celles-ci, ainsi que des premières, sont donc très-étroites; d'où beaucoup de maisons placées dans les unes et les autres, ne jouissent jamais au rez-de-chaussée et au premier étage des rayons vivifians du soleil, ce qui, conjointement avec la grande humidité occasionnée par les conduits des eaux, en rend la demeure très-mal saine. (*) La position en pente de la ville, ses égouts souterrains et multipliés, ainsi que la qualité de son pavé, font que la plus grande propreté règne toujours dans les rues: si à tout cela on ajoute ensuite la bonté des

(*) C'est à un pareil séjour qu'il faut attribuer la cause la plus immédiate et la plus active des affections scrophuleuses qui influent d'une manière si funeste sur la population, et qui sont malheureusement très-communes parmi les classes indigentes de la société obligées d'habiter de semblables réduits. Cette opinion s'éloigne un peu de celle du Professeur, qui dernièrement a de nouveau vanté les avantages non moins que contestés du *muriate de Barite*, contre les effets de cette cruelle maladie. Il serait à désirer que l'Auteur de ce traité se fût moins abandonné à des idées hypothétiques et paradoxales, et eût, par une bonne description de cette maladie, paru plus rapproché des connaissances modernes.

eaux très-pures, qui prennent leur source sur le penchant de la montagne, et à une grande distance de la ville où elles sont amenées par des acqueducs pour être distribuées avec abondance dans toutes les places publiques, et presque chez tous les habitans, on voit d'après cela que Gènes doit, en général, être un séjour très-sain. L'air y est cependant, comme dans tous les pays montagneux, très-vif, excepté toutefois, lorsque les vents soufflent depuis l'Est, Est-Sud-Est, jusqu'au Sud, qu'il devient pesant et fatigant. Il est aussi à remarquer que l'appétit est généralement grand parmi les habitans. Les étrangers même ne peuvent long-temps après leur arrivée méconnaître la vérité à ce sujet.

Les vents qui règnent le plus ordinairement à Gènes sont les vents de Nord, Nord-Est, Est, Sud-Est et Sud, ceux des autres rumbs sont très-rares et durent peu. La position géographique de la ville, la direction de la chaîne des montagnes qui viennent se terminer derrière elle, et celle des torrens dont j'ai parlé, expliquent pourquoi ces principaux aires de vents sont les plus fréquens. Le vent du Nord qui souffle pendant l'hiver est toujours froid, parce qu'avant d'arriver, il a parcouru une portion des Alpes couvertes de neige. Ce froid est cependant plus sensible à la surface du

corps, qu'il n'est glacial, car rarement il gèle en ville, et quand cela arrive la durée s'en borne à quelques jours. Le thermomètre descend peu au-dessous de zéro. Le baromètre, suivant les expériences de M. *Multedo*, marque ordinairement 27 pouces, 10, à 11 lignes. Les jours de pluies, ne m'étant pas connus, je dirai seulement qu'on estime annuellement, suivant l'état statistique du département, à 47 pouces cubiques la chute des eaux pluviales. Cette estimation paraît un peu considérable si l'on jette les yeux sur celles établies pour Rome et Paris, qui n'ont été calculées qu'à 33 pouces pour la première et 21 pour la seconde; car en général, le ciel est pur et les jours sont beaux à Gènes, à moins que ne soufflent les vents depuis l'Est jusqu'au Sud, chariant habituellement des vapeurs aqueuses abondantes qui viennent s'arrêter et se condenser sur la cime des montagnes environnantes, et dont l'apparition est presque toujours annoncée par une grande humidité en ville. C'est pendant que ces vents existent que l'on peut vérifier l'exactitude des observations d'*Hippocrate* et de *Baglivi*, qui les ont désignés comme produisant un relâchement dans le corps, une mollesse dans les fibres, anéantissant les forces, troublant les digestions, cau-

sant des mal-aises, des douleurs, des maux de tète. C'est aussi pendant que ces vents règnent dans l'été que des orages ont lieu ; on peut dire qu'en général ces derniers sont assez fréquens, forts, et accompagnés d'éclairs, de coups de tonnerre violens, d'averses considérables, et quelquefois de grêle assez grosse.

Pour ce qui concerne la chaleur, je me bornerai à dire qu'elle est assez forte, sans cependant être excessive : car Gênes, jouissant des mêmes avantages qu'une infinité d'autres lieux situés sur les bords de la mer, ressent fréquemment les bienfaits salutaires d'une brise qui pendant les chaleurs du jour s'élève du côté de la mer et vient tempérer l'action des rayons solaires et leur réverbération qui est d'autant plus forte que la ville est placée dans une espèce de bassin. Pendant les beaux jours de l'été il existe souvent aussi des vents légers qui naissent avec le soleil, prennent de l'accroissement à mesure qu'il s'èleve au-dessus de l'horizon, et qui disparaissent à proportion que cet astre va porter ses rayons sur un autre hémisphère. Enfin d'autres vents variables semblent encore dans leur souffle, être dirigés par la course du soleil, et comme les premiers ils viennent mitiger une chaleur qui souvent sans eux deviendrait étouffante pendant les jours caniculaires.

Gènes, en général, a dans ses habitans des hommes d'une moyenne stature dont les formes sont peu prononcées, (j'en excepte la classe très-nombreuse des porteurs, et ceux adonnés aux grandes fatigues). La couleur de la peau est peu vermeille chez les hommes; elle est blanche et très-belle chez les femmes. Celle des poils et des yeux est ou la noire, ou la châtaine. La couleur blonde des cheveux y est assez rare. Si l'on déterminait le tempérament prédominant chez ces habitans, d'après les indices qu'en ont donné les anciens médecins, on jugerait que le bilieux devrait être le plus commun parmi eux. Quoique ce tempérament s'y observe assez fréquemment, cependant on s'aperçoit que les habitudes, les occupations et la manière de vivre, apportent chez les Génois des différences qui dépendent du changement qu'elles causent dans le type de leur constitution naturelle. Je dirai donc que, généralement parlant, ils mènent une vie assez tranquille et sédentaire, et que leurs occupations les plus ordinaires se réduisent à celles d'un commerce qui exige peu de travaux de force, puisque ceux-ci sont presque tous confiés aux classes inférieures de la société. Mais aussi les Génois sont particulièrement propres à toutes les occupations où il faut montrer une

industrie

industrie active : qualité dont ils jouissent par excellence, comme cela est reconnu de toutes les nations commerçantes. Si les Génois sont très-industrieux, il faut ajouter à leur louange qu'ils sont aussi très-sobres, quoiqu'en général ils soient grands mangeurs.

Des habitudes et des tempéramens.

La manière de vivre des Génois est très-bonne, très-nourrissante; c'est particulièrement avec les pâtes d'Italie et le riz qu'ils font leurs mets les plus recherchés et les plus habituels. Comme, dans l'assaisonnement de ces substances farineuses qui fournissent une grande quantité de matières nutritives, ils ajoutent de l'eau chargée d'huile, et du fromage, cela les rend assez difficiles à digérer aux estomacs dont l'action est faible. Cette nourriture, déjà par elle-même très-substantielle et relâchante, jointe aux travaux modérés qui sont le partage des classes aisées des citoyens, fait que le tempérament lymphatique se développe souvent en eux, aux dépens du bilieux qui, comme je l'ai dit, serait sûrement prédominant sans les motifs que je viens d'indiquer. C'est sur-tout chez les femmes que cette remarque ne peut nullement être mise en doute; car, malgré leurs cheveux et leurs yeux noirs où se peignent la vivacité, et

l'expression de leurs sentimens aimans et aimables, on voit que le système lymphatique est chez les dames génoises assez abondant; ce qui est un avantage pour elles, en ce que, donnant de l'éclat et de la fraîcheur à leur teint, il ajoute encore à leurs grâces naturelles. Il n'est point ici question de cet embonpoint extraordinaire qui détruit les formes en les portant au-delà de celles fixées par la nature : cette sorte d'obésité est commune à Gènes, et est une preuve de plus en faveur de mon opinion. Je ne place point non plus dans ce tableau, ces femmes dont la vie est dévorée par les passions ; car celles-ci laissent une empreinte sur la constitution dégradée et dans les traits altérés de la personne en proie aux affections pénibles de l'ame, qui échappe peu à l'œil d'un observateur, et qui lui fait bientôt deviner la cause de l'altération du physique et du changement de tempérament.

On voit, d'après ce que je viens d'exposer, que, relativement au tempérament des habitans de ce pays dont la constitution tient si rarement de la pléthore sanguine, on devrait peu s'attendre à voir régner parmi eux les maladies inflammatoires qu'on prétend cependant y être très-communes; mais aussi, comme on les fait principalement dépendre de l'influence

des saisons et du climat, il est donc nécessaire, sous ce rapport, d'en faire l'objet de quelques considérations.

DES SAISONS.

ON m'a raconté qu'autrefois les quatre saisons étaient à Gènes tellement marquées dans leur passage de l'une vers l'autre, qu'il existait beaucoup de personnes qui avaient des habits pour chacune d'elles, et qu'à tel jour désigné elles en changeaient, sans avoir jamais à craindre les effets des mutations atmosphériques. Je ne discuterai point sur ce fait; mais, ce que je puis assurer, c'est que le climat de Gènes est si souvent exposé à de grandes et subites vicissitudes, qu'il est difficile de se rendre sans restriction à cette opinion. Qu'importe cette ancienne idée, peut-elle influer sur celle que l'on doit avoir aujourd'hui de la différence des températures dans ce pays quand on les y a observées pendant plusieurs années, et quand on a noté avec soin les variations de l'atmosphère qui se renouvellent si souvent qu'on pourrait presque dire qu'elles sont, en général, plus que journalières, très-grandes et fréquemment très-subites?

Le passage le plus notable de toutes les saisons, est celui de l'été vers l'automne. Il est

remarquable par une quantité d'averses qui sont très-abondantes, lesquelles assez constamment ont lieu pendant l'équinoxe de Septembre, mettent fin aux chaleurs et avertissent de quitter les vètemens d'été. Je ne dis pas pour cela que les mois d'Octobre et de Novembre n'aient pas encore de beaux jours, ce serait induire en erreur: mais aussi il faut ajouter que pendant ceux-ci la chaleur est très-tempérée, et que les nuits sont très-fraîches. Les habitans craignent même tellement l'effet de ces dernières que difficilement, après la chute de la nuit, on les trouve hors de leurs maisons, si ce n'est pour vaquer à leurs affaires, ou bien pour se rendre dans les lieux où les plaisirs les appellent: leur exemple en ceci n'est point à dédaigner quand on est jaloux de conserver sa santé.

J'ai déjà fait mention, en parlant du froid, que la glace était très-rare à Gènes, et qu'elle y durait ordinairement fort peu. J'ajouterai qu'il en est de même de la neige dont cependant depuis trois ans il est tombé une quantité assez abondante. Mais, je le répète, malgré cela les hivers n'y sont et ne peuvent y être très-rudes: pour s'en convaincre, sans avoir recours aux observations météorologiques, il suffit de jeter un coup-d'œil sur la position

géographique et locale de la ville. Cependant je dois dire que l'hiver commence presque toujours avant l'époque qui lui est assignée ; puisque souvent on ressent des froids assez vifs dès le mois de Novembre: fréquemment aussi cette saison se prolonge au-delà de l'époque qui lui est fixée; car il est d'observation que depuis trois ans le mois de Mars a été celui où ont régné les vents du Nord les plus froids, et plus régulièrement que dans tout autre temps de l'année. Le froid que ce vent charrie dans les beaux jours de ce mois, et même pendant l'hiver, est d'autant plus dangereux en ville que dans plusieurs rues, qui en sont abritées, on y est exposé aux foyers des rayons solaires, déjà très-chauds, et qu'en sortant de-là, on se trouve, dans beaucoup d'autres endroits, soumis au contact du vent du Nord très-froid. tant dans ses courans directs que dans les mouvemens réfléchis qu'il subit. Son impression est d'autant plus sensible et nuisible à la santé, que le corps, étant dans un état de moiteur, passe subitement d'une température chaude dans une autre toute contraire. Cette cause, ainsi que la suivante, qui dépend aussi du passage d'une température élevée dans une toute opposée, et tenant au séjour que l'on fait dans une de ces rues humides où, comme je l'ai dit, le soleil

ne pénètre jamais, et où l'on éprouve souvent un froid humide et glacial, ne sont pas une de celles qui concourent le moins à la naissance des maladies qui sont la suite d'une suppression de transpiration ; j'assure que ces observations méritent, sous le rapport de la santé, qu'on y fasse quelque attention.

Aussitôt que les vents du Nord du mois de Mars sont terminés, ce qui n'arrive guère qu'après l'équinoxe et même souvent plus tard, on ressent promptement l'influence de la chaleur qui règne pendant le jour, tandis que les nuits sont encore très-fraîches. Cette chaleur qui succède à des froids assez vifs, augmente chaque jour, quelquefois d'une manière subite, et rarement dans son élévation, elle conserve cette graduation progressive qui dans beaucoup d'autres pays fait apprécier les beaux jours du printemps. On voit, d'après ce court tableau des saisons, qu'il n'en est que trois bien marquées dans le climat de Gènes; puisque le printemps est partagé par les froids prolongés et causés par les vents du Nord, qui règnent presque régulièrement jusqu'à la fin de l'équinoxe de Mars, et par les chaleurs fortement prononcées du mois d'Avril et du mois de Mai. Ces deux températures opposées, et qui se succèdent si promptement, absordent donc, si je puis m'exprimer

ainsi, une saison de l'année qui, dans beaucoup de pays, a une température douce ne ressemblant en rien à celles qui sont particulières à celui-ci.

Chacune de ces saisons a une influence marquée sur l'apparition et la terminaison d'un certain ordre de maladies. C'est un fait pratique qu'on ne peut révoquer en doute, puisqu'il a été observé, non-seulement par tous les médecins tant anciens que modernes, mais encore dans tous les pays : ce serait donc ici le lieu de faire connaître celles qui règnent le plus habituellement dans cette ville, à telle ou telle époque de l'année ; mais je dois aúparavant donner une idée du climat dans l'acception de ce mot. J'entrerai d'autant plus volontiers dans quelques détails à ce sujet, que j'entends tous les jours répéter, par la grande majorité des médecins de ce pays, que la nature du climat autorise à user fréquemment de la saignée dans presque toutes les maladies. Je tâcherai ensuite, par mes observations cliniques, et daus mes considérations pratiques faisant suite au tableau des constitutions épidémiques, de prouver que cette opinion n'a pour base qu'une vieille routine, et qu'elle n'est que la suite d'anciens préjugés.

Du Climat. C'EST de l'ensemble des diverses températures, de leurs variations et des différens degrés de froid et de chaleur observés, que les médecins se font une idée exacte du climat dans tous les pays où ils exercent. Cette sorte de recherches est d'autant moins à dédaigner, que, comme *Hippocrate* l'a dit dans son immortel livre *des Eaux, des Lieux et de l'Air,* elle est, pour le médecin, la route la plus sûre pour arriver à la connaissance certaine d'une infinité de maladies endémiques et générales, et de la meilleure méthode de leur traitement. Non seulement le climat a une influence marquée sur la naissance des maladies, mais aussi il en a une très-grande, dans tous les pays, sur le physique et le moral de l'homme. Par rapport à ces dernières recherches, qui sont de la plus grande importance, je n'ai point le loisir de m'en occuper particulièrement, car elles dépasseraient les bornes qui me sont prescrites. Si je m'arrête quelques instans sur ce sujet, ce n'est donc point pour faire apprécier, d'une manière toute particulière, l'influence des climats sous le point de vue très-vaste qu'ils offrent tant au philosophe qu'au médecin, mais seulement pour faire connaître à quoi l'on doit s'en tenir relativement au système de ces hommes qui jugent de tout en médecine d'après leur

pratique, et qui rapportent toutes les causes des maladies et toute indication curative au climat. J'ai déjà démontré ce que l'on devait penser de la première ; suivons-les donc dans leur opinion concernant les secondes.

« Les successeurs des empyriques, a dit *Zimmermam* dans son *Traité de l'Expérience*, » croient que la différence des climats exige » une médecine toute différente : on voit que » cette opinion ridicule bannit nécessairement » toute érudition et toutes les connaissances » que l'on peut tirer des observations et de » l'expérience ; et que conséquemment un mé- » decin doit, pour ainsi dire, créer une mé- » decine nouvelle toutes les fois qu'il changera » de climat. On sent aisément, poursuit-il, » combien ce préjugé doit être utile à ces pra- » ticiens ignorans, lorsqu'il s'agit de décrier » un médecin instruit qui paraît nouvellement » dans une province. » Ce passage peint tellement au naturel certains petits esprits en médecine qu'on rencontre partout, et est aussi tellement adapté à la matière de mes réflexions, que je n'ai pu me refuser à le rapporter dans son entier. Il a de plus l'avantage de montrer, dans tout son jour, à quoi tiennent plus directement les idées étroites de ces hommes qui à chaque instant répètent : *C'est ainsi*

que le climat le veut; cela est indiqué par la nature du climat; et qui, à l'abri de ces mots dont la plupart d'entre-eux seraient très-embarrassés de donner une explication judicieuse, perpétuent d'anciennes erreurs dans lesquelles ils ont été bercés. Je dis plus, ces idées cachent un fond d'ignorance qui se montre dans tout son jour devant l'observation et l'expérience. Personne n'ignore que les climats ont une grande influence sur la naissance des maladies endémiques et épidémiques, plus ou moins nombreuses dans tous les pays. Mais, tout en reconnaissant l'influence du climat sur les maladies régnantes, faut-il, pour cela, les classer toutes dans le même cadre, et adopter pour toutes le même genre de traitement? Ce serait certainement commettre la faute la plus grossière dans la pratique de la médecine; car, s'il y a dans chaque pays des différences qui s'observent dans les maladies, il y en a encore davantage à noter relativement à l'âge, à la constitution du malade, et à la nature de la maladie; puisque, comme a dit M. *Portal*, la médecine pratique est un assemblage de tableaux dans chacun desquels est tracée l'histoire d'une maladie, et celle du remède qui la guérit. Pourquoi donc, d'après cela, vouloir qu'un médecin instruit et péné-

trant ne sache pas, dans tous les pays, distinguer et différencier dans l'histoire des maladies ce qui doit l'être du tableau général qu'il s'en était fait d'abord, et qu'il ne puisse pas à l'aide de l'observation, arriver à la connaissance certaine de leurs symptômes, de leur caractère, et des indications curatives particulières pour ce qui est relatif au climat. *Sicuti pro climatum, et victus rationum varietate, varia in hominibus oriuntur temperamenta, ità pro varietate temperierum, medendi quoque methodus aliqua ex parte varianda erit: aliter innumeri in praxi medica committentur errores. Baglivi.* Mais cela sera d'autant plus facile au médecin érudit, que déjà il sait que les maladies régnantes, dans un même lieu diffèrent entre-elles ; que quelques variétés s'offrent encore dans leurs symptômes, non seulement dans les divers pays, mais aussi dans les diverses saisons, et chez chaque individu; et même que leur mode d'ètre, change du jour au lendemain suivant les complications survenues, leurs périodes, leur genre, les crises, et par rapport aux variations de l'atmosphère. Quel est le médecin observateur qui n'a pas journellement occasion de faire de semblables remarques dans sa pratique? Pourrait-on encore, d'après cela, inférer qu'une

bonne méthode ne saura jamais s'adapter à toutes les maladies, dans tous les pays, et qu'il faut, suivant les lieux, les abandonner à celui qu'un empyrisme a par routine consacré à leur traitement dans lequel il a été par fois et par hasard de quelque utilité ? Cependant c'est ainsi que pensent et raisonnent la plupart de ces hommes qui, à chaque moment, je le repète, en appellent aux arrêts de leur pratique et à l'expérience du climat. Si je pousse plus loin mes recherches et que je demande, par rapport à la saignée d'un usage si général dans ce pays, sur quoi il est fondé; on ne manquera pas de me répondre que le climat en fait un besoin indispensable ; mais que deviendra cette réponse si je prouve que c'est ainsi que l'auraient faite les médecins qui pratiquaient dans ce pays il y a plusieurs siècles, et qui ne se conduisaient alors que d'après les systèmes des *Galenistes* et de *Botal*. Si, en effet, l'on suit la médecine la plus en vogue à Gènes, on s'aperçoit bientôt qu'il n'y a encore presque rien de changé aux anciennes erreurs pratiques, et que les progrès des sciences physiques qui ont fait marcher la médecine, qui n'en est qu'une branche, vers l'état de perfection, n'ont, jusqu'à ce moment, eu aucune influence sur les idées surrannées d'après lesquelles se con-

duisent encore la plupart de ces praticiens d'aujourd'hui qui ne voient partout qu'indication de la saignée. Il est bien à désirer qu'ils entrent enfin dans la route que l'observation leur a ouverte, et qui, en détruisant tous les systèmes, a banni de la pratique de la médecine une foule de préjugés funestes. C'est elle qui a servi de flambeau aux plus savans médecins, tant anciens que modernes, pour dévoiler les plus grandes vérités dans la connaissance des maladies et de leur traitement : puisse-t-elle aussi ramener à des idées plus sages ces phlébotomanes ! Ils me diront peut-être encore que leurs vues et inductions curatives sont justes, parce qu'elles sont fondées sur le caractère particulier des maladies régnantes habituellement dans leur pays qui n'ont rien de commun avec celles des autres lieux, et que par rapport au climat elles demandent un traitement spécial dans lequel l'efficacité des saignées a de tout temps été constatée. Cette opinion n'est ni vraie, ni soutenable ; car si j'ouvre les livres des épidémies d'*Hippocrate*, je reconnais dans la plupart des maladies qui y sont décrites, les mêmes que la pratique fait chaque jour observer à Gênes ; si, ensuite, je porte les yeux sur la troisième section des aphorismes du médecin

de Cos, je vois que non seulement il a donné une description exacte de ces maladies dans ses livres des épidémies, mais qu'il a su encore, dans celui-ci, les ranger suivant les saisons où elles paraissent et se terminent, et cela dans le même ordre qu'on peut ici remarquer, et comme je le démontrerai bientôt. Que deviennent enfin ces opinions qui n'ont ni l'observation ni la vérité pour elles, quand on veut encore par elles prouver que les maladies régnantes dans ce pays doivent avoir leur mode de traitement particulier ? Si l'on consulte les auteurs des contitutions épidémiques, d'abord on voit que *Sydenham*, dans la description qu'il a donnée de la petite vérole et de la rougeole à Londres, a indiqué les mêmes phénomènes que ces deux maladies présentent ici dans leurs symptômes et dans leurs périodes, et que sa méthode de traitement est journellement utile ; qu'*Huxam* à Plymouth, pour ce qui regarde la fièvre putride, n'est pas moins exact; que *Piquer* en décrivant la sinoque putride, *ardente-bilieuse*, à Valence en Espagne, l'a peinte dans ses symptômes telle qu'elle se montre ici; et ces deux auteurs nous offrent encore les meilleurs moyens curatifs à employer dans ces espèces de maladies; que *Sarcone*, en parlant des pleurésies

qu'il a observées à Naples, indique leur marche, et qu'il les décrit avec la même exactitude qu'on les observe partout ailleurs; que *Stool*, dans son tableau des fièvres gastriques et catarrhales bilieuses régnantes à Vienne, nous les représente telles qu'elles sont ici, et les moyens prescrits par ce célèbre praticien sont de même du plus grand avantage. Enfin que *Baillou* et *Geoffroy*, excellens praticiens de Paris, ne s'écartent nullement dans leurs constitutions épidémiques de ce qu'on a lieu de remarquer dans ce pays par rapport à l'ordre où paraissent les maladies, à la description de leur symptômes, et à leurs indications curatives. Je puis même assurer à ce sujet qu'en lisant le journal de la Société de Médecine de Paris, je vois, malgré la distance des lieux et la différence du climat, dans l'aperçu qu'il donne des maladies régnantes dans cette ville, une conformité et une coïncidence étonnantes, tant dans leur nature que dans leurs symptômes et leur marche, avec celles qui ont eu lieu ici dans le même temps.

Dans le choix des auteurs qui viennent d'être nommés, j'ai eu soin de citer des médecins qui ont exercé à des époques bien differentes et dans des lieux bien éloignés les uns des autres. Ce rapprochement, par rapport à ce que nous

observons encore chaque jour en médecine, est donc d'autant plus frappant et concluant que malgré la différence des temps où ils ont vécu, l'éloignement des lieux qu'ils ont habités, et les différens climats sous lesquels ils ont existé, ils sont encore nos meilleurs guides dans la manière d'observer, comme dans la pratique médicale. Cependant ils sont loin de préconiser à chaque instant et pour toutes les maladies l'usage de la saignée; au contraire plusieurs d'entre-eux, quoique grands partisans de ce remède, préviennent dans beaucoup d'endroits de leurs ouvrages sur les suites pernicieuses que son abus entraîne. Que deviennent donc enfin, après une vérité aussi généralement reconnue, les idées de ces petits génies qui, comme ce certain *Lentilius* dont parle le célèbre auteur du *Traité de l'Expérience*, croient que, pour être bon médecin, il faut être élevé dans le pays où l'on exerce, et qui oseraient presque dire dans les préjugés de ses pères, reçus par droit d'héritage? Que cette opinion est absurde! Que cette erreur, une fois admise, aurait de funestes conséquences!

Si des praticiens, tels que ceux que j'ai si souvent dépeints dans le cours de ce mémoire, veulent récuser la validité de ces raprochemens

et des conséquences que j'en ai tirées, par lesquelles j'ai, j'ose le dire, prouvé que, dans tous les pays, la nature des maladies ordinaires est, à quelques différences près, constamment la même, et qu'une bonne méthode en médecine trouve son application partout; d'où j'ai ensuite conclu que le médecin instruit saura toujours varier son mode de traitement en l'adaptant aux circonstances et aux lieux, parce qu'il saura que, pour en faire une application convenable, il faut qu'il ait égard aux indications à remplir, tant par rapport au caractère de la maladie que relativement au malade: si ces médecins, dis-je, pour soutenir leur rôle de phlébotomistes, rejettent ces axiomes que j'ai posés comme des vérités pratiques, et se refusent à les reconnaître pour telles; qu'ils nous fassent donc, à leur tour, voir notre erreur! Que par leurs écrits, appuyés sur des observations et des faits sanctionnés par l'expérience et un jugement droit, ils nous montrent la route à suivre pour arriver à la connaissance des avantages sans nombre qu'ils se vantent chaque jour d'obtenir de leurs saignées, si souvent et si inutilement, pour ne pas dire si dangereusement répétées? Car, sans cela, nous serions forcés de croire qu'elles sont autant de bévues commises presqu'à chaque instant, et

qu'elles n'ont le plus souvent d'autre utilité que celle de les soustraire aux reproches mérités, *suivant eux*, de n'avoir aucun secours à offrir; comme s'il ne valait pas bien mieux qu'ils s'en rapportassent à la doctrine d'*Hippocrate*.

Nihil facere melius est, quàm nocere ?

Il est à espérer que l'amour de leurs concitoyens, l'intérêt du genre humain et l'avancement de la science, en inspirant leur réponse à cet écrit, annoncée d'avance avec tant d'emphase par plusieurs d'entre-eux, et où sans doute ils feront prévaloir l'excellence de leur méthode, leur dicteront aussi de nous apprendre à résoudre le problême suivant. Comment dans un pays où l'air est très-salubre, où la bonne nourriture, où tout en un mot concourt à l'entretien de la santé, et plus encore où l'on ne connaît presque pas la famille affligeante et toujours dangereuse des fièvres rémittentes et intermittentes, se fait-il que chaque année la mortalité excède le nombre des naissances, dans des proportions assez considérables ? Il faut bien y reconnaître une cause, et quelle peut-elle donc être si ce n'est......... Mais ici la plume me tombe des mains, et je sens que je dois

cesser de donner cours à mes idées et à mes réflexions.

Opinionum comenta delet dies, naturæ judicia confirmat.
CICERON.

PREMIÈRE Constitution épidémique. 1806.

Ce fut dans les premiers mois de l'an 1806, que je me rendis à Gênes; habitué par expérience à ne juger de la nature des maladies prédominantes dans un pays, qu'après avoir suivi la règle prescrite par le père de la médecine au commencement de son excellent traité de *l'Air, des Eaux et des Lieux*, que j'ai déjà cité; je ne pensai donc, à mon arrivée, qu'à examiner la position et la qualité du lieu où je venais fixer ma résidence, à observer ses températures atmosphériques, à étudier la constitution physique et morale de ses habitans, etc. Ayant trouvé chargé du service que je venais prendre un ancien praticien qui pouvait me fournir de grands éclaircissemens sur les maladies qui régnaient le plus habituellement dans ce pays, et sur leur traitement, je ne négligeai point de profiter d'une occasion aussi favorable pour m'instruire. Mais je n'en retirai pas tout le fruit que j'avais lieu d'en attendre; car, je dois le dire, si les avis que ce médecin me transmit ne me furent pas très-profitables, c'est que je crus promptement m'apercevoir qu'il

portait à un haut degré les anciennes idées en médecine qu'il partageait avec la plupart de ses collègues, relativement à l'usage souvent répété de la saignée. Cependant pour mieux saisir son mode de traitement, et juger de son utilité par ses avantages constatés pàr l'observation et l'expérience, je suivis quelque temps ses visites dans le petit hôpital commis à ses soins. L'emploi multiplié de la saignée dans la majorité des maladies, et la grande faiblesse qui en était la suite ordinaire, cequi rendait toujours la convalescence longue, pénible, souvent exposée à des rechutes dangereuses, et donnant fréquemment lieu à des maladies chroniques, me firent faire de sérieuses réflexions sur un moyen curatif dont *Ramazzini* avait déjà condamné l'abus en avertissant de toujours saigner le moins possible les hommes livrés aux travaux immodérés, et ceux chez lesquels la mauvaise nourriture répare si difficilement cette sorte de perte. Tout en reconnaissant ce que cette pratique avait de dangereux, je pris la résolution de ne pas, par la suite, tomber dans un extrême opposé en bannissant tout à fait l'usage de la saignée. Je ne pus donc mieux faire, pour éviter toute erreur, que de prendre dès ce moment la nature pour guide dans mes observations sur le caractère particulier des maladies

régnantes à Gènes, ainsi que dans mes recherches sur leur meilleur mode de traitement; c'est donc par une suite de faits pratiques que je crus devoir m'instruire sur l'utilité réelle de la multiplicité des saignées, en vérifiant si vraiment elle était indispensable pour la curation de la grande majorité des maladies de ce pays comme on me l'assurait. Déjà quelques malades auxquels je m'étais opposé de laisser faire des saignées malgré l'avis de mon collègue, avaient eu des maladies moins longues, et avaient touché plus facilement au terme de leur guérison. Ces exemples devaient être pour moi un indice que par fois on avait versé le sang de ces malades à leur grand préjudice. Mais quelques faits isolés peuvent difficilement servir de règles dans une science qui demande autant de connaissances que la médecine; c'est pourquoi, pour porter mon jugement, je crus devoir attendre qu'un plus grand nombre d'observations vint fixer mon opinion. Afin de mettre à même de prononcer si la méthode que j'ai suivie était la meilleure, et si les conséquences que j'ai tirées que les saignées à Gènes, comme partout ailleurs doivent, comme le dit *Bordeu*, être faites avec *réflexion et modération*, si l'on veut qu'elles soient de quelque profit, tandis que la grande quantité de sang répandue

par elles, ne l'est le plus souvent qu'au détriment des malades : à cet effet je présente donc un extrait des notes que j'ai tenues relativement aux constitutions épidémiques, et à quelques-unes des maladies que j'ai observées dans ce pays. J'ai aussi par suite placé quelques considérations pratiques, afin de laisser le moins possible à désirer sur les motifs d'une semblable conclusion. J'avertis, avant tout, que je diviserai ce tableau par semestres, en suivant la division de l'année médicale de Mai en Novembre, et que dans le nombre des observations que je rapporterai, je n'y relaterai que celles qui me paraîtront les plus intéressantes par rapport au sujet dont je me suis occupé dans ce mémoire.

Comme c'est du premier de Mai 1806 que datent mes recherches, c'est donc à cette époque qu'il faut reporter mes observations météorologiques et médicales. Je dirai d'abord qu'en général l'été de cette année fut très-tempéré : des pluies assez souvent renouvelées pendant le mois de Mai et les premiers jours de Juin rendirent nuls les effets de la chaleur. Aux pluies succédèrent des orages violens qui par leur fréquence pendant le reste des mois de Juin, de Juillet et d'Août, n'eurent pas une moindre influence sur la température. Quelques jours

du mois d'Août et de Septembre, où regnèrent les vents du Nord, furent les seuls où une assez forte chaleur se fit sentir; excepté ce temps, les vents d'Est, de Sud-Est et de Sud, avaient presque toujours soufflé, et entretenu une chaleur humide qui avait empêché la parfaite maturité des fruits. Les vents du Nord ayant reparu sur la fin de Septembre et pendant les premiers jours d'Octobre, ils causèrent un froid assez sensible qui força de reprendre les habillemens d'hiver. Le reste de ce dernier mois fut alterné par quelques jours de pluie et de beau temps, et la température resta très-peu élevée.

Pendant ce semestre les maladies les plus remarquables furent la dyssenterie, très-commune en ville et dans ses environs, la coqueluche, la petite vérole, etc. La première de ces maladies, étant celle qui fut la plus dangereuse quand on négligeait d'en reconnaître la cause, et quand, dès le principe, on n'employait pas les moyens pour la combattre qui étaient indiqués par son caractère particulier et par ses complications, sera seule l'objet de mes observations et de mes considérations pratiques. Il y eut aussi pendant l'automne plusieurs fièvres cérébrales mortelles; mais comme depuis quelque temps cette maladie est devenue

le sujet des recherches des praticiens les plus distingués, je les noterai seulement ici par mémoire.

Les causes auxquelles ont peut plus raisonnablement attribuer la naissance de cette dyssenterie, qui était presque toujours accompagnée de tenesme, de flux de sang et de tous les symptômes qui annoncent une profonde affection gastrique, furent sans doute les alternatives de la chaleur et d'un froid humide qui arrêtait la transpiration cutanée. J'observerai aussi que les personnes qui mangèrent immodérément des fruits, lesquels, pendant tout l'été, conservèrent une saveur âcre et aqueuse, furent très-disposées à contracter cette maladie. Je ne pense cependant pas que cette espèce d'aliment, à moins d'excès, eût à elle seule causé la maladie ; mais elle y disposait beaucoup. Je suis d'autant plus fondé à émettre cette opinion que plusieurs individus de ma connaissance n'ayant pas toujours eu à cet égard toute la réserve possible, n'éprouvèrent pas la plus petite atteinte de cette maladie ; tandis que d'autres, ayant été très-modérés dans leur usage, et s'étant imprudemment exposés aux vicissitudes atmosphériques et à l'air humide de la nuit qui cause toujours une espèce d'atonie, furent attaqués de la dyssenterie.

Parmi les nombreuses observations que je pourrais rapporter sur cette maladie, je choisis de préférence les suivantes, parce qu'elles forment un point important en pratique, relativement à la méthode que j'adoptai dans le mode de traitement.

I.ere Observation. M.r B. demeurant rue Neuve, âgé de 33 ans, d'une faible constitution, d'une taille élancée, ayant les passions fortes en raison d'une susceptibilité nerveuse très-développée chez lui, éprouva à la fin du mois de Juin des lassitudes, des dégoûts, des envies d'aller à la garde-robe avec de légères coliques, et le soir il avait un peu de fièvre. Cet état de mal-aise dura quatre jours entiers. Le quatrième, ayant, avec quelques amis, fait dans l'après-midi une promenade à la campagne, d'où il revint le soir assez tard dans une voiture découverte et dans laquelle il fut exposé au serein et à l'humidité, toujours assez grande sur les bords de la mer qu'il fut forcé de parcourir, il se trouva un peu fatigué à son arrivée. S'étant mis au lit, il goûta quelques instans de repos; mais il fut bientôt après réveillé par un mouvement de chaleur assez marqué, de la fièvre, des coliques plus fortes, plus répétées et des selles plus fréquentes que les jours précédens. Invité le lendemain à passer

chez le malade, je le trouvai au lit avec un peu d'abattement et une grande faiblesse. Outre les symptômes ci-dessus, le pouls était dur, serré, fréquent ; la langue était chargée dans son milieu d'un limon jaunâtre, épais, tandis que dans son pourtour elle offrait une couleur rouge; la bouche était mauvaise, l'appétit nul ; le bas ventre n'était point tendu, mais il était sensible au toucher. Je ne vis d'après la série des accidens que je viens de décrire, rien de mieux à faire que de calmer d'abord une inflammation commençante du tube intestinal, causée par un principe morbifique qui s'était fixé sur les organes de la digestion. Comme, d'après les symptômes que j'ai relatés ci-dessus, il ne pouvait y avoir de doutes qu'il n'y eut aussi complication gastrique qui demandait l'emploi des évacuans, et que d'une autre part il y avait contre-indication en raison du système nerveux très-irritable chez ce malade; je crus donc remplir les deux indications qui se présentaient, en évitant de me servir de tout remède irritant, et en ne conseillant que l'emploi de boissons délayantes et légèrement adoucissantes données copieusement, jusqu'à ce que l'état de la maladie présentât lui-même une occasion favorable pour agir d'une manière plus active. D'après cela, je bornai tout mon traitement à mettre

mon malade à une diète sévère, et je ne lui permis que l'usage d'un bouillon léger fait avec un peu de gélatine, et d'une eau de riz édulcorée dont il buvait abondamment, en les alternant. J'insistai particulièrement sur les lavemens chargés de substance amilacée. Le deuxième jour, les selles furent un peu plus fréquentes et devinrent sanglantes; mais aucun autre symptôme n'avait acquis plus d'intensité. Le trois, même état. Le quatre, comme les selles assez fréquentes commençaient à devenir fatigantes, et que le malade, jusqu'à cette époque, avait peu dormi, ses nuits étant très-agitées, je fis, pour redonner un peu de calme, ajouter au lavement du soir une demi-once de sirop de diacode. Le cinq, la nuit avait été plus tranquille, et le malade à ma visite du matin était moins abattu que les jours précédens. Ce mieux était donc pour moi un encouragement de continuer les mêmes moyens curatifs? Mais, à ma visite du soir, je trouvai mon malade dans une agitation toute particulière, au milieu de laquelle il me fit mille questions, ce qui me parut assez singulier; car, quoique naturellement très-inquiet, il ne se livrait point ordinairement à de pareilles demandes. Enfin après une infinité de questions, il ouvrit le tiroir

de sa table de nuit, et me remit une instruction sur la manière de me conduire dans sa maladie, signée par un ancien médecin de ce pays, que je pourrais, avec quelque raison, blâmer de ne pas se contenter de ses instructions au peuple, et d'en adresser trop souvent à ses confrères en leur recommandant d'user, comme le dit M. *Portal*, d'une certaine quantité de recettes qu'il a classées dans sa mémoire, et qu'il débite pour tous maux. Pour revenir à cette instruction qui devait me servir de règle dans ma conduite, voici ce que m'apprit le malade. Ce Docteur s'était dit envoyé des *Belles**** et sans être nullement attendu, ni demandé par le patient, il était arrivé assez brusquement auprès de son lit, où, après quelques courtes demandes assez vagues, et faites sur le même ton que son arrivée, s'étant fait apporter une plume, de l'encre et du papier, il rédigea, en assez mauvais français, son instruction par laquelle il me prescrivait de faire saigner de suite le malade, et de le purger le lendemain assez fortement : ayant laissé cette preuve de son savoir, il s'était retiré sans faire d'autre commentaire.

On sent que je me gardai bien d'user de ces moyens curatifs. Dans les considérations pratiques suivantes, je démontrerai, j'espère,

pour quels motifs j'étais loin de voir et de penser comme ce docteur. Pour terminer cette digression déjà beaucoup plus longue que ne le mérite le sujet, la seule chose que je demandai fut d'avoir une conférence avec ce médecin, ou bien de me livrer l'écrit auquel je ferais une réponse pour faire sentir et connaître combien le *précepte* était vicieux, et où je démontrerais en même temps l'inconvenance et toute l'inconséquence du procédé. Car avant de rien prescrire, ce *docteur* n'aurait-il pas dû lui-même s'instruire de ce que j'avais ordonné, et pourquoi je l'avais fait? et d'après cela seulement, je pense, il aurait pu juger si son instruction m'était nécessaire, ou non. Mais le malade, prévoyant mon intention, et désabusé sur l'inquiétude que lui avait d'abord inspirée la méthode qu'on lui avait prescrite, qui se trouvait toute opposée à celle que je suivais, me pria par plusieurs considérations de ne plus y penser et se soumit de nouveau à ce que je lui avais ordonné : heureusement que ce manque de conduite et d'égards, que je ne puis qualifier différemment, n'eut d'autre effet que de causer un peu d'agitation au malade, et ne parut avoir aucune influence, ni mettre d'empêchement sur le retour de sa santé ; car, dès ce moment, les accidens diminuèrent

successivement et la convalescence fut assurée le quinzième jour. J'eus encore soin de l'affermir en prescrivant au malade un régime doux et nourrissant, et en lui faisant prendre soir et matin, pendant quelque temps, une teinture amère : moyens qui lui rendirent une parfaite santé.

II.e Observation. A la fin de Juillet, une jeune dame, âgée de vingt-deux ans, d'une constitution délicate, mère de deux enfans, et accouchée du dernier depuis cinq mois environ, fut attaquée de la dyssenterie avec tenesme. Ses déjections furent néanmoins, pendant le cours de la maladie, peu fréquentes et rarement sanguines. Depuis que cette maladie régnait, j'avais observé que chaque jour elle acquérait un caractère de complication gastrique plus prononcé. Cette dame m'en offrit une preuve complète, car je remarquai en elle une langue très-saburrale, une bouche mauvaise, un défaut total d'appétit et un dégoût prononcé pour toute espèce d'alimens gras qui lui causaient même des nausées, tandis qu'elle appétait les boissons acides. Ayant négligé pendant plusieurs jours de faire ce qu'il convenait, elle me consulta enfin pour savoir, me dit-elle, ce qu'elle avait à prendre vu que sa maladie ne se passait pas. Au mo-

ment où je la vis, elle était au lit, et, outre les symptômes que j'ai décrit, elle avait la cornée opaque de couleur terne, tirant sur le jaune; elle était tourmentée par la soif; le pouls était développé, un peu dur; il y avait céphalalgie sus-orbitaire, et le sommeil était très-rare. Si je n'avais pas craint de heurter trop fortement les préjugés du pays, et si j'avais eu affaire à un homme, qui est beaucoup moins susceptible de mauvaises impressions que ne l'est ordinairement une femme dont le système nerveux est si facilement mis en jeu, j'aurais, je l'avoue, employé *l'ipéca* avec le tartre stibié, en dose assez forte, pour exciter les vomissemens et nétoyer les premières voies : mais, dissuadé par les motifs que je viens d'exposer, et par ceux que je rapporterai dans les considérations pratiques suivantes, j'usai d'un moyen qui me conduisit au même but, un peu plus lentement à la vérité, mais peut-être aussi plus sûrement. J'ordonnai d'abord à la malade d'user de quelques lavemens semblables à ceux prescrits dans l'observation précédente, et pendant le jour d'une boisson faite avec l'eau de poulet très-légère : pour le lendemain, je prescrivis une pinte d'une faible teinture aqueuse de rubarbe et de crème de tartre à prendre, dans la matinée, par verre tous les trois quarts d'heure,

et pour le reste de la journée la même boisson que la veille. Les avantages de ce traitement furent si prompts que la malade dès le soir du second jour, ayant été doucement et assez copieusement évacuée par la teinture prise le matin, se trouva beaucoup mieux, ce qu'un léger calmant, donné le soir, ne fit encore qu'augmenter. Le surlendemain ayant fait usage des mêmes moyens, il y eut presque cessation de tous les accidens ; et huit jours après, à peine elle se ressouvenait des douleurs qu'une négligence déplacée lui avait occasionnées.

Considérations pratiques. Quantité de médecins tant anciens que modernes, ont parlé des affections dyssentériques, avec de si grands développemens et des connaissances si étendues, qu'il est assez difficile de croire, après les avoir lus, et particulièrement les *Traités de la Dyssenterie* de *Zimmerman*, de *Pringle*, etc., pouvoir ajouter quelque chose de nouveau à ce qu'ils nous ont laissé sur l'histoire de cette maladie. En jetant ici quelques idées sur le papier, par rapport à elle, ce n'est donc point sous ce point de vue que je le fais, mais seulement pour présenter quelques réflexions sur certaines indications particulières qui, comme je l'ai dit plus haut, doivent souvent guider le médecin dans

son

son mode de traitement. Ayant dans ma conduite médicale, constamment eu pour règles, comme on le verra par suite de ce mémoire, de me conformer à ce principe; devais-je d'après cela déférer à l'avis de *l'officieux docteur* dont j'ai parlé, et qui avait été donné, je puis dire, d'une manière aussi inattentive que peu louable? pouvais-je donc, sans nul motif plausible, m'écarter dans le traitement de cette maladie, de la méthode que j'ai exposée, pour en adopter une qui n'avait ni l'observation, ni le raisonnement pour elle? C'est ce que je vais examiner.

Je ferai d'abord remarquer que c'était pour la première fois que je me trouvais en opposition avec un médecin du pays, et j'avais à faire à un praticien jouissant d'une *grande réputation*. En m'opposant à ses prescriptions, je devais donc être d'autant plus sur mes gardes que le plus petit accident, et même le plus étranger à la maladie, pouvait m'être *imputé*, quoique ma conscience m'eusse sans doute mis à l'abri de tout reproche. Pour mettre le lecteur dans le cas d'en juger par lui-même, voici quelques réflexions sommaires auxquelles je le prie de faire attention. La température qui avait régné, et qui régnait encore, avait constamment été chaude et humide; température qui comme je l'ai fait observer relâche les corps, et qui,

d'après une foule d'observations des meilleurs praticiens, dispose à cette espèce de maladie en causant une atonie dans les solides. Cette considération, ajoutée à l'état du malade que j'ai décrit ci-dessus, et à sa constitution qui n'était rien moins que pléthorique, m'avait donc fait regarder dès le principe de la maladie la saignée comme inutile, pour ne pas dire nuisible. Car loin de considérer le sang rendu par les selles, comme l'effet d'une inflammation essentielle, je ne vis en lui que le résultat d'une irritation fluxionnaire occasionnée par la diathèse bilieuse qui, d'après une disposition particulière, avait fixé son siège sur la membrane muqueuse des intestins. Le période où était déjà arrivée la maladie, n'était-il pas aussi une indication contre la saignée? puisque les plus fameux praticiens, tels qu'*Hippocrate*, *Celse*, *Vallesius*, *Lommius*, *Sidenham*, *Hoffmann*, *etc.* ont déclaré que si l'on veut que cette évacuation soit avantageuse dans une maladie, il faut qu'elle soit toujours pratiquée le deuxième ou le troisième jour, rarement le quatrième. Je sais qu'on peut m'opposer qu'*Hippocrate* contradictoirement à son précepte a saigné à une époque plus avancée de la maladie, que celle qu'il avait fixée; et que *Vans-Wieten* à son exemple l'a fait avec le plus heureux succès. Cela est très-vrai. Mais ce prin-

cipe n'est applicable toutefois encore que dans le cas où le stade d'irritation et d'excitation d'une maladie, se trouve produit par une affection pléthorique sanguine et par l'orgasme des organes de la circulation, qui prolongent l'état de tension : c'est alors sans doute, qu'il faut user de la saignée pour déterminer un relâchement dans les solides et une diminution dans l'exubérance sanguine. Mais mon malade n'était nullement dans aucune de ces catégories, puisqu'il était déjà arrivé au cinquième jour de sa maladie, et que l'effet de la première irritation s'étant un peu calmé, il éprouvait déjà un mieux sensible. D'après cela ne devais-je pas considérer la saignée prescrite comme ne pouvant avoir que des résultats nuisibles, en ce que débilitant encore le malade, elle ne ferait qu'affaiblir les moyens que la nature avait en son pouvoir pour résister aux effets de la maladie ? Cette évacuation ne pouvait-elle pas encore, à l'époque où elle était conseillée, la troubler dans ses opérations critiques et salutaires ? Si d'ailleurs ce praticien eût réfléchi que cette maladie est, suivant la remarque de *Morgagni* et de *Valsava*, une de celles où l'on doit être le plus circonspect à pratiquer la saignée, il ne se fut pas, pour montrer qu'il partageait le goût prédominant dans ce pays, aussi promptement

décidé en sa faveur. *Credo igitur consulendos esse medicos sapientes, qui temerè nihil faciant, qui de remediis suis nimiùm non sperent, quique ad prescribenda medicamenta non sint æquo animo promptiores. Malbranche.*

Je ne crus pas plus convenable de faire usage de la médecine drastique qui avait été conseillée, parce qu'un purgatif aussi actif donné dans l'état d'éréthisme où se trouvait encore le tube intestinal, n'aurait été que dangereux et même, peut-être, pernicieux. Ce remède, à la vérité, aurait plus promptement que les moyens que j'employais, débarrassé les intestins des matières bilieuses et muqueuses dont ils pouvaient être tapissés. Mais cet effet n'aurait pu être produit qu'en ajoutant une nouvelle somme d'irritation à la première, ce qui aurait sans doute augmenté la douleur et l'inflammation existantes déjà, aggravé les accidens et peut-être, si on n'y avait pas opposé les moyens convenables, le tube intestinal, par suite de cette irritation secondaire ajoutée à la première, aurait-il été frappé de gangrène? C'est un accident qui arrive si communément dans les maladies de ce genre où l'on exacerbe les symptômes par un traitement inapproprié, que je ne suis point éloigné de croire que cela ne fût arrivé à mon malade si j'avais suivi les

instructions du *Docteur*. Pour me confirmer dans cette idée, qui fut celle dont je me servis auprès du malade pour lui faire sentir tout le danger d'un avis aussi peu réfléchi, je voulus faire usage, non de la saignée qui m'a toujours paru contre indiquée dans la dyssenterie régnante à cette époque, mais de la purgation. A cet effet je choisis un des malades existans dans l'hôpital de la Darce que je dirigeais alors; les symptômes de la maladie étaient à peu de chose près les mêmes, et sa constitution différait peu de celle de mon malade; (il y avait seulement la différence du genre de vie à faire exception). Je lui fis donc donner une médecine pareille à celle prescrite par le *Docteur* : mais les accidens le lendemain s'aggravèrent tellement que je me repentis un instant de mon essai. A la vérité les selles, comme je l'ait dit, se supprimèrent à la suite de la purgation; mais le jour suivant le ventre était devenu très-sensible, les coliques, les envies d'aller à la garde-robe, les épreintes mettaient constamment ce malheureux dans un état pénible qui n'était pas sans danger; et il ne fut soulagé qu'après avoir usé d'une abondante boisson adoucissante, de fréquens lavemens émolliens, lui avoir fait des fomentations de même nature sur l'abdomen, et donné quelques légers calmans.

Ces moyens curatifs en rétablissant l'ordre des déjections, firent, seuls, cesser les accidens qui étaient l'effet d'une médecine laquelle, comme je l'avais prévu, ne pouvait avoir de résultats avantageux. Enfin ce malade en fut quitte pour rester quelques jours de plus à l'hôpital, d'où il sortit ensuite parfaitement guéri. Si ce *grand praticien* eût indiqué l'usage de l'ipéca, son avis eût été bien meilleur; car l'effet de ce médicament aurait sans doute bien mieux rempli les indications, auxquelles il pouvait se proposer de satisfaire, que par l'effet de sa médecine drastique : il eût même été, j'ose presque dire, salutaire dans les premiers momens de la maladie, comme dans la suite il me le fut prouvé tant de fois. J'avais moi-même penché pour administrer cette racine à doses réfractées. Mais l'état nerveux du malade m'en détourna : les nausées et les vomiturations, qui sont presque toujours un effet naturel de l'action de ce médicament, me rappelant les nombreux et funestes accidens que j'avais encore presque sous les yeux, et qui avaient constamment été la suite des spasmes d'estomac dans une épidémie de ce genre, me firent craindre que ce remède par sa propriété excitante n'eût chez mon malade ce fâcheux résultat. Comme on a vu je n'eus pas lieu de me repentir de la route opposée

que j'avais prise, puisqu'elle fut suivie d'un plein succès. Ce que je puis assurer, c'est que, dans cette maladie épidémique, ma méthode de traitement qui consista à favoriser les évacuations alvines et à les provoquer quelquefois, sans jamais employer de forts purgatifs, me réussit complètement; puisque sur presque quatre-vingt malades que j'eus à traiter, pas un seul n'éprouva de graves accidens, et tous, dans moins d'un mois, furent guéris sans rechute. Je n'entre pas ici dans les détails des moyens curatifs que je mis en usage; cela serait trop long. Car je les variai beaucoup, m'ayant été prouvé par expérience que les mêmes remèdes, qui avaient été favorables à quelques malades, étaient nuisibles à d'autres; comme aussi que des médicamens qui, au commencement de l'apparition de la maladie avaient été avantageux, étaient sans efficacité sur son déclin. Mais ce que je puis dire, c'est que dans les nombreux dyssentériques que je traitai, je n'ai jamais vu la moindre indication aux évacuations sanguines : j'ose d'après cela inférer que si la dyssenterie a souvent présenté dans ce pays tant de difficultés à vaincre pour arriver à sa guérison, c'est qu'on a peut-être trop insisté sur les débilitans, telle que la saignée qui fréquemment occasionne une atonie générale à

laquelle il est bien difficile, pour ne pas dire impossible de remédier lorsqu'elle a lieu. C'est ce que j'aurai peut-être occasion de prouver plus particulièrement dans le cours de ce mémoire.

II.e Constitution épidémique. 1806 - 1807.

Les mois de Novembre, de Décembre, de Janvier et de Février, à l'exception de quelques jours de pluie, furent très-beaux ; on éprouva, pendant presque toute la durée de ces mois, une température douce, à peu-près semblable à celle dont on jouit pendant les beaux jours du mois de Mai, dans le Nord de la France. Ce ne fut que dans le mois de Mars, depuis le premier jusqu'à la fin, qu'un vent de Nord, soufflant avec force, causa un froid très-vif, et d'autant plus sensible que les corps, étant habitués depuis long-temps à une température douce, le ressentirent plus fortement. Ces vents, qui furent l'annonce d'une quantité de fièvres exanthématiques, dont je parlerai plus bas, occasionnèrent une démangeaison cutanée insupportable, que les bains seuls pouvaient calmer. Le mois d'Avril fut pluvieux et ce ne fut que sur la fin que la chaleur commença à se manifester.

Malgré la température douce dont on avait

joui pendant les quatre premiers mois de ce semestre, cependant il y eut dès son commencement des affections catarrhales et des péripneumonies. Dans l'une et l'autre espèce de ces maladies, il était difficile de ne pas s'apercevoir qu'elles participaient peu du génie inflammatoire, mais bien que la diathèse bilieuse, qui avait prédominé pendant le semestre dernier, continuait encore d'exercer son influence; et que, si les maladies avaient changé de nature, la complication gastrique n'en était pas moins la même : cette complication s'annonçait même par une série de symptômes tellement prononcés qu'ils ne pouvaient laisser de doutes à cet égard, pourvu qu'on y réfléchît un peu. D'abord l'invasion de l'une et de l'autre de ces maladies, était presque toujours précédée par un mal-aise général, par des lassitudes ; si c'était la fièvre catarrhale qui avait lieu, à cet état de mal-aise et de lassitudes se joignait une toux pénible, une expectoration à peu-près nulle dans le principe, difficile; la langue était couverte d'une matière blanchâtre ou jaunâtre, quelquefois cet organe était gercé dans son milieu ; une douleur de tète sus-orbitaire, était continuelle, mais augmentait le soir, et était accompagnée d'un mouvement fébrile qui se prolongeait durant la nuit; l'appétit

était nul, la bouche par fois pâteuse, le plus souvent amère le matin; une pesanteur se faisait ordinairement sentir à l'épigastre, sous le cartilage xiphoïde; les déjections étaient rares, la peau sèche, le pouls petit et serré. Ce fut à l'époque où régnait cette affection catarrhale bilieuse, que j'osai braver l'opinion si fortement contraire, dans ce pays, à l'usage du tartre stibié, donné dans les maladies de poitrine. C'est donc avec lui, et en variant son effet par la manière différente de l'administrer, que je traitai presque tous les malades confiés à mes soins. Je puis assurer, et beaucoup de personnes pourront l'affirmer, qu'il a toujours été suivi d'un plein succès, et que, par cette méthode, cette maladie est peut-être celle qui est la plus facile à guérir : je puis même dire que je n'ai jamais trouvé aucun malade, malgré que ce genre d'affection, sur lequel je ne reviendrai plus, soit très-fréquent ici, qui n'ait promptement été guéri, ou au moins soulagé par l'usage de l'émétique différemment varié suivant les indications à remplir, d'après la disposition du malade et l'état de complication de la maladie. Mais, si je dis que le tartre émétique a, qu'on me passe l'expression, des effets héroïques dans les affections catarrhales bilieuses, comme l'ont fait connaître

Stool et *Bordeu* le père, qu'on n'aille cependant pas en conclure que je le préconise comme le seul médicament à employer pour les combattre. Dieu me garde d'une pareille bévue! car bientôt je tomberais dans le défaut grossier des méthodes exclusives qui, comme je l'ai déjà dit, sont le plus souvent le cachet du charlatanisme et de l'ignorance. Je répète donc que, si ce médicament a les effets les plus efficaces et les plus salutaires, il demande peut-être aussi plus que tout autre la discrétion, l'attention et la réflexion dans son emploi; et il n'appartient même, sous ces rapports, qu'à des mains habiles de l'administrer. Je ne puis transmettre ici toutes les idées qui se présentent à mon esprit; outre qu'elles m'entraîneraient trop loin des bornes que je me suis prescrites, elles ne pourraient être saisies par tous; car pour se les inculquer, il faudrait avoir acquis auprès des malades ce tact médical et un jugement sain, premiers mérites d'un bon médecin; heureux celui que la nature en a doué!!!

Les péripneumonies régnantes, comme je l'ai dit plus haut, participaient encore de la diathèse bilieuse; aussi chez les malades qui en étaient attaqués, remarquait-on qu'à presque tous les symptômes de complication, que

j'ai décrit dans l'histoire des maladies précédentes, se trouvaient encore joints une douleur de côté, quelquefois des deux, une difficulté de respirer plus ou moins grande, un pouls développé et plein, mais sans cette dureté qui annonce un état essentiellement inflammatoire et pléthorique. Aussi loin de traiter cette espèce de maladie par les saignées répétées, comme le faisaient la plupart de mes collègues, je ne crus devoir employer qu'un régime d'abord austère et quelques remèdes simplement délayans et évacuans, rarement un peu laxatifs au moyen de quelques sels neutres; quelques boissons légèrement incisives et adoucissantes furent encore usitées conjointement avec quelques lavemens. Ce sont là les seuls moyens, variés suivant les circonstances, dont je me servis avec le plus grand avantage; car excepté un seul malade, duquel je vais dire un mot en passant, tous les autres guérirent assez promptement sans que leur convalescence fût ni longue ni pénible. J'eus de plus la satisfaction de voir qu'aucun d'eux n'offrit après sa guérison cette atonie, cette peau ridée et décolorée, cet état de souffrance de la poitrine et cette difficulté de respirer persistant toujours malgré la cessation des autres accidens : état qui dénote constamment l'abus qu'on a fait, chez cette sorte de ma-

lades, des évacuations sanguines, et qui, comme on le sent bien, dispose puissamment au catarrhe chronique dont l'apparition force d'autant plus le médecin au repentir d'avoir prodigué dans le traitement de ces maladies une matière si précieuse, qu'il ne peut ensuite ni la remplacer, ni la réparer, et ne lui laisse que des regrets torp tardifs à proférer sur ses vues erronées et le malheur inévitable qu'elles ont occasionné: tandis que s'il avait suivi les préceptes de *Cœlius Aurelianus*, *de Paul d'Ægine*, *de Trallien et de Sydenham* même, grand partisan de la saignée, il aurait ménagé un fluide qui serait devenu lui même un moyen curatif puissant pour assurer le retour de la santé, et dont la soustraction au contraire a, par une trop grande évacuation, d'après l'expérience et suivant le sentiment des grands praticiens que je viens de nommer, fixé la matière morbifique sur les poulmons et la plèvre, et causé pour toujours une maladie fâcheuse dans ses conséquences.

Le seul malade, affecté d'une péripneumonie, qui mourut, mit lui-même par sa faute, dans l'impossibilité de le sauver. J'ignore aussi s'il eût été possible de le faire; car, malgré toutes les connaissances réunies en médecine, on est souvent dans la triste situation de ne pouvoir s'opposer aux suites funestes des maladies qui nous

paraissent même d'abord les plus simples. Mais pour revenir à ce malheureux, il se présenta le septième jour de sa maladie ; déjà le râle, et la nature des crachats annonçaient manifestement l'embarras extrême et l'ulcération des poulmons. Sûrement que ce n'était pas là le cas de le saigner ? Dès ma première visite je prédis l'issue funeste de la maladie ; je ne négligeai cependant point les moyens indiqués en pareille circonstance pour, s'il était possible encore, favoriser un effet salutaire de la nature sur lequel je fondais bien peu d'espoir. Je fis donc pour ainsi dire couvrir le malade de vésicatoires, en lui en appliquant aux cuisses, au col, sur la poitrine ; ayant soin de mettre toujours entre l'application de chacun d'eux un intervalle assez long pour, au moyen de leur irritation continuée, produire vers la peau une dérivation heureuse. Je le mis aussi à l'usage de boissons et de médicamens incisifs. Mais tout fut inutile ; le troisième jour de son entrée il mourut, et l'ouverture de son cadavre fit voir que la nature des crachats n'en avait pas imposé, et qu'il était impossible de se tromper dans le pronostic de la maladie. Toute la substance parenchimateuse du poumon était tombée en suppuration, et rendait, en la pressant, une abondante matière purulente.

Avant de passer à donner quelques observations sur les maladies qui eurent lieu pendant ce semestre, je ferai encore remarquer que les fièvres exanthématiques, qui regnèrent, furent la petite vérole, la rougeole, la fièvre scarlatine; celle-ci fut la plus répandue et la plus dangereuse. Chacune de ces maladies se présenta avec les symptômes qui leur sont communs, et desquels on trouvera une si bonne description dans les auteurs modernes que je craindrais d'ennuyer le lecteur que de lui en parler plus longuement. Il est cependant une réflexion, relativement à la petite vérole, que je ne dois pas passer sous silence, quoiqu'elle ait peu de rapport à mon sujet; elle est même tellement importante que je me croirais inexcusable si, en parlant pour la première fois de cette maladie, je n'ajoutais pas ma voix à celles des philantropes qui chaque jour vantent, avec tant de raison, les avantages inappréciables de la VACCINE contre les effets destructeurs de la petite vérole. Comment est-il possible de penser qu'après les exemples innombrables des succès de la vaccine, on puisse encore trouver des parens, on peut dire assez inhumains, pour ne pas mettre leurs enfans par une opération si simple qu'elle n'en mérite pas le nom, à couvert d'une maladie qui,

outre les traces désagréables qu'elle laisse presque toujours après elle, causait, avant la découverte de ce bienfait inestimable, la perte d'un septième de la population? Si les parens sont plus que coupables de négliger d'user de ce moyen salutaire, combien le sont encore davantage ces hommes méchans et malfaisans qui se servent de leur érudition, de leur caractère et de leur influence dans la société, pour arrêter les progrès de l'introduction de la vaccine, le plus beau présent qu'on ait pu faire au genre humain, et qui immortalisera son auteur ?

La fièvre scarlatine, comme je l'ai fait observer plus haut, fut la plus fréquente et la plus dangereuse. Elle parut aussi attaquer plus particulièrement les femmes sans distinction d'âge, et devint funeste à plusieurs. Je ferai remarquer en passant que le moment de l'éruption était le plus dangereux, et jetait les malades dans un état d'abattement et de perturbation qui était accompagné de symptômes d'une grande intensité; ce que je ne puis attribuer qu'à l'éréthisme et à la constriction de l'organe cutané, effet dépendant de la température régnante, sèche et froide, qui occasionnait une espèce de crispation à la peau. Cette affection fut encore quelquefois compliquée avec d'autres

maladies

maladies éruptives; j'en eus une à traiter dont le caractère déjà très-mauvais, le devint encore davantage par la complication d'une éruption miliaire qui survint le cinquième jour de la première maladie. Ce sera cette observation que je choisirai parmi une infinité d'autres que je pourrais citer. Pour plus d'ordre dans l'histoire de ces maladies, je suivrai celui où elles parurent pendant ce semestre.

I.ère OBSERVATION. Comme on pourrait peut-être m'accuser de ne voir partout que l'indication de l'emploi de l'émétique, dans les nombreuses observations que j'ai sur les fièvres catarrhales, j'en choisirai une qui prouvera, je pense, que je sais cependant distinguer les malades qui n'en ont point besoin, de ceux auxquels ce remède est convenable. Les médecins de ce pays qui ne voient qu'indication de la saignée, et qui ne peuvent guere se dispenser, d'après leur système de l'appliquer et de la réiterer partout où il y a le plus petit symptôme inflammatoire, y verront aussi que ce moyen curatif n'est pas toujours nécessaire dans le traitement de ces maladies, *sous le climat de Gênes*.

M. L. demeurant place *Garibaldi*, âgé de 21 ans, d'une stature moyenne, d'une forte constitution, était depuis quelque temps atteint

d'une affection catarrhale qui se renouvelait plus particulièrement le soir, avec quelques mouvemens fébriles, et s'annonçait par une expectoration difficile et une toux fréquente. Jeune, vigoureux et plein de courage, pendant qu'il etait ainsi enrhumé, il fut faire une partie de plaisir avec ses camarades dans laquelle après un repas, où, comme on le pense bien, la sobriété et la tempérance ne furent pas admises, il y eut plusieurs défis. Mon malade, se trouvant un de ceux de la société les plus entreprenans à les braver, dans un de ces élans d'étourderie, apanage trop ordinaire de la jeunesse irréfléchie, défia un de ses amis de traverser en courant le torrent de la *Polcevera*, où l'eau ce jour là était assez élevée, ce qu'il fit luimême immédiatement. Après cela, tout mouillé et transi de froid, car il soufflait un vent de Nord assez fort, il fallut se hâter de revenir en ville. Ayant sur sa route rencontré un Café, il y entra pour sécher ses habits et pour se réchauffer; et il y but abondamment du *punch* chaud. Ce ne fut donc que plus de deux heures après son inconséquence qu'il arriva chez lui, où il se mit de suite au lit. Dès la première nuit, chaleur et fièvre violente, soif excessive, qui se calmèrent un peu dans le jour suivant avec le secours de la limonade citrique: craignant

sûrement de révéler ses erreurs, il différa jusqu'au sixième jour de son accident d'appeler un médecin. Ce fut à cette époque de la maladie que je me rendis à sept heures du soir chez ce malade. Voici ce que je remarquai à ma première visite : chaleur haliteuse très-forte à la peau ; pouls vite, plein et très-dur ; yeux larmoyans, sensibles à la lumière ; ton de voix altéré, langue sèche, couverte dans son milieu d'une pellicule blanche tirant sur le noir à la base de cet organe qui, dans son pourtour, était d'un rouge violet ; appétit nul, tandis que la soif était inextinguible ; ventre un peu tendu et ballonné ; urines rares et très-rouges ; déjections alvines nulles ; délire par moment ; toux fréquente, difficile et sans expectoration ; l'éréthisme était tellement grand chez ce malade que, par une aberration de sensation, il n'éprouvait aucune douleur, ce qui, comme le fait remarquer *Hippocrate*, est d'un très-mauvais signe dans les maladies aigues. Au milieu de tous ces accidens, et après avoir été informé de ce qui s'était passé, je démêlai promptement que la maladie, ayant commencé par une fièvre catarrhale qui existait encore, était une complication de fièvre inflammatoire, et que celle-ci prédominait. Malgré tout l'appareil imposant des nombreux symptômes inflammatoires, je ne crus

pas devoir, vu le période avancé de la maladie, employer la saignée; mes prescriptions se bornèrent donc à recommander le régime le plus sévère. J'ordonnai seulement pour boisson une eau très-légère de poulet, nitrée, alternée avec une faible décoction de racines de chiendent édulcorée par le sirop de vinaigre, et quelques prises de poudres tempérantes. J'ajoutai encore à ces moyens curatifs des lavemens émolliens et des fomentations de même nature sur le bas-ventre. La première nuit, qui était la sixième de la maladie, se passa comme les précédentes dans une chaleur et une agitation extrêmes. Le septième et le huitième jours, comptant depuis l'invasion, il n'y eut aucun changement remarquable en mieux; mais aussi n'y avait-il aucun symptôme qui fût devenu plus alarmant; si ce n'est cependant que les momens de délire étaient un peu plus répétés. Le neuvième jour il parut y avoir quelque rémission dans les accidens; la langue s'humecta, les urines furent plus abondantes et commencèrent à charier et à déposer une substance blanchâtre, légère; le ventre se détendit aussi un peu au moyen des lavemens qui firent rendre des matières fécales dures, noires et en petite quantité; (il fallut pour produire cette évacuation, en donner plusieurs:)

j'ajoutai aux moyens prescrits quelques tranches d'orange à sucer, pour mitiger la soif qui était toujours très-grande ; je substituai aux poudres tempérantes, la potion de *Stool*, et ne me relâchai point dans les autres prescriptions. Le dixième, le mieux continua, et il y eut un peu de surdité dans la soirée. Le onzième, plusieurs décharges alvines liquides, noires et très-fétides annoncèrent la crise. Dès ce moment la maladie fut jugée, et il ne me resta plus qu'à régler le régime pendant la convalescence qui ne fut pas longue, car le seizième jour je pris congé de mon malade.

IIeme Observation. Mr N., demeurant rue *Canetto*, âgé de 48 à 50 ans, d'un tempérament bilieux, fut saisi en revenant du spectacle d'un mouvement fébrile qui s'annonça par un froid assez vif; déjà, depuis quelques jours, il éprouvait des mal-aises et des lassitudes. S'étant mis au lit, il passa la nuit sans dormir et dans une agitation pendant laquelle avaient succédé au froid, une chaleur assez forte et une douleur de poitrine assez marquée. Appelé le lendemain matin, je trouvai ce malade dans le même état que je viens de décrire, et ayant de plus une toux fréquente et pénible; la douleur de la poitrine était profonde et vague; le pouls était plein et développé, sans avoir cette dureté qui caractérise une maladie essentiellement pléthorique;

les déjections étaient suspendues depuis trois jours. D'après le genre des maladies régnantes, la constitution non sanguine du malade, la nature et la série des symptômes, je jugeai la maladie pour être ce que *Boerhaave* désigne sous le nom de fausse pleurésie, et ayant son siège dans le poumon et dans les bronches. Comme rien ne me prouvait une maladie absolument inflammatoire, et que les principales indications qui me paraissaient devoir être remplies, étaient de favoriser l'expectoration et de rétablir le cours des déjections; je pensai qu'il n'était pas nécessaire de saigner le malade et cela, nonobstant le sentiment d'un *Docteur génois* qui est certainement habitué à décider que toutes les maladies de poitrine exigent impérieusement la saignée. Car de suite qu'il eut tâté le pouls et eut reconnu le siège de la douleur, il en prescrivit une très-abondante pour le moment, et une autre dans le cours de la journée: ajoutant qu'il faudrait encore sûrement la répéter le lendemain. Voyant différemment que lui, et guidé par les considérations que j'ai exposées précédemment, je fis sentir que je regardais la maladie comme devant laisser un catarrhe chronique, et peut-être avoir une suite plus fâcheuse, si par les saignées on affaiblissait trop le malade, et si sur-tout on enlevait par

elles la force au poumon qui, dans le moment de la crise, ne pourrait soutenir le mouvement de réaction, qui devait amener l'expectoration et la solution de la maladie. Soit que les moyens que j'indiquais, consistant en lavemens émolliens pour rappeler les déjections, en boissons légèrement incisives et adoucissantes propres à calmer la douleur et à diminuer les accidens, plurent davantage au malade et aux assistans, parce qu'ils n'étaient pas aussi violens que ceux proposés par mon confrère, soit que l'on fut guidé par tout autre motif, on adopta ma manière de voir et je fus chargé du traitement. Les lavemens ne rappelèrent les déjections que le troisième jour, et celles-ci ramenèrent avec elles un peu de calme. Les nuits, depuis cette époque furent moins agitées; mais l'expectoration ne commença à avoir lieu que le septième jour, et s'annonça par des matières jaunâtres qui furent rendues en abondance par les crachats : quelques sueurs étant ensuite survenues, et les déjections étant devenues très-abondantes et très-fétides, la maladie se termina le quinzième jour. Je n'eus d'autre soin pendant son cours, après les prescriptions ci-dessus, que je ne variai point, que de seulement augmenter progressivement, le période d'irritation étant passé, la qualité incisive de la tisane, en y

ajoutant par degrés de l'oxymel scillitique. Je dois avouer que, quoique j'eusse constamment veillé à soutenir les forces de mon malade, cependant il survint une expectoration de matières blanches et tenaces, qui dura long-temps après la cessation de tout autre accident ; et je m'aperçus par l'état de faiblesse où étaient restés les organes de la respiration, qu'il y avait disposition à un embarras de la poitrine : pour éviter toutes suites fâcheuses, je fus donc obligé de prolonger la convalescence et de mettre mon malade pendant ce temps à l'usage des sucs de plantes nitrées et dépurantes ; moyens qui, en peu de temps, lui rendirent une santé vigoureuse.

De cette observation il s'en déduit facilement une conséquence, c'est que si, dès le commencement de la maladie, je n'eusse pas, suivant le précepte de *Sydenham*, constamment eu sous les yeux le caractère de l'épidémie régnante, et la constitution du malade, et si, m'en laissant imposer par quelques symptômes et par cette idée générale qu'il faut saigner dans les maladies de poitrine, j'avais souscrit aux vues de mon collègue, il en serait sans doute résulté une maladie longue et dangereuse, dépendante d'un engorgement du poumon, ou d'un épanchement dans le thorax. Ce que j'eus même bien

de la peine à empêcher, malgré que j'eusse ménagé les forces du malade et les ressources de la nature, en m'opposant aux abondantes évacuations sanguines qu'on avait au contraire jugées nécessaires. *Multi in veritate inquirenda alienas potiùs, quàm suas adhibent vires ; ad videndum, suis oculis semper utuntur, sed ingenio suo ad detegendam morborum naturam, aut nunquàm, aut rarò. Baglivi.*

III.eme OBSERVATION. Dans le mois de Mars, je fus appelé rue *del Gialsemino*, pour voir une jeune demoiselle de huit ans environ, qui était malade depuis deux jours. En l'examinant j'aperçus sur plusieurs endroits de son corps, particulièrement au col, une éruption d'un rouge foncé ; le pouls dur et fréquent, la langue blanche au milieu, rouge dans son pourtour, une soif assez forte, un défaut d'appétit, un mal de gorge, une chaleur âcre à la peau joints à l'efflorescence, furent les symptômes qui, d'après la connaissance que j'avais de la nature des maladies régnantes, me firent juger de suite que c'était une fièvre scarlatine dont était attaquée la petite malade confiée à mes soins. Cette sorte de maladie, quand elle est simple, demande peu de chose pour sa guérison. Je me bornai donc, dans le principe, à seulement indiquer quelques précautions à

prendre par rapport au régime, et afin de priver la malade de l'influence dangereuse du libre contact de l'air extérieur ; j'ordonnai aussi quelques boissons délayantes. Comme j'avais attribué l'agitation qui avait précédé l'éruption et la chaleur cutanée qui se maintenait encore, à la cause que j'ai indiquée plus haut, ayant eu lieu de l'observer chez plusieurs autres malades, je crus qu'à mesure que l'éruption déjà commencée s'acheverait, les accidens diminueraient. Néanmoins, malgré la parfaite éruption, l'agitation, la fièvre, l'insomnie et la chaleur persistaient toujours. En ayant avec soin recherché la cause, je m'aperçus, le cinquième jour, qu'à l'éruption scarlatine s'en était jointe une miliaire, blanche, très-abondante, qui s'était faite pendant la nuit, et qui compliquait la maladie primitive. Je ne fus plus étonné d'après cela que le stade d'irritation eût été autant prolongé. Cette complication me fit seulement changer la boisson délayante et rafraîchissante ordonnée, en un bouillon de poulet léger, aiguisé avec le sel minéral. J'insistai aussi sur les lavemens que jusqu'à ce jour, par cette crainte naturelle à l'enfance, la jeune malade n'avait pas voulu recevoir : l'ayant convaincue que cela était utile, et qu'ils la guériraient, elle consentit à en prendre, et en retira

les résultats les plus heureux; car, ayant produit de grandes évacuations, le calme parut aussitôt, et la desquammation commença dès le septième jour, époque de la convalescence qui s'affermit de plus en plus, pour ainsi dire à chaque instant.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES. D'après le tableau succinct et général que je viens d'offrir des maladies qui se manifestèrent pendant le cours de cette année, on voit qu'elles ne présentèrent aucune particularité bien essentielle dans leurs symptômes, et que les époques où elles parurent sont les mêmes que celles qu'on leur a assignées. C'est donc à tort qu'on a prétendu que les maladies qui régnaient à Gènes, étaient particulières à ce pays, et qu'elles y avaient un caractère qui leur était propre. Sans le faire remarquer davantage, on verra par suite de ces constitutions épidémiques, que je prouve toute la fausseté de cette assertion. Je ferai aussi en sorte de démontrer, par les observations et les considérations pratiques consignées dans ce mémoire, que l'idée où l'on est que presque toutes les maladies y exigent l'usage de la saignée, n'est pas moins erronée, ni plus soutenable. Je suis cependant bien loin de penser et de pretendre dire que cette opération n'y soit pas, comme

partout ailleurs. quelquefois utile dans le traitement de quelques-unes ; mais ce n'est principalement, comme tous les bons praticiens sont aujourd'hui d'accord, que dans celles où il existe une vraie pléthore sanguine, et chez un sujet doué d'un fort tempérament, qu'il devient nécessaire de diminuer l'excitation de tout le système de la circulation, dont l'énergie, par une exaltation trop grande, est nuisible dans ses effets. C'est en distinguant cet état de beaucoup d'autres qui souvent le simulent, sur-tout dans les maladies de poitrine, que le médecin montre son savoir et sa sagacité, en employant alors le secours de la saignée, parce qu'il est vraiment utile.

Comme j'ai eu plusieurs fois occasion de m'apercevoir que c'était particulièrement de la force du pouls que la plupart des médecins de ce pays décident que la saignée doit être pratiquée, sans trop faire attention à l'ensemble des autres symptômes et à la constitution du malade, et que souvent ils la renouvellent encore en proportion de ce que le pouls se trouve plein et développé, je crois nécessaire de faire à cet égard les réflexions suivantes.

Je suis loin d'adopter l'opinion de ces praticiens qui répètent à chaque instant qu'un

pouls plein est l'indice d'une inflammation et d'une pléthore, et qu'il faut saigner. Car, dans beaucoup de cas, un tel pouls ne peut-il pas seulement dépendre d'un léger dérangement dans les organes de la circulation et de la respiration, et d'un état éminemment nerveux, comme j'ai eu particulièrement occasion de l'observer plusieurs fois chez des malades attaqués d'asthmes convulsifs? C'est une observation qui n'avait pas échappé à *Cotunni*, qui dit positivement qu'un pouls plein et développé doit être rarement l'indice de la saignée. Quel est le médecin qui n'a pas aussi examiné que dans quantités de maladies, sans excepter celles de la poitrine, un pouls plein était par fois l'annonce d'une crise, et précédait souvent une évacuation salutaire ? Si dans un pareil effort de la nature, on vient par une saignée, à contre-temps, en déterminer la suppression, ne donne-t-on pas naissance à une foule d'accidens qui aggravent l'état du malade? Fréquemment encore par cette méthode perturbatrice, comme l'appelle *Barthez*, n'enlève-t-on pas tout espoir de guérison? Malheur au praticien qui ignore ces choses ; car rarement il aura l'avantage de faire briller son talent et son savoir auprès de ses malades, en leur annonçant d'avance ce qui doit bien-

tôt les sauver. Il est à plaindre, puisqu'il ne pourra que trop souvent nuire en s'assimilant à ces médecins que *Galien* couvrit de honte et de confusion, en leur prédisant une crise à laquelle ils allaient s'opposer par la saignée qu'ils se proposaient de faire lorsqu'il les en empêcha.... *Curandi verò rationem optimè molietur, si ex præsentibus affectionibus futura prænoverit... Hac enim ratione, meritò sibi admirationem, et boni medici existimationem conciliaverit. Hippocrate.*

Si quelque grand partisan de la saignée prétend encore que le pouls doit servir de règle indicative à cette opération, qu'il se rappelle le fait que *De Haën* rapporte d'un homme qui pendant sa maladie eut toujours le pouls plein et dur jusqu'à l'instant de sa mort. Ce médecin, peu de temps après, ayant fait l'ouverture du cadavre, vit à son grand étonnement qu'il n'y avait presque pas de sang dans le système vasculaire. Qu'on juge d'après cela s'il n'est pas dangereux de s'en rapporter uniquement au pouls, comme le font la majorité des médecins de ce pays, pour, à chaque instant, placer la saignée dans presque toutes les maladies? Qu'ils abjurent donc leurs erreurs! et qu'ils reconnaissent enfin que, si cette opération est vraiment utile et salutaire,

c'est sur-tout dans les maladies toniques aigues, où, à une exubérance sanguine, il se joint un spasme dans les systèmes circulatoire et respiratoire, occasionné par la constriction et la tension où se trouvent les organes de ces fonctions. Cette opinion, qui a été consacrée en principe, est une vérité de médecine pratique qui, de tout temps, a été constatée par l'expérience et par tous les bons auteurs, tant anciens que modernes : *In acutis morbis sanguinem detrahere opportet, si vehemens morbus videatur, floruitque ægrotanti ætas, et virium adfuerit robur. Hippocrate.*

Avant de terminer ces considérations, il est encore, à ce sujet, nécessaire de faire observer que dans les maladies de poitrine, un pouls déprimé avec la respiration difficile, une angoisse générale, une douleur fixe aigue vers les parties supérieures de cette cavité, demandent presque toujours la saignée, en ce que ces symptômes tiennent à l'état de tension que je viens d'indiquer; tandis qu'un pouls développé, quoique plein et un peu dur, l'exige rarement d'une manière impérieuse; parce que presque jamais, dans cet état de choses, les fonctions dont je viens de parler, ne sont profondément altérées et gènées dans leur action. Si les médecins de ce pays veulent se

pénétrer de ces faits d'observation, qu'ils peuvent journellement vérifier dans leur pratique, « je ne doute pas, comme l'a dit *Bordeu*, » qu'ils ne modèrent leurs désirs brûlans d'ins- » trumenter, et que, dans leurs instans de » triomphe, trop fréquemment trompeurs et » funestes, ils ne montreront pas aussi sou- » vent aux assistans ébahis et aux malades » eux-mêmes, la cause de la maladie dans » un grand étalage de palettes. »

III.e Constitution épidémique. 1807.

Le mois de Mai sur la fin fut assez chaud. Cette chaleur devint d'autant plus sensible que, jusqu'à cette époque, la température avait été très-modérée. Les trois mois suivans se firent remarquer par une chaleur extraordinairement forte, qui ne fut interrompue que pendant le mois de Juin, par plusieurs orages dont deux furent notables par la chute d'une grande quantité de grèle très-grosse qui causa beaucoup de dommages en ville et dans les environs. Le reste de l'été, jusqu'au premier Septembre, fut très-sec. Pendant le temps des chaleurs, des dyssenteries parurent, mais elles ne furent ni aussi communes, ni aussi intenses, ni aussi dangereuses que celles de l'année précédente. Il y eut encore à cette

époque

époque plusieurs personnes qui furent attaquées de violentes céphalalgies.

Le mois de Septembre, dans son principe, fut très-pluvieux. Le reste de ce mois et celui d'Octobre tout entier, furent très-beaux. Pendant ce dernier, il fut aperçu dans l'Ouest une comète qui a été visible une quinzaine de jours. Dans le courant de ces deux derniers mois, beaucoup d'enfans furent atteints de toux convulsives (coqueluches), qu'il était assez difficile de guérir avant qu'elles n'eussent parcouru tous leurs périodes ; et elles ne cédèrent qu'à l'usage de légers évacuans alternés avec quelques toniques. Il parut aussi quelques petites véroles et quelques affections catarrhales.

Comme pendant ce semestre j'eus à traiter plusieurs érésipèles bilieux, ayant leur siège tant à la figure qu'aux extrémités inférieures, je vais me livrer à quelques réflexions succinctes sur cette espèce de maladies, que trop souvent, pour ne vouloir voir en elle qu'une inflammation essentielle, on fait malheureusement dégénérer en maladie cruelle, et fréquemment mortelle, parce qu'on veut soumettre sa résolution et sa guérison à des saignées plus ou moins répétées.

Il est une chose bien digne de remarque

en médecine pratique, c'est l'influence qu'exerce la diathèse bilieuse dans la production de quantité de maladies fluxionnaires. Le célèbre *Barthez* a, par deux mémoires insérés parmi ceux de la société médicale d'émulation de Paris, ramené les observations des praticiens vers ce genre d'affections; mais, malgré toutes les recherches et la théorie de ce grand homme sur la formation des fluxions, il est à craindre qu'on ne parvienne jamais à pouvoir en expliquer les phénomènes d'une manière satisfaisante. On ne peut même guère l'espérer lorsqu'on y réfléchit; car il n'est pas possible de se dissimuler qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'après nos connaissances en anatomie et en physiologie, de donner une explication plausible et de rendre raison comment une affection gastrique peut produire, loin de son siège, une maladie qui, par son caractère emprunté de l'inflammation, en impose au médecin inattentif, et à celui qui, par défaut de connaissances, s'attache seulement à combattre quelques symptômes sans chercher à en apprécier la cause; et comment encore il arrive qu'en déterminant une décharge des premières voies, on fasse si promptement disparaître cet état pathologique.

L'érésipèle bilieux est une maladie où l'on fait souvent des méprises dangereuses, par rapport à son mode de traitement. Ayant, comme je viens de le dire, eu à traiter une infinité de cette espèce de maladie, qui fut très-fréquente pendant ce semestre, c'est ce qui m'a déterminé à en faire le sujet de quelques considérations pratiques.

L'érésipèle, ainsi que presque toutes les maladies compliquées de diathèse bilieuse, est précédée dans son apparition par un mal-aise général, des lassitudes; bientôt à cet état succède, soit que cette maladie fixe son siège sur les extrémités inférieures ou à la tête (plus rarement elle affecte les extrémités supérieures, à moins d'une cause irritante physique ou chimique), une tumeur inflammatoire non circonscrite avec chaleur vive, âcre, et une douleur pongitive, cuisante. Sa couleur est rouge, et elle disparaît quand, après avoir appliqué le doigt sur la partie, on cesse de la presser; ensuite cette rougeur augmente progressivement d'intensité, et en même temps prend de l'étendue; quelquefois cela a lieu d'une manière étonnante. Je dois faire observer que cette inflammation paraît dans sa marche plus particulièrement suivre le trajet des vaisseaux sanguins, et que la peau, qui n'est point encore

atteinte ni altérée par elle, a, dans les limites de la partie où siège la fluxion, une couleur jaune qui est, à mon avis, un des signes pathognomoniques de la diathèse à laquelle est due cette maladie. Mais à ce signe, il se joint d'autres symptômes qui sont, outre le malaise et les lassitudes, une céphalalgie sus-orbitaire, une bouche pâteuse, amère, des envies de vomir, une langue chargée d'un limon jaunâtre ou blanchâtre, un défaut d'appétit, une couleur terne, un peu jaune, de la sclérotique et de la peau, un pouls dur et fréquent. L'érésipèle paraît aussi quelquefois sous la forme de phlyctaines remplies d'une matière lymphatique jaunâtre, et environnées d'un cercle rouge : celui-ci fixe plus particulièrement son siège sur les différentes parties du tronc, et prend divers noms suivant la région qu'il occupe. Lorsque cette maladie tient à la même cause que celle indiquée ci-dessus, elle rentre dans les mêmes considérations par rapport à la méthode prophylactique et thérapeutique.

On a pendant long-temps été divisé sur le meilleur mode de traitement à employer dans l'érésipèle. *Celse*, et après lui les *Galenistes* ont vanté l'usage de la saignée. Ces derniers pensant, comme je l'ai déjà dit, que toutes les humeurs circulaient avec le sang, et croyant

en diminuer la masse, en diminuant celle de ce fluide, avaient conseillé et préconisé les saignées abondantes. Théorie qui a nécessairement dû causer de grands malheurs. Car les érésipèles bilieux traités ainsi, se terminent presque tous par une abondante suppuration, et une mortification de la partie, qui entraîne souvent, après elle, la perte du malade. *Ab eresipelate putredo aut suppuratio malum. Hippocrate.* Je dois aussi dire que les stupéfians et les narcotiques indiqués par *Galien* et par *Paul d'Œgine*, n'ont pas un résultat plus heureux dans cette sorte de maladies. Quelques anciens, ayant observé que la diathèse bilieuse étant la cause occasionnelle, avaient dit avec raison, qu'elle devait être évacuée si l'on voulait parvenir à guérir la maladie. Dans le nombre des médecins qui ont émis cette opinion, il faut principalement citer *Oribaze* et *Avicenne* : mais ces praticiens, ne jouissant pas encore des avantages infinis et précieux que nous obtenons des puissans vomitifs dont la découverte s'est faite bien long-temps après eux, ne purent qu'employer des purgatifs qui sont loin de procurer aux malades les résultats aussi efficaces et heureux que ceux que nous retirons des émétiques dont nous nous servons aujourd'hui. *Richter*, célèbre et

judicieux praticien de Gothingue, et *Desault*, l'honneur de la Chirurgie moderne, ont ramené le traitement de l'érésipèle bilieux à un mode très-simple, et qu'on peut appeler salutaire : on est seulement fâché que le chirurgien français n'ait pas entièrement suivi l'exemple de son collègue, et qu'il n'ait pas, comme lui, prescrit de donner de suite les boissons émétisées sans obtempérer et conseiller encore de saigner, (doctrine qu'il avait abandonnée dans les dernières années de sa vie comme je l'ai vu, en suivant les leçons de ce grand maître) : pratique presque toujours nuisible dans cette maladie, comme dans toutes celles dépendantes d'une affection bilieuse. S'il m'est permis de joindre mon avis à celui de ces hommes illustres, je puis assurer que, l'émétique différemment varié et mitigé dans son action est presque toujours salutaire, et qu'il existe bien peu de cas où l'on ne puisse le donner aussitôt que l'érésipèle, se déclare. Si la tumeur, la chaleur, la douleur et les autres symptômes qui accompagnent cette fluxion persistent après le premier effet de ce médicament, il est alors souvent nécessaire d'en réitérer la prescription, cette méthode étant la plus propre à en opérer la solution. Quelques délayans accidulés, et donnés dans les intervalles de l'administration des boissons émétisées

sont encore d'un usage agréable et utile au malade. J'ajouterai qu'en usant de ce mode de traitement, qu'on peut varier à l'infini suivant les indications à remplir, je n'ai jamais rencontré aucun érésipèle bilieux qui ait été long à guérir, et qui ait été suivi d'accidens fâcheux. La seule chose que j'ai observée, c'est que, si le malade a été trop long-temps sans faire ce qu'il convenait pour combattre et détruire cette maladie, le point où en avait paru la première trace s'ulcérait et laissait, après la cessation de tous les autres accidens, apercevoir, par une rougeur, une élévation et une fluctuaction très-peu étendue, un petit foyer de matières purulentes, qui n'a besoin que d'être ouvert avec la lancette pour voir promptement disparaître tous les restes de la maladie. D'après de si grands avantages de l'emploi de l'émétique, il est bien à désirer que les préceptes des deux célèbres praticiens que je viens de citer, soient généralement connus, et que le mode de traitement de l'érésipèle bilieux, préconisé par eux, soit adopté et profondément gravé dans l'esprit de tous les médecins, c'est alors qu'on n'aura pas aussi souvent à gémir sur les suites funestes de cette maladie; car il mettra sûrement un terme aux erreurs de ces hommes qui, comme le dit *Val-*

lesius, se laissent conduire d'après quelques symptômes trompeurs et qui ne voient dans toute espèce de tumeur inflammatoire, qu'indication à répandre le sang. Quand reconnaîtront-ils donc que c'est un abus dans tous les cas où une inflammation locale et générale dépend d'une altération dans les humeurs, et que cette pratique est presque constamment funeste, particulièrement dans l'érésipèle bilieux, comme l'a démontré si évidemment la perte récente et douloureuse de M.r *Arrighi*, Évêque d'Acqui, atteint de cette maladie? Peut-on se dissimuler que ce ne soit à la manie des saignées, qu'on doit attribuer la mort de ce digne Prélat dont les vertus rappelaient celles des anciens Patriarches, dont la vie bienfaisante fait honorer la mémoire, et dont les rares qualités morales laisseront long-temps ses amis inconsolables?

I V.e Constitution épidémique. 1807 et 1808

DEPUIS le commencement du mois de Novembre jusqu'aux derniers jours de Décembre régnèrent assez constamment les vents d'Est, Est-Sud-Est, qui amenèrent des pluies qui, presque sans interruption, durèrent cinquante jours : à cette température humide succéda un froid assez vif, causé par le vent du Nord qui souffla avec force et subitement.

Pendant ces deux mois, les coqueluches qui existaient déjà, comme j'en ai fait mention dans le tableau du semestre précédent, persistèrent; il y eut aussi beaucoup de rhumes, ou affections catarrhales simples. Comme j'ai précédemment parlé de ces maladies, et que je les ai examinées dans leur complication gastrique et dans leur traitement, je n'y reviendrai pas. Je dirai seulement en passant qu'on a grand tort, et que ce n'est pas sans danger qu'on fait saigner dans cette indisposition, comme cela se pratique très-fréquemment dans ce pays; car, dans les simples rhumes, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de suivre le précepte de Celse : *Omnium optima sunt quies et abstinentia.* Ce fut aussi à cette époque que parurent des pleurésies et les premières angines bilieuses qui, par la suite, devinrent très-fréquentes et funestes en raison de la manière de les traiter; puisque, quoique compliquées d'affection gastrique, elles étaient très-faciles à guérir ainsi que je le prouverai plus bas.

Le mois de Janvier offrit quelques alternatives assez brusques dans ses changemens de température, en ce que les vents varièrent dans les premiers jours de l'Est, Est-Sud-Est, au Nord; cependant ce dernier ayant régné le plus fréquemment, ce mois fut en gé-

néral assez froid, et particulièrement à la fin; sur-tout dans les derniers jours; époque à laquelle il tomba beaucoup de neige en ville et dans les environs, et où les vents du Nord-Ouest soufflèrent avec force.

Le mois de Février fut pluvieux et assez doux dans son commencement; mais le 10, le vent s'étant fixé au Nord, on éprouva un changement subit dans la température, causé par un froid très-vif, accompagné d'une abondante chute de neige; ce qui se répéta le 23 et dura jusqu'à la fin du mois.

Le mois de Mars fut marqué par une température aussi froide et aussi variable que celle des derniers jours de Février: le vent, pendant la durée de ce mois, n'ayant pas discontinué d'être au Nord, le 8, le 23 et le 31, il tomba de la neige; le 10 il y eut une violente tempête.

Dans le mois d'Avril on eut quelques jours d'un temps passable, mais les vents du Nord ayant continué pendant presque toute sa durée, ils maintinrent toujours la température basse; il y eut seulement sur la fin quelques jours de pluie légère, ce qui favorisa les pousses de la végétation assez tardive. Depuis le commencement de l'année 1808, les angines bilieuses, qui avaient commencé à paraître dans les derniers mois de l'année précédente, étaient deve-

nues plus communes et funestes à beaucoup de monde. Comme j'ai déjà fait mention des autres maladies dont il est question dans ce semestre, je vais jeter un coup-d'œil rapide sur celles-ci.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES. En faisant le rapprochement des températures des deux semestres de cette année, on verra que dans le premier il y eut, pendant les premiers mois, une chaleur excessive, laquelle influa peut-être sur la prolongation des beaux jours qui durèrent jusqu'au deuxième mois de l'arrière saison; qu'alors des pluies continuelles et abondantes, et des vents d'Est permanens qui régnèrent pendant les deux mois de Novembre et de Décembre, furent l'annonce de maladies qui auparavant étaient très-rares en ville. Les vents constans du Nord et de Nord-Nord-Ouest, qui prirent ensuite et qui durèrent jusqu'à la fin de ce semestre, ne firent encore, en contribuant à gèner et à empècher l'évaporation de la transpiration cutanée, que favoriser la naissance et le développement des maladies. Il n'était pas difficile, en faisant attention aux sentences d'*Hippocrate*, de prévoir que cela aurait lieu : *Mutationes temporum potissimùm pariunt morbos : et in ipsis temporibus magnæ mutationes aut frigoris, aut caloris*. Mais

ce qu'il est difficile de déterminer et d'expliquer, c'est comment, dans pareilles circonstances, il se fait que, par une disposition particulière des corps, ou peut-être, par une influence spéciale de l'atmosphère, que sûrement on ne parviendra jamais à reconnaître et à démontrer, tant que les sciences physiques et chimiques, malgré leurs progrès étonnans, ne seront pas plus avancées qu'elles ne le sont aujourd'hui; comment se fait-il, dis-je, qu'il arrive dans une épidémie qu'une maladie paraisse préférablement à tant d'autres? Cette idée qui a déjà donné lieu à mille explications plus hypothétiques les unes que les autres, est encore aujourd'hui un écueil pour tous les physiciens. Je craindrais moi-même d'y venir heurter trop fortement, si je marchais plus long-temps dans cette route. Je me bornerai donc à dire que, par un de ces effets et une influence particulière dont on ne peut encore rendre raison, les angines bilieuses, comme j'en ai déjà fait mention, devinrent très-communes au commencement et à la fin de ce semestre, et qu'elles firent des ravages étonnans tant en ville que dans les hôpitaux.

Il est des maladies qui, par leur degré de malignité, ne laissent au médecin que la triste perspective des fâcheuses catastrophes, qui,

devant lui, se renouvellent presqu'à chaque instant, et qui ne lui présentent que peu d'espoir, au milieu d'une épidémie désolante, de pouvoir seulement sauver quelques malheureux, tandis qu'elle en moissonne des quantités, malgré les secours les plus habiles qu'il leur prodigue. Cette vérité est un tableau bien affligeant, et c'est cependant celui qui devrait constamment être sous les yeux du praticien jaloux de remplir les dévoirs de son état, afin de ranimer ses efforts bienveillans, et lui faire multiplier ses recherches pour tâcher d'arriver à la connaissance de moyens curatifs qui pourraient mettre un terme à de pareils malheurs. La satisfaction que son ame éprouverait alors serait sans doute bien au-dessus de toutes ses peines; et la douce émotion qu'il sentirait auprès de chaque malade dont la santé serait réparée par ses soins, serait au moins un dédommagement à son dévouement et à ses sollicitudes. Cette réflexion me conduit naturellement à une autre. C'est que si le médecin philosophe, au milieu d'une épidémie meurtrière, éprouve un contentement inappréciable à la vue d'infortunés qu'il a eu le bonheur d'arracher à la mort; combien au contraire ne doit pas ressentir de remords, celui qui, dans une épidémie devenue grave, dangereuse et mor-

telle par une pratique erronée, n'a pas seulement cherché à en découvrir la cause, et à reconnaître tout ce qui pourrait être utile et salutaire à ses malades. Que de motifs puissans devraient cependant l'arracher à son apathie et à son aveuglement ! Il serait peut-être très-difficile de trouver dans les annales de la médecine une circonstance où l'on pût faire une application plus à propos et plus juste de ce que je viens de dire, que dans ce qui se passa à Gènes dans les deux derniers mois de 1807, et dans les premiers de 1808. Ce fut à cette époque que parut une foule d'angines, qui toutes s'annonçaient par un mal de gorge plus ou moins fort et compliqué d'une affection gastrique très-prononcée. Je n'entrerai point dans l'histoire des symptômes de cette maladie, parce qu'ils n'offrirent rien de bien particulier. Je me résumerai donc à dire que rarement la tuméfaction, l'inflammation et la rougeur de l'arrière bouche étaient très-grandes : la déglutition, en général, était cependant un peu gènée. La plupart des médecins de ce pays qui, comme je l'ai déjà dit en parlant des érésipèles, ne veulent voir qu'une inflammation dans ces sortes de fluxions, et qui, sans faire attention aux complications humorales, font à chaque instant verser le

sang, ne perdirent point une aussi belle occasion pour donner un libre cours à leur *excellent système.* Autant il était peu nécessaire de saigner dans la maladie régnante, autant néanmoins ils pratiquèrent et multiplièrent cette opération. Je ne pense pas que depuis long-temps il ait été ici autant versé de sang par la lancette qu'à cette époque. Je connais des chirurgiens qui, pendant cette épidémie, on fait jusqu'à vingt saignées par jour; d'après cela qu'on calcule par ce nombre de saignées, multiplié par celui des phlébotomistes existans à Gènes, la quantité de sang répandue.... Je serais presque tenté de dire que, par un aveuglement et un entêtement dont il serait difficile de se rendre compte, on vit, à mesure que la mortalité augmentait, se multiplier les saignées. Cependant un raisonnement bien simple aurait dû ramener ces hommes à une méthode bien plus convenable. Il suffisait seulement d'y réfléchir pour s'apercevoir que cette espèce de maladies ne devenait autant funeste, que parce qu'on suivait un traitement qui contrariait directement le but de la nature, qu'on s'opposait à ses efforts salutaires, et qu'on la tuait. Que n'ouvraient-ils les aphorismes d'*Hippocrate,* ils y auraient vu : *Angina correpto tumor, si oriatur in collo, bonum : foras*

enim morbus vertitur? Après cela auraient-ils encore cherché à faire disparaître la tumeur par les saignées qui ne produisaient qu'affaissement des forces, prédominance de la diathèse bilieuse et metastase mortelle de la matière morbifique sur les poumons ? Que ne consultaient-ils encore le même auteur, et il leur aurait appris : *Quibus ex angina liberatis ad pulmonem mali fit conversio, ii intrà dies septem moriuntur : si verò hos effugerint, purulenti evadunt?* « Tous les médecins français, dit *Bordeu*, savent aujourd'hui que, si dans une » angine bilieuse, on emploie les saignées et les » purgatifs, il n'est pas rare de voir le malade » tomber tout-à-coup, après l'effet de ces re- » mèdes, dans un étouffement considérable. Si » dans cette circonstance on a encore l'impru- » dence de répéter la saignée, même la révul- » sive, la tête se prend, et la série affligeante et » dangereuse de tous les symptômes putrides se » développe promptement, et ils tuent le ma- » lade. » Ces paroles d'un grand praticien, qui ne sont à proprement parler que le commentaire des aphorismes précédens, me dispensent de m'étendre davantage sur l'histoire de cette maladie. Avant de terminer ce qui concerne l'angine bilieuse, je dois assurer que c'est en suivant exactement la méthode de traitement indiquée

indiquée par *Rivière*, et prescrite par *Bordeu* père, et *Stool,* que je n'eus jamais un instant à douter du retour de la santé de tous les nombreux malades confiés à mes soins, et que leur guérison fut toujours très-prompte.

Comme ce que j'observai ne m'offrit jamais rien de particulier, d'intéressant et de bien remarquable chez aucun de ceux que j'eus à traiter, j'évite pour cela même de rapporter ici quelques observations sur cette maladie. Je ne m'étendrai pas davantage sur ses symptômes; car, comme je l'ai dit, leur description me paraît inutile en ce qu'ils ne présentèrent aucune différence dans leur nature (à l'exception près du mal de gorge) de ceux que j'ai tracés dans le cours de ce mémoire, lorsque j'ai fait mention des diverses affections où prédominait la diathèse bilieuse. Je croirais donc abuser de la patience du lecteur si je l'entretenais plus long-temps d'une maladie dont l'histoire et la manière de la traiter ne laissent rien à désirer, si l'on veut consulter les bons auteurs: à ce sujet je rappellerai seulement, à quelques médecins de ce pays, ce passage de *Stool*: *non est fingendum, sed excogitandum et inveniendum quid natura faciat, aut ferat.*

V.e Constitution épidémique. 1808.

Le commencement du mois de Mai fut pluvieux et froid; et ce ne fut que sur la fin que parurent les beaux jours et qu'ils durèrent, le vent de Nord ayant à cette époque cessé de souffler avec force. Pendant ce mois je donnai mes soins à plusieurs malades attaqués d'inflammations locales, à une entre-autres, femme d'un officier de marine, atteinte d'une inflammation de la membrane muqueuse de l'estomac, avec anomalies nerveuses. L'histoire de cette maladie, terminée d'une manière funeste, serait très-intéressante; mais étant, pour ainsi dire, étrangère à mon sujet, et par des raisons particulières, je dois la passer sous silence. Cependant ce que je ne dois pas taire, puisque les circonstances m'obligent à parler de cette malade, c'est que malgré toutes les calomnies perfides répandues sur mon compte, pour prix de mes soins et de mes oppositions constantes à des vues erronées, je puis hautement déclarer que j'ai seul connu la nature de la maladie, que j'en avais fixé le siège et prédit, plus de dix jours avant la catastrophe funeste, la manière dont elle arriverait, si l'on continuait de suivre la méthode de traitement adoptée. On sent bien que si je parle de ce fait avec autant d'assurance, c'est que j'ai acquis les preuves in-

contestables et palpables de la véracité de ce que je dis; oui j'y parvins après mille obstacles qu'il me fallut vaincre; j'en avertis mes collègues, qui s'étaient particulièrement chargés de la cure dans les derniers temps de la maladie, en les faisant prier d'être présens à l'autopsie. J'ai eu à regretter que *leurs occupations* ne leur permissent pas de se trouver à un examen qui a montré la vérité dans tout son jour. . . . .

Le mois de Juin fut assez beau et chaud; le mois de Juillet, et le commencement d'Août, furent très-chauds; il y eut quelques orages sur la fin du dernier, et des pluies continuelles leur ayant succédé, mirent fin aux chaleurs.

Le mois de Septembre fut pluvieux, et pendant sa durée il eut très-peu de beaux jours; une tempête eut lieu le 29; elle avait été précédée par des froids assez sensibles pour la saison; ils se mantinrent encore après, ce qui fit que l'hiver parut bien avant l'époque ordinaire.

Les pluies furent très-fréquentes dans le mois d'Octobre, et elles furent accompagnées d'une température froide qui donna naissance à des affections catarrhales, à des fièvres gastriques et à quelques angines bilieuses.

Comme j'ai déjà parlé des maladies qui ré-

gnèrent pendant ce semestre, sans en faire mention davantage, je crois plus intéressant de communiquer l'observation suivante, parce qu'elle confirme un fait pratique qui ne s'observe que très-rarement; elle prouvera en même-temps que trop souvent, dans ce pays, on place la saignée pour toutes espèces de maladies, comme je l'ai déjà démontré dans le cours de ce mémoire.

Vers le milieu du mois de Septembre, je fus invité à aller voir M.r S. D. ci-devant militaire, demeurant rue *del Campo*, âgé de trente-deux ans, d'une constitution naturellement assez forte. M'étant rendu chez ce malade, je le trouvai dans son lit où il était retenu depuis environ trois mois, pouvant à peine se lever pendant quelques instans de la journée. Il me fit part que la maladie dont il se plaignait était une *affection de poitrine*, pour laquelle il avait été traité par un *jeune médecin;* mais qu'il l'avait laissé depuis peu de temps, parce qu'il avait déclaré sa maladie incurable : n'ayant selon lui d'autre ressource, pour prolonger encore quelque temps son existence, que de le faire changer d'air en quittant le pays très-promptement : opinion à laquelle ce médecin avait cru donner encore plus de poids, en appelant son Mœcène pour sanctionner son jugement. Celui-ci ayant donc été consulté,

approuva le traitement et la sentence de son adepte, et prononça hardiment que le malade devait partir au plutôt. « A peine, m'a dit depuis ce malade, aurais-je eu le temps de me » lever si j'eusse satisfait à l'empressement de » ces Messieurs. » *Doctores medici, opera invenienda, non argumenta, indicationes novorum operum, non rationes probabiles; ratiocinia enim vostra sæpissimè cogunt, et capiunt intellectum, rei verò naturam non attingunt. Baglivi.*

Si je rapporte cette observation avec toutes ces particularités, c'est qu'elle demontrera clairement que le savoir et le talent ne consistent pas seulement à vanter ses lumières devant des personnes étrangères à l'art médical, et dans des conversations où, à chaque instant, l'on jette le blâme sur ses collègues et particulièrement sur les hommes du plus grand mérite. Il faut autre chose que de semblables discours pour prouver aux personnes sages qu'on est initié dans les secrets d'un science telle que la médecine, qui, plus qu'aucune autre sans doute, demande l'étude, la réflexion, le bon sens et le jugement, et qui, comme le remarque *Sydenham*, n'est pas l'art de discourir, mais l'art de guérir: *Qui benè judicat, benè curat, integritas judicii fons et caput est benè medendi. Baglivi.*

Revenons à mon malade et reprenons l'histoire de sa maladie qui durait depuis onze mois, et dont les principaux symptômes étaient une lassitude générale, une toux sèche, des douleurs vagues et passagères dans les membres, particulièrement dans la poitrine, qui devenaient plus fortes pendant la nuit : c'est d'après ces accidens qu'il avait été saigné beaucoup de fois, et qu'on lui avait appliqué plusieurs vésicatoires. On lui avait aussi fait faire usage d'une quantité de remèdes dont il ne put m'indiquer l'espèce ; mais qui avaient toujours aggravé son état, et l'avaient reduit à celui où je le voyais. Ce malade, traité pour une simple affection de poitrine, avait donc été soumis au traitement d'un aveugle empyrisme; puisque, comme on le verra par la suite, on avait jusqu'alors ignoré la vraie cause et la nature de sa maladie; par conséquent on n'avait donc pu avoir usé des remèdes convenables à son état. « Car, comme dit *Galien*, la première chose du » médecin est de connaître la maladie, et d'y » opposer, non une quantité de remèdes, mais » ceux qui sont utiles. » Malgré cela le malade soutint assez bien, pendant huit mois, les effets d'un traitement qui, d'après ce que je viens de dire, ne pouvait être que fautif et dangereux. Mais à cette époque de la maladie,

les accidens étant devenus plus intenses et les douleurs plus fortes, son médecin ne crut mieux faire que de réitérer les *grands moyens* dont il s'était déjà servi *avec tant d'avantages*. C'était depuis ce temps que le malade était forcé de garder le lit, ce qui datait de trois mois. Dès ma première visite, l'aspect de cet homme, réduit à une maigreur extrême, avec prostration des forces, ayant la figure avalée, ne me parut cependant point présenter ce *facies* que le médecin, un peu instruit, observe chez les phthisiques : cela seul me donna, au premier aperçu, des soupçons sur la véracité du rapport du malade qui cherchait lui-même, d'après l'avis de ses médecins et l'assurance qu'ils lui en avaient donnée, à me persuader qu'il était atteint d'une phthisie pulmonaire.

Comme je sais que, dans toute espèce de maladies, le premier et le plus important devoir du médecin est de bien s'attacher à en connaître la cause, la nature et le caractère, et sur-tout à bien distinguer les affections dépendantes d'une atonie réelle, d'avec celles où les forces sont seulement opprimées par l'effet d'un virus quelconque, ou de tout autre cause accidentelle, je ne voulus pas m'en rapporter au récit du malade; je fis donc l'exploration de la poitrine

pour m'assurer de son état. En examinant cette partie, une exostose que j'observai sur la troisième côte du côté droit, jointe à la douleur profonde et fixée au même endroit, furent un trait de lumière pour moi. Je me rappelai de suite ce passage d'un auteur que j'ai déjà cité plusieurs fois, et qu'on cite toujours avec plaisir : *Dolor fixus in medio pectoris diù perseverans, ac molestè, etc. Signum est luis veneris latentis multis antè annis ab ægris susceptæ, et hoc signo se solùm manifestantis. Baglivi.* Plusieurs questions faites au malade, à ce sujet, vinrent assurer mon jugement. Cependant je dois dire qu'il eut quelque peine à se rendre à mon opinion ; car depuis l'époque très-éloignée d'où datait sa première indisposition, n'ayant eu aucune autre espèce de symptômes, il ne pouvait s'imaginer que cette ancienne maladie pût être la cause de celle qu'il avait alors. Un traitement approprié à l'affection soupçonnée et reconnue, lui persuada promptement qu'il était dans l'erreur ; et sa continuation ayant bientôt changé l'état approchant du marasme et de la consomption où il était réduit, en une santé ferme, et même plus robuste qu'auparavant, lui a confirmé la vérité d'un prognostic qu'il n'oubliera jamais. Il est aussi à désirer que son *jeune mé-*

decin, en lisant cette observation, n'en perde pas non plus le souvenir; qu'elle lui apprenne surtout à n'user de remèdes que dans les maladies qu'il aura reconnues, et dans les circonstances où son savoir aura pu le mettre à même de juger de leurs effets et de leurs avantages; à se modérer dans sa passion à répandre le sang par la lancette, et à ne plus attribuer qu'à lui-même le mauvais succès de ses bévues. J'espère au moins qu'elle lui prouvera que les médecins français, malgré son sentiment si prononcé, ont quelques connaissances, et sont par-fois utiles..... *Sed stultas opiniones admodùm scrutari, stultum fortasse est. Aristote.*

VI.e Constitution épidémique. 1808 - 1809.

Le mois de Novembre fut marqué par des pluies fréquentes et par quelques jours d'un froid très-vif.

Les premiers jours de Décembre furent assez beaux; mais après cela, les vents ayant passé au Nord, le froid devint glacial. Le quinze et le dix-huit il tomba une grande quantité de neige, qui ne commença à fondre que le vingt-cinq, et ne disparut entièrement que le trente, après trois jours de pluie.

Les fièvres catarrhales bilieuses, les angines de même nature, et des fièvres gastriques de-

vinrent communes alors. J'eus aussi, à cette époque, occasion de voir un catharre suffocant dont le malade mourut, trente heures après l'invasion, comme par strangulation et dans les angoisses les plus cruelles, malgré qu'on eut plusieurs fois employé les secours de la saignée, et qu'il eut été rejeté beaucoup de sang par la bouche. On trouva à l'ouverture de la poitrine le poumon engoué de ce fluide, ce qui donnait à cet organe une consistance assez dure.

Il y eut peu de beaux jours dans le mois de Janvier : sa durée fut au contraire remarquable par des pluies continuelles et la chute de la neige sur les montagnes environnantes. Le temps fut donc généralement froid et humide.

Dans les premiers vingt jours de Février la température fut assez douce et humide, cela tint à ce que les vents d'Est, Est-Sud-Est régnèrent presque habituellement pendant ce temps. Les vents du Nord ayant prédominé le vingt, il survint subitement dans la température un très-grand changement en froid, ce qui causa beaucoup d'affections catarrhales simples, des coryzas et des opthalmies. On éprouva aussi de grandes démangeaisons à la peau. Le moment de la pleine lune fut remarquable par

la mort presque subite de quelques phthisique et par plusieurs attaques d'apoplexies mortelles.

Le vent du Nord ayant presque constamment soufflé pendant les quinze premiers jours du mois de mars, et ayant été accompagné de pluie, il régna une température humide, froide. Le 16, les vents ayant passé a l'Est et au Sud et s'y étant maintenus, on commença à jouir d'une douce température, mais elle dura peu.

Le mois d'Avril fut constamment froid et humide, ayant continuellement tombé de la pluie, et les vents ayant varié du Nord au Sud Sud-Ouest : le 4, les montagnes environantes furent couvertes de neige : le 18 et le 19 il tomba de la grêle.

Il y eut pendant ces deux derniers mois plusieurs personnes qui furent tout-à-coup attaquées de coliques avec diarrhée et selles lientériques, maladies qui se dissipèrent d'elles mèmes, et très-promptement : il commença aussi à paraître quelques petites véroles.

I.re OBSERVATION. M.elle C., demeurant dans le quartier de St.-Augustin, âgée de vingt ans, d'une forte et vigoureuse constitution, était depuis plusieurs jours indisposée et avait peu d'appétit ; un soir que le vent d'Est-Sud-Est avait été subitement remplacé par un vent

du Nord humide et froid, elle ressentit un mouvement de fièvre assez fort en froid, qui la força de se mettre au lit. Le lendemain matin, après avoir passé une nuit très-agitée, elle fut trouvée par son chirurgien avec un pouls dur et un mal de tête violent. Il ne fallut pas d'autres symptômes à celui-ci pour l'engager à faire une saignée qu'il croyait encore d'autant mieux indiquée que la malade était jeune et forte : après cette évacuation sanguine les accidens se calmèrent un peu et la nuit suivante fut plus tranquille, mais le lendemain, troisième jour de la maladie, ils reparurent avec plus d'intensité et accompagnés d'une douleur de côté à la partie inférieure et gauche de la poitrine. Ce fut alors que je visitai pour la première fois la malade ; voici ce que son état me présenta de plus remarquable. Les yeux étaient un peu ternes, sensibles à la lumière ; la couleur de la peau autour des lèvres était jaunâtre, la langue était couverte d'un limon jaune, épais, appétit nul, dégoût général, excepté pour les boissons un peu acidulées; céphalagie sus-orbitaire, prostration des forces, douleur dans les membres, déjections rares, pouls plein, développé et même un peu dur, douleur de côté sourde, respiration un peu difficile, toux rare et pénible. D'après l'en-

semble des symptômes présens, et ce que l'on me rapporta de l'état antécédent de la malade, je ne vis qu'une affection gastrique qui par la saignée avait acquis de l'intensité, et ce fut sur cette opinion que je basai mon mode de traitement. Je fis dès le même soir administrer un lavement, et j'ordonnai pour boisson une décoction de bourrache avec l'oxymel simple; pour le lendemain, quatrième jour de la maladie, je prescrivis une pinte de petit-lait aiguisé avec un grain d'émétique et une demie once de sel de glaubert, à prendre par verre tous les trois-quarts d'heure. Ce remède produisit tout l'effet désiré, car il fit rendre par les vomissemens et par en bas une quantité considérable de matières bilieuses, saburrales, amères et vertes. Le soir il y avait un peu de relâche dans les symptômes; je n'ordonnai autre chose que de renouveler la même tisane de la veille, qu'on alterna encore avec quelques tasses d'un léger bouillon de veau. Le 5, le mal de tête était presque disparu et la soif moins grande, la langue moins chargée, mais la douleur de côté et le pouls plein et développé se maintenaient. Je n'ajoutai ni ne changeai rien aux précédentes prescriptions. Le 6 la nuit avait été agitée, la malade n'avait presque pas dormi, et le peu

de sommeil qu'elle avait goûté, avait été troublé par des rêves; la douleur de côté et la difficulté de respirer semblaient un peu augmentées; il y avait de la chaleur à la peau; les déjections n'avaient plus eu lieu depuis l'effet de la boisson évacuante. Je fis ajouter aux prescriptions un lavement adoucissant rendu un peu calmant par l'addition d'une demi-once de sirop de diacode. Regardant la douleur de côté qui était fixe et circonscrite comme une fluxion locale, je voulus faire appliquer un vésicatoire sur le point douloureux; pratique dont j'ai retiré dans pareilles circonstances les plus grands avantages. La malade par une crainte déplacée ne voulut pas y consentir: il fut donc remplacé par un cataplasme d'aulx cuits sous la cendre. Le 7, il y avait peu de changement dans l'état de la malade, étant comparé à celui de la veille. Le pouls était cependant moins dur et me parut par bonds; la douleur de côté persistait toujours. J'appris que la forte odeur de l'ail avait fait rejeter le cataplasme, presque aussitôt qu'il avait été appliqué. Je proposai de nouveau le vésicatoire, et la malade y consentit. Je fis supprimer le lavement, celui de la veille ayant produit deux abondantes évacuations et en partie fait cesser l'éréthisme général et la chaleur cu-

tanée. Le 8, je trouvai la malade beaucoup mieux ; tous les symptômes avaient presque entièrement disparu et particulièrement la douleur de côté qui avait diminué à mesure que le vésicatoire avait opéré. J'appris aussi qu'elle avait eu pendant la nuit une abondante évacuation menstruelle, quoique l'époque où elle devait paraître fut encore éloignée de quelques jours. Dès ce moment je regardai la maladie comme jugée. En effet, le mieux augmentant chaque jour, la convalescence fut très-prompte et a été suivie d'une santé parfaite.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES. J'ai préféré rapporter cette observation à beaucoup d'autres parce qu'elle confirme deux points essentiels en médecine pratique ; le premier est l'apparition du point de côté après l'effet d'une saignée pratiquée sans attention et sans réflexion. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'un pareil phénomène a été observé : *Baillou* et *Grimaud* disent à ce sujet que si, dans plusieurs maladies qui tiennent à une affection bilieuse, l'on saigne avant de débarrasser les premières voies, la douleur de côté paraît, ayant été précédée par des frissons, des lassitudes et des douleurs vagues. Ils ajoutent encore que cette douleur ne fait que devenir plus intense à mesure qu'on multiplie les saignées par la prédomi-

nance qu'acquiert la diathèse bilieuse, ce qu'ils regardent comme une suite assez naturelle de ce mode de traitement dans cette sorte de maladies. D'après cela, je ne suis pas éloigné de croire que si dès le premier moment d'invasion de la maladie, au lieu de pratiquer une saignée, on eut évacué la malade qui fait le sujet de cette observation, toute espèce d'accidens eut cessé presqu'aussitôt. Je suis aussi disposé à penser que si l'on n'eût voulu constamment voir dans l'état du pouls et dans la douleur de côté qu'une inflammation, et que si, dans les moyens curatifs devant être employés, l'on n'eût pas fait attention à la complication existante, la maladie serait devenue longue et dangereuse, tandis qu'il est arrivé tout le contraire par la méthode différente que je mis en usage.

Le second point de pratique concerne l'évacuation menstruelle qui pourrait servir de retranchement aux médecins partisans de la saignée, et leur faire dire que cette évacuation étant survenue, elle a suppléé aux saignées qui ne furent pas faites, et que par elle, comme par toute autre évacuation sanguine, la nature s'est débarrassée d'une exubérance sanguine qui l'opprimait. Je ne vois pas tout-à-fait ainsi. Car quoique je considère cet écoulement menstruel comme critique et ayant en partie fait

cesser

cesser les accidens. Néanmoins, sans rien vouloir préjuger sur les qualités particulières du sang des règles dont les propriétés nuisibles, ou soupçonnées telles, ont été pour *Moïse*, *Hippocrate*, *Pline*, *Ovide*, *Galien*, *Columelle*, *etc.* le sujet de mille conjectures, je ne pense pas que les saignées eussent produit le même avantage. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est qu'on voit tous les jours, et c'est même une vérité démontrée par l'expérience, que cette opération est toujours nuisible dans les fièvres putrides, tandis qu'une hémorragie nazale qui survient pendant leur période, très-souvent les amène presque aussitôt à une terminaison heureuse.

Il est une autre considération dont je ne puis me défendre, c'est que si j'eusse suivi, dans le traitement de cette maladie, la méthode de ceux qui multiplient les saignées en proportion de la plénitude et de la force du pouls, et que je n'eusse pas évacué la malade; n'eût-il pas pu arriver que la douleur de côté fluxionnaire, et j'oserais presque dire nerveuse d'après les remarques de *Sarcone* et de *Grimaud*, que fit cesser l'application du vésicatoire, eût persisté malgré toutes les saignées possibles mises en usage, calculées sur un pouls élevé et pouvant être long-temps entretenu tel;

par la seule irritation pulmonaire? Dans ce cas, je le demande, eût-il toujours fallu perpétuer, les saignées jusqu'à la terminaison de la maladie? Mais ç'aurait été une erreur impardonnable; car, par cette pratique condamnable, la nature se serait trouvée tellement affaiblie que dans le moment de réaction où elle aurait eu besoin de toutes ses forces pour dans une crise pouvoir se débarrasser d'un ennemi qui l'opprimait, étant trop épuisée, elle aurait fini dans ses efforts impuissans par succomber; ou, peut-être, en serait-il encore résulté une maladie chronique; accident non moins fâcheux, quoique moins cruel.

II.me OBSERVATION. Au mois d'Avril dernier, un homme âgé de vingt-huit ans, d'un tempérament sanguin, fut subitement attaqué d'une douleur fixe, directement sous la mamelle gauche, où, quelque temps auparavant, il avait reçu un coup de couteau pénétrant dans la poitrine. A la douleur très-forte et poignante était jointe une angoisse générale, causée par une grande difficulté de respirer; le pouls était petit, serré, la face était colorée; tout en un mot annonçait dans ce malade une maladie inflammatoire causée par une trop grande quantité de sang et dont l'aflux, par un principe d'irritation, se faisait sur les

organes pulmonaires. D'après l'ensemble des symptômes, jugeant ainsi la maladie, je fis faire de suite au malade une ample saignée, ce qui calma un peu sa douleur, et son pouls se releva. Le soir ayant fait répéter la même opération, cette fois elle ramena un calme parfait, et cinq jours après le malade était guéri.

Considérations Pratiques. La douleur de côté se trouvant, comme je l'ai fait remarquer, immédiatement placée au-dessous de la cicatrice du coup de couteau, cette circonstance suspendit un instant mon jugement sur la nature de la maladie; car je craignis un moment que les accidens très-graves qui avaient lieu, n'appartinssent à une congestion, suite de cette blessure très-peu ancienne. Mais après avoir examiné avec attention et l'état de la poitrine et l'ensemble des symptômes, je penchai à ne voir dans la maladie qu'une affection inflammatoire de poitrine, tenant à une exubérance sanguine. L'état de bien-être du malade avant la douleur de côté, joint à l'apparition presque subite des symptômes et au point douloureux fixé à la partie supérieure de la poitrine, décidèrent à cet égard mon jugement. Je rappelle ces deux dernières particularités, parce que je crois utile d'y faire attention dans les maladies aigues de cette cavité.

VII.e Constitution épidémique. 1809.

Le mois de Mai fut en général pluvieux et sa température variable : sa durée fut marquée par plusieurs orages, principalement le 16 où il tomba de la grêle avec beaucoup de pluie. Pendant ce mois les vents varièrent ; dans son principe ils régnèrent plus particulièrement du Nord, et ce ne fut que sur la fin que ceux-ci cédèrent la place aux vents Sud, Sud-Ouest, Sud-Est : le 8 il y eut un coup de vent très-fort.

Les vents d'Est-Sud-Est continuèrent à régner pendant le mois de Juin, et comme l'atmosphère fut constamment chargée d'humidité, on éprouva une chaleur humide, incommode : les derniers jours sur-tout furent remarquables par des orages continuels. Celui du 29 fut un des plus violens, il était précédé par un brouillard très-épais, accompagné de tourbillons sur mer, de coups de tonnerre très-forts, et une grosse grêle tomba en quantité considérable.

Pendant ce mois les coliques, les diarrhées, les douleurs de tête et dentaires furent très-communes. On remarqua dans les premières maladies une complication nerveuse annoncée par le hoquet et des crampes aux extrémités. Les douleurs rhumatismales furent aussi fréquentes, et j'observai que les saignées en prolongeaient la durée, en les rendant plus intenses.

Le mois de Juillet fut encore marqué par une

température très-variable ; on ne jouit pendant sa durée que de quelques jours de beau-temps ; les vents d'Est et de Sud-Est, ayant été presque constans, les pluies furent fréquentes et abondantes : le 11 et le 25, il y eut deux orages assez forts.

Les maladies qui parurent les plus communes pendant ce mois, furent les mêmes que celles du mois dernier. Elles affectèrent seulement de ne pas autant participer des anomalies nerveuses, mais de tenir davantage à une atonie des solides ; aussi dans leur traitement ai-je tiré de grands avantages des médicamens toniques ; les bains froids furent encore utiles.

Les trois premiers jours d'Août furent pluvieux ; mais ensuite on jouit d'un très-beau temps et d'une chaleur très-forte jusqu'au vingt-un. Le reste de ce mois fut marqué par une température variable. Le soir et le matin il faisait souvent très-froid, tandis que la chaleur était très-forte à midi ; les vents d'Est, Est-Sud-Est, furent les plus fréquens ; ils soufflèrent quelquefois avec force : ceux du Nord régnèrent peu. Les maladies les plus ordinaires furent à peu près les mêmes que dans les deux mois précédens ; cependant quelques fièvres d'accès, accompagnées d'intermittences périodiques, se firent remarquer parmi les stationnaires, et elles cédaient

promptement à l'usage des amers indigènes et des altérans.

Pendant le mois de Septembre les vents de Nord, Nord-Est, alternèrent avec ceux de Sud, Sud-Est, Sud-Ouest; en général il fut pluvieux. Pendant ce mois les diarrhées disparurent, et cette espèce de fièvre intermittente, qui avait paru le mois précédent, fut moins commune. Il y eut beaucoup de toux convulsives (coqueluches) parmi les enfans. Ce mois fut funeste aux phthisiques et aux personnes valétudinaires.

Les vents du Nord ayant été très-fréquens dans le courant du mois d'Octobre, la température fut généralement froide. Quoique le ciel pendant ce mois eut constamment été couvert, cependant il tomba peu de pluie. Les deux derniers jours il régna un froid assez vif. A la fin de ce mois les fièvres catarrhales recommencèrent à paraître. J'observai encore parmi les maladies régnantes beaucoup de douleurs périodiques affectant une intermittence marquée.

I.re Observation. Un ouvrier de l'âge de trente-deux ans, d'un tempérament sanguin, d'une constitution pléthorique, avait, un des jours du mois de Septembre dernier, été exposé aux ardeurs du soleil pendant qu'il faisait des travaux de force. Le soir même, lassitude, mal-aise, horripilation pendant la nuit.

Le lendemain céphalalgie sus-orbitaire violente, face rouge, yeux larmoyans, conjonctive un peu injectée, langue jaunâtre, sèche, soif, douleur à l'épigastre, prostration des forces, lassitudes dans les membres, chaleur âcre à la peau, laissant une impression mordicante aux doigts ; sensation bien différente de celle de la chaleur haliteuse qui a lieu dans les fièvres inflammatoires. Ce fut, pour ainsi dire, à ces derniers symptômes, si bien décrits par *Piquer* dans son *Traité des Fièvres*, que je jugeai, dès ma première visite, cette maladie être une fièvre ardente bilieuse. Cependant si, à l'ensemble des symptômes inflammatoires qui se manifestaient à travers ceux qui annonçaient une fièvre putride, on ajoute que le malade avait un pouls plein, dur et fréquent ; que de motifs pouvaient en imposer et me faire porter un prognostic opposé, si je n'eusse pas mis toute l'attention à reconnaître le caractère de la maladie ? Je pouvais encore être d'autant plus facilement induit en erreur que plusieurs Officiers de Santé instruits avaient déjà émis leur opinion en faveur d'une fièvre inflammatoire : l'expérience leur prouva bientôt l'erreur où ils étaient ; car, après avoir seulement employé dans le traitement de légers évacuans acidules et des tem-

pérans camphrés, le cinquième jour il se fit de copieuses évacuations alvines bilieuses qui jugèrent la maladie ; et la santé du malade fut parfaitement rétablie le dixième jour.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES. Si, avant de commencer le traitement de cette maladie, je n'eusse pas examiné avec soin l'ensemble des symptômes, et que, sans la reconnaître et la classer, je me fusse seulement arrêté à ceux qui étaient les plus tranchans, tels que le pouls plein, dur, la face rouge, les yeux injectés, etc. ; j'aurais nécessairement jugé la maladie pour être de nature inflammatoire, et ç'aurait été une grande faute ; car, comme le dit *Tissot*, j'aurais peut-être voulu à l'aide des saignées *juguler* la fièvre violente qui avait lieu, en la rapportant uniquement à un état pléthorique : qu'en serait-il résulté ? C'est que j'aurais sans doute, par les évacuations sanguines mises en usage, diminué les forces vitales qui devinrent elles-mêmes dans la suite un moyen de guérison, et que j'aurais en même temps donné une activité plus grande à la diathèse bilieuse, qui aurait déterminé mille accidens et peut-être causé la mort. La méthode de traitement que j'adoptai fut donc convenablement appropriée à l'état du malade et au caractère de la maladie, c'est ce dont on

ne peut disconvenir, puisque celle-ci se termina en très-peu de temps, et à une époque, j'ose même le dire, qui se voit rarement dans cette espèce de fièvres. Cette observation est encore une preuve très-grande en faveur de l'opinion que j'ai émise, qu'à Gênes, comme partout ailleurs, les saignées ne sont absolument nécessaires que lorsqu'elles sont d'un besoin reconnu d'après la constitution pléthorique du sujet et la nature essentiellement inflammatoire de la maladie, et que c'est une grande erreur de vouloir prétendre qu'elles sont utiles dans le traitement de presque toutes les maladies.

II.me Observation. Mad. P., demeurant aux portes de St.-Thomas, âgée de dix-huit ans, d'une taille svelte, d'une constitution délicate, accoucha pour la première fois au mois de Juillet dernier, à peine fut elle entièrement délivrée qu'elle fut prise de mouvemens convulsifs dont je n'ai jamais bien pu découvrir la vraie cause. Cependant j'ai toujours penché à l'attribuer à quelque manœuvre imprudente de la sage-femme. Le médecin ordinaire de la maison ayant été appelé, vit de suite dans la maladie une congestion vers la tête, et en conséquence fit faire une ample saignée du bras : à peine fut-elle pratiquée que les convulsions devinrent plus répétées, plus vio-

lentes, et la tête se prit tellement que la malade n'eut plus aucun moment lucide. Le lendemain matin, ayant renouvelé sa visite, malgré les résultats fâcheux qui avaient été la suite de la première saignée, il en prescrivit une seconde, quoique l'ensemble des accidens survenus et l'état de la malade eussent dû la faire rejeter : il ajouta de plus à cette prescription l'application des vésicatoires. Ce médecin venait de sortir de chez la malade, lorsque me rendant à *Oregina*, voir une autre victime de la saignée dans une maladie nerveuse, le chirurgien qui m'accompagnait me pria de l'attendre un instant et même de monter avec lui pour voir cette malade qu'il regardait comme perdue suivant l'avis de son médecin; d'après cet aveu je me rendis à ses prières. En entrant dans l'appartement de la malade, je la vis entourée d'un prêtre qui lui administrait les derniers devoirs de son état, ce qui me força à rester quelque temps spectateur du tableau le plus triste que j'aie jamais vu de ma vie. En voici une esquisse : cette femme avait les yeux hagards, fixes; la langue, qui sortait de sa bouche, était dilacérée, ensanglantée et fortement pressée entre ses dents, vu le serrement extrême des mâchoires; la figure était décolorée; elle se déjetait sur son lit en pous-

sant des cris aphoniques aigus, et portant automatiquement, dans ce moment de douleurs, les mains sur son ventre. Le prêtre ayant terminé, je m'approchai de la malade pour l'examiner; ayant touché le pouls je le trouvai vif, répété, convulsif, mais il ne ressemblait en rien à celui des personnes qui ont une congestion à la tête, et tout ce qui avait eu lieu n'aurait même jamais pu, ainsi que je le dirai, inspirer une pareille idée à un médecin attentif; je portai ensuite la main sur la région hypogastrique et je trouvai la matrice offrant un volume considérable et contractée sur elle-même; les lochies, comme on me l'apprit, étaient entièrement supprimées. N'étant point le médecin de la malade, je me contentai, après l'avoir examinée, de répondre au chirurgien qui me démanda s'il devait encore la saigner, que je croyais la saignée du bras ordonnée et celle déjà faite comme au moins inutiles, ne voulant pas, pour le moment, ajouter dangereuses. Immédiatement après je me retirai avec lui.

Dans notre route, ayant ramené la conversation sur la malade, je lui dis que c'était du côté des lochies qu'il faudrait tourner toutes ses vues, et qu'il fallait absolument employer tous les moyens convenables pour rappeler

cette évacuation, dont la suppression avait occasionné tous les accidens, parce qu'elle tenait à une irritation générale et à une sensibilité de l'utérus exaltée et si susceptible d'être excitée chez les femmes en couches. C'est, lui répétai-je plusieurs fois, en calmant et en rappelant les lochies que vous parviendrez à soulager cette infortunée. Ici se placent naturellement les questions suivantes : Est-ce aux pertes sanguines, qui ont presque toujours lieu pendant l'enfantement, ou à la grande susceptibilité nerveuse qu'acquiert l'organe utérin dans l'acte de l'accouchement, qu'il faut attribuer les convulsions que la moindre chose détermine souvent chez les nouvelles accouchées? Je pense que c'est à l'une et à l'autre de ces deux choses qu'il faut en rapporter la cause. On verra plus bas sur quoi est fondé ce sentiment et quel avantage il peut avoir dans le traitement de cette espèce de maladies. Au surplus, j'ajoutai que c'était d'après le spasme général, existant chez la malade dont la constitution n'était rien moins que forte et pléthorique, que j'avais osé blamer la saignée du bras faite et celle qui était encore ordonnée, et que je les regardais même comme nuisibles en ce que l'ensemble des symptômes, ainsi que la nature des accidens, ne por-

taient nullement à penser qu'il y eut une congestion vers la tète. Je lui fis encore observer que si j'étais le médecin de cette femme, que l'on considérait déjà comme morte, j'aurais quelque espoir de la sauver. Mais que j'agirais tout différemment que ne l'avait fait son médecin, et à cet égard je lui donnai quelques conseils médicaux pour en faire l'usage qu'il jugerait convenable.

A midi je fus prié de me rendre pour une consultation ; je refusai d'abord, car personne, moins que moi, ne cherche à se trouver en contradiction avec ses collègues, et j'étais prévenu qu'il en serait ainsi. Sur les instances réitérées du beau-frère de la malade, je me rendis chez elle où, quelque temps après, arriva aussi un autre docteur qui, partageant les opinions de son compatriote, insista de même et fortement sur les saignées. Je fis tous mes efforts pour lui persuader que, si au moins elles étaient utiles, ce n'était tout au plus qu'en les rendant révulsives, pour servir à rappeler l'évacuation supprimée, ou au moins y suppléer. Mais, comme je le trouvai persistant dans la même idée que son confrère, je lui fis part de mon opinion, et m'en allai.

Pour terminer cette digression déjà trop longue, je dirai seulement que j'appris le len-

demain que ce médecin, ayant absolument voulu faire pratiquer la saignée, avait cependant en partie cédé à mon avis, et que cette opération avait été faite au pied. Après cette dernière saignée, comme par suite de la première, les accidens ne firent que prendre plus d'intensité, et cette malheureuse resta encore deux jours dans l'état cruel dont j'ai donné une faible idée. Ses médecins ne firent autre chose pendant ce temps que de profiter d'un instant plus tranquille pour lui faire, avec quelque force, prendre de *l'huile;* on lui appliqua aussi des vésicatoires aux cuisses. Les bornes de leur savoir se fixant là, ils cessèrent leurs visites.

Je fus à cette époque engagé à revoir cette malheureuse que je savais être entièrement abandonnée; cela seul fut un motif pour m'y déterminer. Le quatrième jour je me rendis donc de nouveau près d'elle. Je ne puis rendre tout ce que mon ame éprouva à la vue de cette infortunée; mais ce que je puis assurer, c'est qu'il est impossible de jamais rien voir de plus déchirant et de plus cruel que la position où je la trouvai : outre les symptômes affreux que j'ai relatés plus haut, la figure était entièrement décomposée et les traits étaient profondément altérés. Mais par une vitalité très-grande chez cette jeune dame, après les secousses

horribles auxquelles elle était en proie depuis quatre jours, les forces se soutenaient encore au point que plusieurs personnes étaient, dans les momens convulsifs, obligées de la contenir dans son lit. Son état était si fâcheux et ses parens comptaient si peu sur son existence, que déjà ils avaient tout préparé pour ses funérailles. On reprit l'usage des calmans que j'avais indiqué lors de la consultation, et qui avaient été entièrement rejetés. Ils furent choisis parmi ceux qui devaient avoir un effet local sur l'abdomen, l'utérus, et les parties de la génération, étant impossible, dans l'état où se trouvait la malade, de lui faire rien prendre; à ces moyens curatifs, j'ajoutai encore l'usage du bain tiède vu l'intensité et la durée des accidens. Bientôt après que celui-ci eut été ordonné la malade y fut plongée. Elle n'y demeura pas un quart d'heure que le calme se rétablit; alors elle reconnut pour la première fois les personnes qui l'environnaient, et put prendre quelques boissons légèrement nourrissantes et calmantes, ce qu'elle n'avait pas fait depuis l'instant de son accident. C'est ce qui occasionna qu'elle eut, dans le commencement, un peu de peine à les avaler, à cause de la rigidité et de la sécheresse de la bouche et des organes de la déglutition.

Après quelque temps, des applications locales, des émolliens et narcotiques dont, malgré le mieux déjà obtenu, on ne cessa de continuer l'usage pour calmer l'utérus et rappeler les lochies, cette évacuation, le second jour de ce traitement, reprit son cours, en petite quantité à la vérité, mais par sa durée elle dégorgea la matrice, et tous les accidens disparurent. Je terminerai cette observation en disant que la malade fut, à trois fois différentes, mise dans le bain, et que chaque fois qu'elle en sortait, c'était toujours avec un mieux marqué. Je passe sous silence le reste de l'histoire de la maladie, qui n'a plus de rapport avec la saignée, si ce n'est cependant, comme je dois le dire, que c'est à cette opération, à l'usage de l'huile et à l'espèce d'abandon où la malade resta pendant quatre jours, qu'il faut attribuer la fièvre maligne nerveuse (ataxique), compliquée d'apthes et d'éruptions miliaires, qui fut la suite de tous les accidens provoqués par la méthode du traitement usitée dans le principe, et qui demanda un mois de soins assidus pour assurer les jours de la malade, jouissant aujourd'hui d'une santé parfaite, et de nouveau enceinte depuis cinq mois environ.

Considérations Pratiques. J'ai déjà tant de fois, dans le cours de cet opuscule, parlé de l'entêtement

l'entêtement et des vues étroites de certains médecins qui croient qu'une saignée placée dans toutes les circonstances où il y a maladie, doit leur tenir lieu de savoir et doit remédier à tous maux; et c'est une observation qu'on peut si souvent faire que je me crois dispensé d'en parler davantage. Mais relativement à la maladie dont je viens de rapporter l'histoire, je ne puis me défendre de faire à ce sujet les réflexions suivantes. Comment, dans un état pathologique qui s'annonçait si visiblement, et qui indiquait, pour ainsi dire de lui même, la route qu'il y avait à tenir pour faire cesser les accidens, a-t-on pu méconnaître à ce point, ce que les premiers préceptes de l'art auraient dû apprendre? et que de fautes furent commises pour vouloir aller chercher une maladie où elle n'existait pas, et pour ne pas vouloir la voir où elle se montrait si clairement? Elles furent d'autant plus grossières qu'il ne fallait avoir que les plus simples connaissances en médecine pour les apercevoir et les éviter. Elles devenaient encore, suivant moi, d'autant plus faciles à prévenir qu'en s'informant de l'effet de la première saignée, on aurait su que, par elle, les accidens n'avaient fait qu'accroître; et cela n'était même pas difficile à prévoir, car tous les hommes qui ont eu quel-

que célébrité en médecine, depuis *Hippocrate* jusqu'à nous, ont averti que la saignée était nuisible dans le cas de spasme, quand sur-tout il appartient à une abondante perte de sang. *Quandò sanguis magna in copia effusus est, statim incipiunt convulsiones, et quò magis ejusdem crescit effusio, crescunt pariter convulsiones, quæ circà vitæ finem sunt vehementissimæ prout cum amicis observavimus. Baglivi.* N'était-ce pas là le cas de la malade? Ce qui s'était passé et l'effet de la première saignée pouvaient-ils laisser des doutes à ce sujet? Je ne le crois pas. Si l'on voulait donc absolument par la saignée (moyen curatif, à mon avis, qui n'était nullement indiqué, et qui ne pouvait être que dangereux comme l'expérience le prouva) rappeler l'évacuation supprimée ou y suppléer, il fallait au moins ordonner des saignées du pied, ou plus près encore des parties spécialement affectées, et ne jamais perdre de vue l'indication pressante à remplir, qui se trouvait dans le rappel des lochies. Car le seul moyen de faire cesser le spasme de l'utérus, qui en avait causé un général, était de produire une révulsion appropriée à la nature et au siège de la maladie. *Quæ educere opportet, quò maximè vergunt, eo ducenda, per loca convenientia. Hippocrate.* Les

saignées du bras ne pouvaient donc qu'être nuisibles n'ayant aucune congestion à la tête. Puisque, si cela avait été comme l'avait hautement annoncé le premier médecin de la malade, les saignées au lieu d'augmenter les accidens auraient eu un résultat contraire, et le bain n'eût pas de suite ramené le calme sans aucun dérangement dans les idées. Je remarquerai avant de terminer ces réflexions, que ce n'était pas là ce que publiait ce *Docteur*. Il me permettra de lui dire à cet égard que c'est à la fois manquer à soi-même et aux personnes qui nous donnent leur confiance, que de vouloir accréditer dans le public ce qui n'est pas, et ce qui ne peut que nuire à la réputation. J'ajouterai encore qu'il n'est jamais convenable, après avoir quitté un malade par le seul motif qui devait retenir près de lui, et n'ayant pu ni connaître la maladie, ni faire ce qui était utile, de chercher à paraître, après cet abandon, être plus instruit que dans le temps où l'on aurait dû montrer et prouver tout son savoir. Cette conduite sous ces deux points de vue n'a rien de louable. Car la société désaprouve la première manière de se comporter, et le père de la médecine a sagement condamné la seconde, en disant qu'elle n'appartient nullement à un médecin et qu'elle

ne peut lui concilier l'estime de personne. Voici à cet égard ce qu'a dit *Doublet*, après *Hippocrate*. « Les devoirs d'un médecin envers » ses malades consistent à faire tout ce qu'il » faut pour conserver leurs jours, et lui-même » ne conserve sa dignité qu'en acquérant toutes » les connaissances nécessaires pour être utile. » *Nam turpiùs est videri nocuisse, quàm non profuisse.* J'ai de préférence cité cet auteur pour prouver au *Docte Génois* que malgré son opinion, il y a des médecins français qui savent apprécier en quoi consiste le vrai mérite, et qu'ils n'ignorent point non plus qu'une vaine suffisance ne peut jamais y suppléer ! ! !

De l'Huile.

PUISQUE j'ai proféré le mot *huile*, substance si souvent employée comme médicament dans la médecine génoise, je ne puis avant de terminer cet opuscule m'empêcher de parler de son usage. Je préviens que je ne désire cependant pas, par mes réflexions, renouveler les disputes qui eurent lieu à son sujet du temps de *Galien*; mais je souhaiterais bien néanmoins être instruit sur les avantages qu'on prétend retirer dans ce pays, d'une quantité assez considérable d'huile donnée aux malades presque aussi souvent qu'on répète les saignées.

C'est particulièrement aux personnes qui ont des convulsions, aux femmes en couches, aux individus atteints de maladies inflammatoires de poitrine, etc., qu'on administre de l'huile. Pour ce qui est de son emploi, dans les deux premiers cas que je viens de citer, rien selon moi ne peut l'excuser. Car j'ai été consulté par beaucoup de personnes auxquelles, pour des maladies nerveuses, on avait administré de l'huile à une dose plus ou moins forte, et toutes m'ont dit que ce médicament leur occasionnait, chaque fois qu'elles en avaient fait usage, des pesanteurs très-incommodes à la région épigastrique, ensuite des coliques très-douloureuses dont elles n'étaient délivrées qu'après avoir rendu ce remède, et très-souvent dans le même état qu'elles l'avaient pris. Je puis assurer que, dans le nombre des personnes auxquelles je me suis informé de son effet, je n'en ai pas même trouvé une qui m'ait affirmé en avoir éprouvé un soulagement marqué. J'ai aussi traité, pour des fièvres bilieuses, plusieurs femmes en couches qu'on avait gorgées d'huile, et jamais il ne m'a été possible de reconnaître en elles aucune autre chose à laquelle je pus plus raisonnablement attribuer la cause de ces maladies qu'à cette substance grasse toujours donnée si inconsidérément dans cet

état d'indisposition; cela est d'ailleurs conforme à l'observation, car il est prouvé que l'usage intérieur de l'huile, par l'effet de l'indigestion qui en est constamment la suite, a souvent occasionné des maladies graves; et *Hippocrate* avertit aussi que les corps huileux favorisent la génération de la bile.

S'il est difficile de se rendre raison pourquoi on administre l'huile dans les deux cas ci-dessus, il l'est encore davantage quand on voit alterner l'usage de ce médicament indigeste avec les saignées, dans le traitement des maladies aigues de la poitrine. Car comment expliquer que, dans le moment où l'on cherche à diminuer l'action des solides par les saignées, on prescrive une substance très-difficile à digérer, fatigant l'estomac, le faisant entrer en contraction, exaltant sa sensibilité, et exigeant toute l'action des forces vitales pour délivrer cet organe de cette matière nuisible qui met le malade dans un état pénible, inquiet et souffrant. Si, dans ce moment, on fait attention à ce qui se passe en lui, on voit arriver à la suite des saignées répétées et de l'huile donnée si souvent d'une manière indiscrète, que le ventre se météorise, que les forces s'affaiblissent, qu'il y a perturbation générale, et que les évacuations, déjà languissantes, se suppriment tout-à-fait. A

quoi peut-on judicieusement rapporter cette complication d'accidens si ce n'est à l'orgasme du tube intestinal qui, surchargé d'une substance dégoûtante, indigeste, âcre et irritante, finit par tomber dans une atonie complète, à moins que la nature, pour l'en retirer, n'appelle vers ces parties un mouvement fluxionnaire suivi de décharges alvines. Pour être convaincu de cette vérité, examinez que si, dans ses efforts pour amener une crise, la nature est assez puissante pour faire par elle cesser le météorisme, il surviendra alors des déjections dont l'abondance aura lieu de surprendre en les comparant avec la quantité d'alimens donnés au malade. A quoi faut-il donc enfin attribuer ces épiginomènes, si ce n'est à la présence d'un corps irritant qui a produit une fluxion sur la membrane muqueuse des intestins, et où il s'est fait une grande secrétion qui a procuré cette quantité de matières. *Natura enim repugnante, irrita omnia fiunt. Hippocrate.* Je dois aussi faire observer que cette crise est un mouvement salutaire de la nature qu'il faut favoriser, et qu'il n'y a qu'un médicastre qui, dans cette circonstance, répète encore les saignées et l'emploi de l'huile.

Ne pourrait-on pas à bon droit reprocher à la méthode de traitement que je viens d'in-

diquer qu'elle est en contradiction avec elle-même? Je le crois; car, en médecine sur-tout, il a été prouvé et reconnu de tout temps que les secours qui sont mutuellement opposés les uns aux autres, sont entièrement inutiles, et que souvent ils deviennent nuisibles.

Avant de terminer ces considérations, je me bornerai à dire qu'il est à désirer que les substances huileuses, déjà bannies de tous les traités de matières médicales modernes, dont les effets sont presque toujours dangereux pour ne pas dire pernicieux, et desquelles l'usage a été condamné par *Hippocrate*, *Baglivi*, *Tissot*, *Bianchi*, *Primerose*, *Van-Swieten*, et tant d'autres médecins célèbres, ne soient plus aussi généralement employées qu'elles l'ont été et le sont encore dans la médecine de ce pays. Malgré que ce que je viens de dire de l'usage de l'huile considérée comme médicament, soit d'accord avec les excellens praticiens, et que les résultats fâcheux, qui en sont dérivés et qui en résultent encore à chaque instant, soient évidens pour tout médecin qui voudra y faire attention, et dont je pourrais même citer des exemples funestes et récens, je ne doute pas qu'on ne voie encore des hommes; tenant à leurs anciens préjugés, ordonner cette substance pour une foule de maladies. Je sais qu'en mé-

decine, comme dans beaucoup d'autres parties des sciences, il est des personnes qui, par aveuglement et par un instinct malheureux, semblent être destinées à toujours s'écarter de la bonne route, et qu'il est très-difficile, pour ne pas dire impossible de les y ramener : *unusquisque est sibi suum fatum*. Il en est d'autres qui suivant moi sont encore plus condamnables, ce sont celles qui, par un défaut de raisonnement et par obstination, persistent dans leurs erreurs, nonobstant les suites pernicieuses qui en résultent presque journellement, et qui devraient bien leur tenir lieu d'instruction ou au moins d'avertissement pour, dans la suite, leur faire éviter de commettre de semblables bévues. Si de tels praticiens y réfléchissaient, ils ne mettraient pas aussi souvent dans le cas où, chaque fois qu'ils vantent leur savoir et leur talent, l'on pourrait avec raison et vérité leur dire de s'exprimer par le : *Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.*

En rapprochant les faits épars dans ce mémoire, et quelques idées de médecine pratique qui s'y rattachent et qui n'ont pu y trouver place, ne serait-il pas possible de les présenter sous un même point de vue, et RECAPITULATION.

d'en tirer quelques préceptes généraux, relativement aux cas pathologiques où il convient de pratiquer la saignée? C'est ce que je vais essayer de faire en les réunissant sous le titre de Corollaires.

I.er Corollaire. La saignée devient utile chez un sujet pléthorique atteint d'une inflammation essentielle, dépendante d'une exubérance sanguine qui détermine orgasme, constriction, excitation, douleur, etc., dans les organes de la circulation, de la respiration : *telles sont, la péripneumonie, la fièvre inflammatoire, etc.*

II.e Corollaire. Dans toute espèce d'inflammation locale ou générale, où il y a tension, pléthore, etc., compliquée d'une affection humorale, si la saignée est absolument nécessaire pour produire un relâchement dans les solides, il ne faut jamais oublier qu'elle doit seulement servir à diminuer l'excitation trop considérable, et à placer plus favorablement les remèdes propres à combattre et à détruire la diathèse prédominante : *l'angine, l'érésipèle bilieux, la synoque gastrique, etc.*

III.e Corollaire. Il est presque indispensable de saigner dans toute congestion qui dépend d'un afflux de sang immodéré vers un organe important : *l'apoplexie, le catarrhe suffocant, etc.*

IVe Corollaire. La saignée est souvent avantageuse pour affaiblir la sensibilité sympathique des parties irritées, et résoudre une fluxion sanguine dépendante de la présence d'un corps étranger, ou autrement, et qui, en déterminant un spasme dans un organe quelconque, en supprime, en suspend ou en gène les fonctions : *l'espèce de congestion cérébrale dont j'ai parlé, et tenant à la première dentition, l'espèce de sciatique dont Galien a transmis l'histoire, la colique néphrétique, etc.*

Ve Corollaire. Il est quelquefois nécessaire de saigner dans les fluxions sanguines inflammatoires qui ont lieu sur quelques organes dont la sensibilité se trouve exaltée, la secrétion augmentée, les fonctions dérangées, altérées : *les ophtalmies, les dyssenteries, etc.* Il faut se rappeler, comme je l'ai dit précédemment, que ce genre de maladies est un des plus difficiles à reconnaître dans ses complications, et que c'est un puissant motif pour être, dans ces sortes d'affections, très-circonspect sur l'usage de la saignée.

VIe Corollaire. La saignée est par fois nécessitée dans le cas où une éruption ne peut se faire à cause de la tension des solides tenant à un état de pléthore : *la petite vérole, la première apparition des règles chez une jeune fille forte et sanguine.*

VII.e Corollaire. S'il convient de saigner pour suppléer à une évacuation naturelle, ou devenue telle par son ancienneté et l'habitude, *les menstrues, le flux hémorroïdal, etc.*, et dont le cours se trouve diminué, arrêté ou supprimé, il faut toujours avoir l'attention, en usant de ce moyen, de ne jamais perdre de vue les préceptes que j'ai donnés pages 38 et 39.

VIII.e Corollaire. La saignée est presque toujours utile, si, dans un sujet fort et pléthorique, le sang, par un effort vicieusement augmenté et dirigé vers un endroit quelconque des organes de la circulation, tend à rompre quelque portion de ses propres vaisseaux : *les anévrismes.*

IX.e Corollaire. Fréquemment il est indispensable de saigner dans les circonstances où, par accident, ou par suite d'une forte tension dépendante d'une congestion sanguine, il y a rupture de quelques vaisseaux, et où l'on craint un épanchement sanguin considérable : *les fortes contusions, les plaies pénétrantes, les hémoptysies causées par une violence extérieure et par une fluxion sanguine sur le poumon, etc.* Dans cette dernière, il faut bien savoir distinguer si cet état pathologique ne tient pas à une faiblesse radicale des organes de la respiration ; dans ce cas, on sent que la saignée serait plus

nuisible qu'utile, en ce qu'elle ne ferait que donner plus d'intensité aux accidens.

X.e Corollaire. Dans les grandes hémorragies qui dépendent d'une pléthore, il est quelquefois nécessaire de saigner. Mais, avant tout, il est indispensable de différencier celles-ci des hémorragies passives qui sont la suite d'un relâchement dans les solides, et qu'il faut combattre par des moyens diamétralement opposés à la saignée.

D'après ces Corollaires, on voit que la meilleure conduite que peut tenir un médecin qui prend le raisonnement, l'observation et l'expérience pour guides, se réduit à réprimer les efforts effrénés de la nature, à les régler, à les modérer lorsqu'ils sont désordonnés et à chercher à rétablir dans l'ordre naturel ce qui est lésé. La route qu'on doit suivre pour arriver à ce but d'utilité salutaire, qui est celui qu'on doit toujours se proposer dans le traitement de toute espèce de maladies, est fréquemment indiquée par la nature même lorsqu'on la laisse agir; c'est souvent aussi, il faut en convenir, le seul moyen d'être de quelque avantage auprès des malades :

Naturam ducem si sequamur rarò aberrabimus.

Ciceron.

CONCLUSION.

Si maintenant je résume ce que j'ai exposé, tant dans les prolégomènes que dans mes considérations pratiques, il s'ensuit que ce n'est point d'après quelques symptômes mal approfondis et mal jugés qu'il faut établir le besoin des évacuations sanguines, ni décider de la quantité de sang à tirer chez un malade, mais que l'indication ne peut en être déduite avec précision, que d'après la nature de la maladie, ses diverses périodes, l'intensité des accidens, la force du sujet, son âge, son tempérament, le sexe, la température, la saison, ayant encore égard aux lieux et aux habitudes relativement à leur influence spéciale ; toutes ces choses pouvant apporter des modifications particulières dans les moyens curatifs qui doivent être employés dans chaque espèce de maladies. Ce sont là de ces préceptes généraux dont il faut savoir faire une juste application à celles traitées à Gènes, comme partout ailleurs; car je pense avoir démontré, en parlant des tempéramens, des habitudes, des saisons du climat, et plus particulièrement encore,

lorsque j'ai, dans le tableau des constitutions épidémiques, exposé la nature des diverses maladies qui ont généralement régné ici depuis quatre ans, que leur caractère n'y est rien moins que constamment inflammatoire, et qu'il n'y offre d'autres particularités et exceptions que celles qui pourraient être rapportées à tout autre lieu où les mêmes choses influeraient sur leur production, leur génie, leur développement, leur marche, leur terminaison. Il est bien à désirer que la plupart des médecins de ce pays veuillent se pénétrer de cette vérité d'observation, et qu'ils abandonnent leurs opinions paradoxales et surannées relativement au climat, dont ils se targuent pour placer à tout moment leurs saignées, qui ne devraient au contraire jamais être faites qu'avec une sage réserve, afin d'éviter ce que trop souvent elles ont de pernicieux quand on agit autrement. S'ils adoptent de tels principes comme base de leur méthode de traitement, on ne peut douter que leurs conseils n'aient alors une utilité plus réelle, et qu'ils éviteront dans la suite beaucoup d'erreurs dans lesquelles ils ne sont tombés, que parce qu'ils veulent trop généraliser une cause toute particulière. C'est donc en reportant leurs idées dans la recherche des choses qui ont une influence plus exacte,

plus directe et plus immédiate sur la naissance des maladies, et en sachant classer ces dernières dans l'ordre nosographique qui leur appartient, pour en déduire le traitement convenable et relatif à chacune d'elles, qu'ils parviendront à donner à leur pratique ce degré de perfection où les médecins français peuvent se glorifier de l'avoir portée et de la porter encore tous les jours, en profitant des découvertes immenses faites dans l'histoire naturelle et dans les sciences physiques qui enrichissent et éclairent l'art de guérir. C'est en appréciant une telle méthode par les avantages que l'on en obtient journellement dans l'exercice de la médecine, que tout homme de l'art sera enfin convaincu que, pour être vraiment utile, il faut, comme l'a dit *Rivière* : *Diligenter observet quid in quo, quid ex quo, et quid cum quo appareat, et consequatur.*

FIN.





